

un magazine des éditions **caractère**





WORLD OF TANKS

ROLL OUT

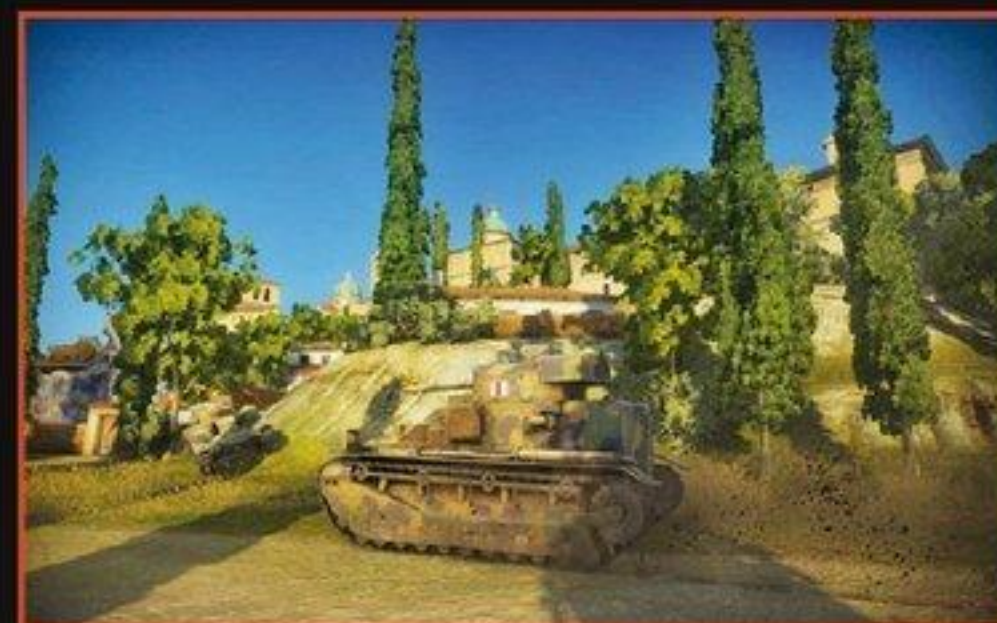
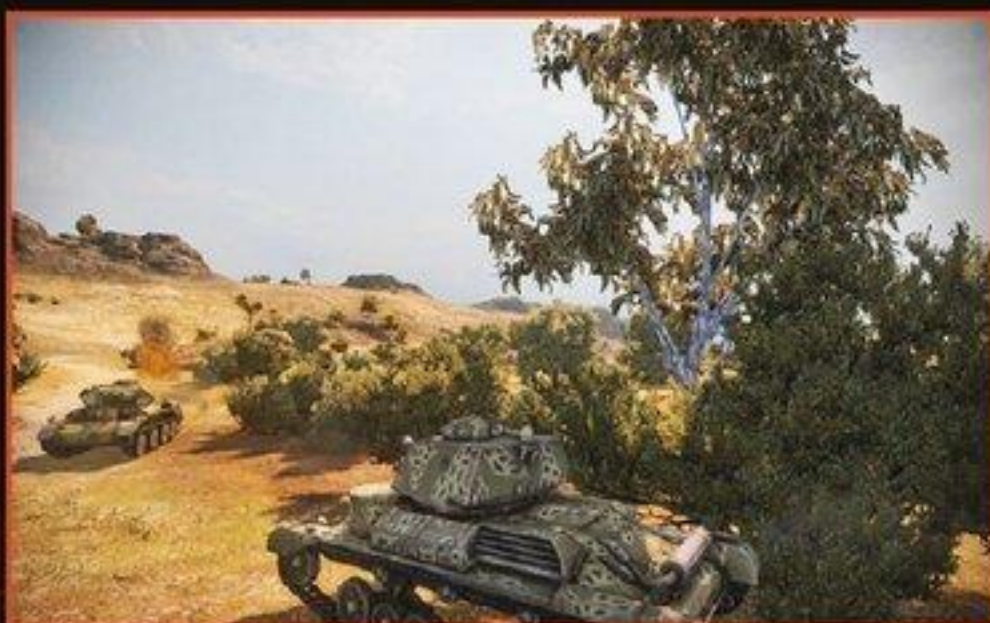


En 1942 se déroula la Seconde bataille d'El Alamein.

L'escadron King Force formé de six chars Churchill reçut la lourde tâche de briser les défenses allemandes autour du village de Tell el Aqqaqir.

Le Churchill prouva qu'il était le plus sûr de tous les véhicules de combat blindés ayant participé à la Seconde Guerre Mondiale.

Expérimentez le char Churchill pour la première fois dans la dernière version du jeu.



JOUEZ GRATUITEMENT - WWW.WORLDOFTANKS.EU

jeuxvideo.com

"En termes de contenu et de progression, le jeu tape dans le haut de gamme"

GAMEKULT

"Les développeurs de World of Tanks ont décidément bien fait les choses pour assurer aux joueurs un plaisir de jeu maximal"

PC JEUX

"Un titre immanquable de la scène du free to play"



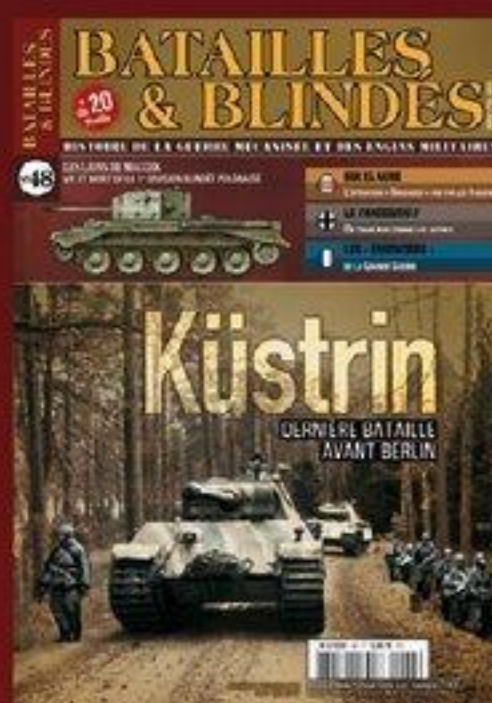
WARGAMING.NET
LET'S BATTLE

BATAILLES & BLINDÉS

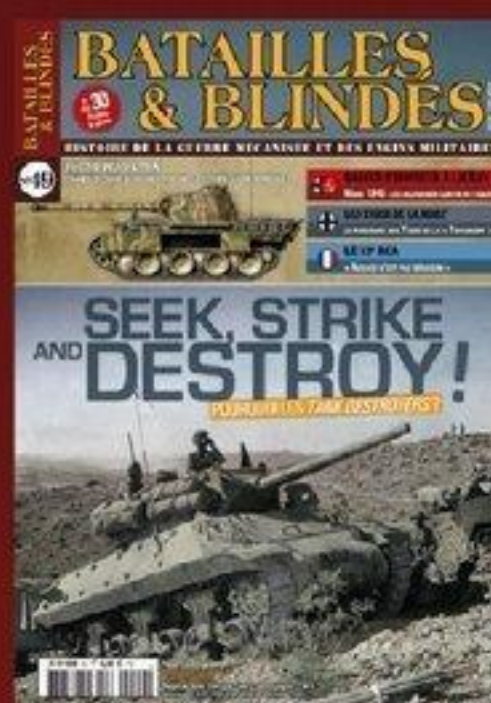
Anciens numéros ►

Retrouvez les sommaires
détaillés sur notre site :

www.caraktere.com



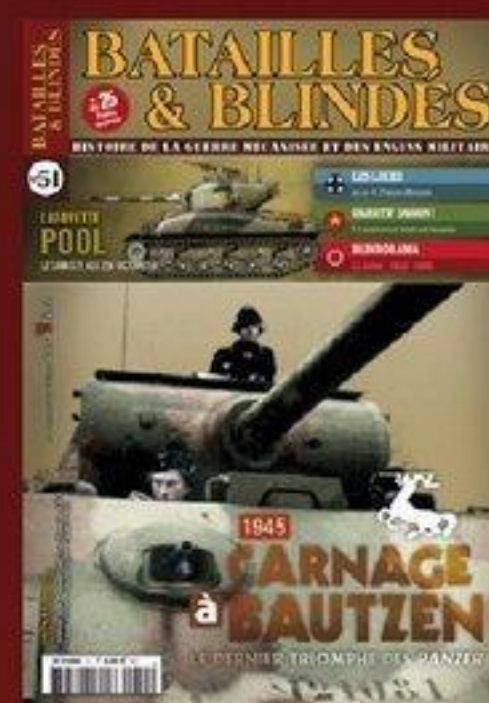
N°48
• **KÜSTRIN**
• Les lions de Maczek,
la 1^{re} DB polonaise
• Panzerzug 3
• L'enfer de Bobrouïsk
La 20. Panzer-Division
dans la tourmente (2^e partie)
• ...



N°49
• **SEEK, STRIKE
AND DESTROY**
• Le 12^e RCA
de la Normandie à Royan
• Panzer Produktion
• Les Tiger de la mort :
Le parcours des Tiger
de la « Totenkopf »
• ...



N°50
• **PIÉGÉ À STALINGRAD**
Un tankiste allemand témoigne
• « Jochen » Peiper,
un illustre inconnu ?
• L'infanterie blindée
américaine
• L'Irak et L'US Army
• ...



N°51
• **CARNAGE À BAUTZEN**
Le dernier triomphe des Panzer
• Lafayette Pool,
Le tankiste aux 258 victoires !
• Les Luchs
de la 4. Panzer-Division
• Objectif Saïgon !
• ...

Abonnements :

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnement d'un an à Batailles & Blindés , soit 6 numéros, à partir du n°53 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	
Abonnement de deux ans à Batailles & Blindés , soit 12 numéros, à partir du n°53 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	

Hors-séries :

HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6 ^e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	
HS n°20 : Les as de la <i>Panzerwaffe</i> à Kursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination)

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ N°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
☐ N°10 : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ N°39 : <i>Panzerschreck</i> (réf.162)
☐ N°11 : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ N°40 : <i>Skijäger</i> (réf.172)
☐ N°13 : Normandie 1944 (ref.13)	☐ N°41 : Wittmann à Kursk (réf.181)
☐ N°16 : Saga d'un "Wiking" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ N°42 : Nashorn au combat (réf.182)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ N°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
☐ N°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ N°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
☐ N°27 : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ N°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
☐ N°30 : Dossier spécial Ferdinand / Elefant (ref.30)	☐ N°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
☐ N°33 : La Campagne de Tunisie (ref.127)	☐ N°47 : M4 Sherman (réf.247)
☐ N°34 : Les chars du <i>Heyl Shiron</i> (réf.134)	☐ N°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ N°35 : <i>SS-Panzer-Division</i> « Wiking » (réf.140)	☐ N°49 : Pourquoi les <i>Tank Destroyers</i> ? (réf.249)
☐ N°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ N°50 : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ N°37 : Le <i>SS-Panzer-Korps</i> à Kharkov (réf.153)	☐ N°51 : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ =

TOTAL :

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE

Service abonnements

3120 route d'Avignon

13090 Aix-en-Provence

FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

E-mail :

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktere

☐ Virement Swift ☐ Mandat postal

☐ Carte Bancaire :

Numéro :

Date d'expiration :

Cryptogramme visuel :
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Batailles & Blindés n° 52

EDITO

En guise d'édito, un coup de gueule adressé à notre gouvernement, en particulier au ministère de la Défense, où je suis lu, et bien « lu » même...

Il est de notoriété publique qu'au fil des crises économiques, l'Armée est devenue une variable d'ajustement pour Bercy : des économies à faire ? On réduit drastiquement les dépenses militaires ! Un budget à « retailer » ? On « liquide » quelques régiments ! Un déficit à combler ? On économise sur les dotations de pièces détachées, ce qui nous vaut d'avoir « quelques » Leclerc ou VAB hors service ! Le résultat des courses, c'est que l'armée de Terre est dans une situation désastreuse : « Coupes continues des crédits, purge massive des effectifs, cession gratuite du patrimoine immobilier... La situation de la Défense est entrée dans une phase critique qui pourrait déboucher sur une crise sociale, capacitaire, et des vocations sans précédent historique ! » (Le nouvel Économiste du 5/11/2012). Voilà la réalité.

Mais ce n'est pas tout, car il existe un autre problème. Nom de code : « Louvois ». Il s'agit du logiciel de gestion des payes des militaires, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas au point, puisqu'on recense des dizaines de bugs dans son code-source, avec à la clef des soldes non versées et des dysfonctionnements chroniques. Plus de 10 000 dossiers seraient ainsi en attente de traitement ; oui, vous avez bien lu, au moins 10 000 de nos soldats, dont une bonne partie risquent leur vie en OPEX, ne touchent pas la totalité de leur solde (voire presque rien), avec pour résultat d'immenses problèmes financiers pour leur famille : interdit bancaire et huissiers à la maison. C'en est au point que, pour s'en sortir, d'aucuns sont obligés de contracter des prêts à la consommation à des taux prohibitifs ou de demander l'aide de leurs camarades. Pathétique ! Pis encore, si certains se plaignent trop ouvertement de cette situation, ils risquent des sanctions disciplinaires. Pitoyable !

Pour vous faire une idée de la situation, je vous invite à vous rendre sur la page Facebook d'un groupe d'épouses de militaires excédées par cette injustice : elles se sont baptisées « un paquet de Gauloises ». Vous pourrez dialoguer avec elles, les soutenir et mieux comprendre leur désarroi.

La « grande muette » est fidèle à sa tradition, elle souffre en silence et encaisse des restructurations ahurissantes, mais nous, citoyens, nous pouvons et nous devons nous exprimer à leur place. C'est aussi ça la cohésion.

Yannis Kadari

© Copyright Caractère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

6 Le Blindorama



Suisse
1936 - 1945

Fidèle à sa tradition de neutralité, la Suisse des années 1930 n'en demeure pas moins menacée par les ambitions nationalistes de ses voisins allemands et italiens, lorgnant respectivement sur ses territoires alémaniques et italophones. C'est ainsi que le pays va progressivement s'équiper de blindés, notamment à vocation antichar.

10 1940 Bataille



Sedan 1940

La grande révélation allemande

La bataille de Sedan en mai 1940 résonne comme une imparable défaite pour l'Armée française. Mais sait-on qu'elle représente une formidable découverte pour les Allemands, en ce sens que s'ils subodoraient toute la puissance de leur « Blitzkrieg », ils en eurent à Sedan une démonstration absolue. Par bien des aspects, Sedan apparaît comme un laboratoire de la « guerre-éclair », où Guderian expérimenta sa doctrine.

22 1942 Bataille



Opération « Wintergewitter »

Sauver la 6. Armee

Conçue dans l'urgence – mais de main de maître – par Erich von Manstein, l'opération « Wintergewitter » a pour but de dégager la 6. Armee encerclée dans les ruines de Stalingrad. « Sur le papier », tout indique que ce raid blindé n'a aucune chance de réussir, et pourtant... Retour sur l'agonie des *Landser* piégés à Stalingrad et les efforts des *Panzerschützen* pour les secourir, sur fond de discorde dans les états-majors.

38

La perception de l'Occident par le pacte de Varsovie a ceci de singulière, qu'elle détermine les objectifs d'un éventuel conflit avec l'OTAN, pressenti comme la bataille décisive entre les deux systèmes politiques antagonistes. Qu'il soit envisagé avec ou sans emploi d'armes nucléaires, cet engagement doit voir les troupes blindées et mécanisées du pacte de Varsovie écraser les armées alliées au terme d'une campagne-éclair de quelques jours ! Selon quel plan et avec quels moyens, telle est la problématique traitée dans cette étude à l'aide, notamment, de plusieurs rapports déclassifiés de la CIA et de l'US Army, ainsi que d'archives russes, polonaises et ouest-allemandes.

TEMPETE ROUGE SUR L'EUROPE

LES PLANS D'INVASION
DU PACTE DE VARSOVIE

60 CHRONIQUES Africaines

DECEMBRE 42 - JANVIER 43

68 2008 Bataille



Jours de tonnerre

L'Armée russe au combat en Ossétie du Sud et en Géorgie

En 2003, l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Saakachvili marque un tournant dans la relation houleuse qu'entretient la Géorgie, ex-république de l'URSS, avec la Russie, nation historiquement dominante sur la région du Caucase, jusqu'à la chute du bloc soviétique. De tensions en provocations, en 2008, cette situation débouchera sur un conflit en Ossétie du Sud, durant lequel l'Armée russe démontrera toute sa puissance !



L'aventure Batailles & Blindés se poursuit sur les pages Facebook et Twitter des éditions Caractère !

Notre actualité, nos dernières nouveautés, une mise à jour de nos parutions, sans oublier vos impressions sur votre magazine dédié à l'histoire de la guerre mécanisée sont désormais disponibles en quelques clics.

Pour nous trouver sur Facebook, tapez « Caractère » dans la barre de recherche, et cliquez sur j'aime pour nous rejoindre ! Pour vous abonner à nos actualités sur Twitter, tapez « éditions Caractère » dans la barre de recherche et cliquez sur « suivre » !

Bataille & Blindés n°52

Décembre 2012 - Janvier 2013

ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caractère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caractere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caractere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska - B. Drenec

Service des ventes et réassort : à juste Titres
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles - Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)



1936 - 1945

Suisse

Fidèle à sa tradition neutraliste, la Suisse des années trente n'en demeure pas moins menacée par les ambitions nationalistes de ses voisins allemands et italiens, lorgnant respectivement sur ses territoires alémaniques et italophones...

Par Yann Mahé

La défense de la Confédération helvétique repose alors essentiellement sur l'Infanterie et sur un réseau de vieilles lignes fortifiées, le relief montagneux du pays ne se prêtant guère au déploiement des grandes unités motorisées. Toutefois, après plusieurs années de gel des dépenses militaires, les tensions européennes incitent le conseiller fédéral Rudolf Minger à entreprendre un vaste effort de rééquipement de l'armée et l'aviation. La montée des menaces lui permet de fédérer autour de lui la plupart des partis politiques, dont il obtient le vote chaque fois qu'il décide d'octroyer des crédits à l'armée, le montant total du budget s'élevant à près de 800 millions de francs suisses entre 1935 et 1939 !

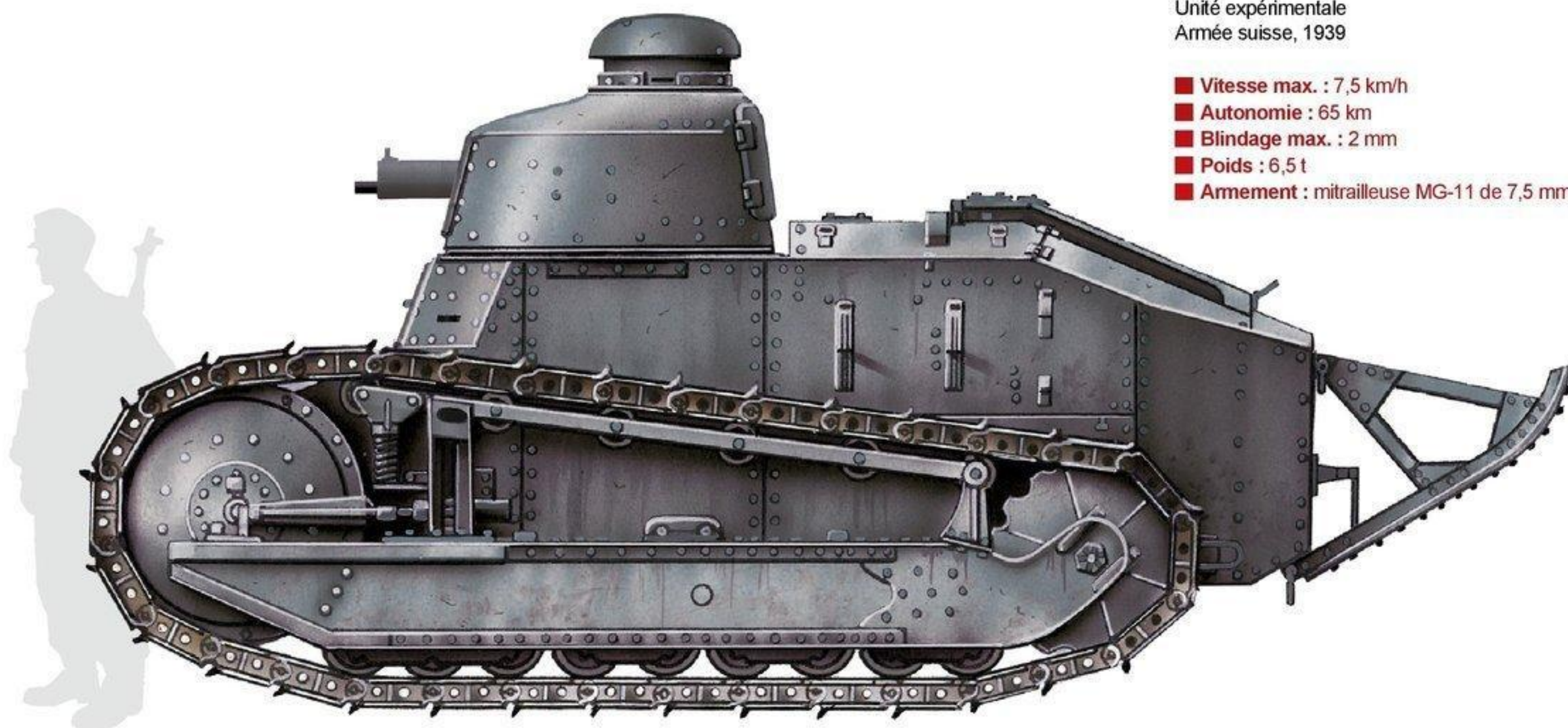
Forte de ces enveloppes, l'armée suisse réactive le bureau des fortifications, dissous en 1921 et qui se lance aussitôt dans de vastes constructions de fortins, met sur pied un embryon d'industrie militaire, achète quantité de chars, pièces d'artillerie, canons antichars aux quatre coins de l'Europe. Jusqu'ici, le matériel blindé suisse a compté simplement deux Renault FT achetés en 1921, une tankette britannique Carden-Loyd Mk. VI acquise à titre expérimental en 1927 et six chars légers Vickers Carden-Loyd M1934 mis en œuvre par la gendarmerie. C'est le 17 avril 1936

que le pays entame véritablement sa « révolution mécanisée » : 24 chars moyens TNH – un dérivé du célèbre LT vz. 38 porté sur le devant de la scène par le contrat récemment signé par le Pérou – sont commandés auprès de la très sérieuse firme tchécoslovaque ČKD. Armé d'un canon antichar Oerlikon de 24 mm et de deux mitrailleuses Maxim M38 refroidies par eau, le LTH suisse dispose d'un blindage accru (de 8 à 32 mm, au lieu de 25 mm au maximum pour la version péruvienne). Le prototype livré à la Suisse en juin 1938 donne entière satisfaction, au point que Berne achète la licence de l'engin au prix de 180 000 francs suisses. La construction des 24 TNH helvètes débute en août 1938, la livraison des machines se terminant, après quelques retards dus à l'annexion allemande, en avril 1939 : les 12 premiers exemplaires sont motorisés par un diesel Scania-Vabis 1664 de 120 ch, les 12 derniers par un Saurer-Arbon CT 1 de 125 ch. Le TNH prend alors l'appellation de *Panzerwagen 39* dans l'Armée helvète du général Guisan, dans laquelle il équipe trois compagnies à raison de 8 engins, chacune rattachée à une brigade légère (1^{re}, 2^e et 3^e brigades légères). La même année, trois nouveaux Renault FT sont achetés à la France pour démonstration et habituer la troupe aux chars.

Renault FT

Unité expérimentale
Armée suisse, 1939

- Vitesse max. : 7,5 km/h
- Autonomie : 65 km
- Blindage max. : 2 mm
- Poids : 6,5 t
- Armement : mitrailleuse MG-11 de 7,5 mm



Carden-Loyd Mk. VI

Unité expérimentale
Armée suisse, 1928

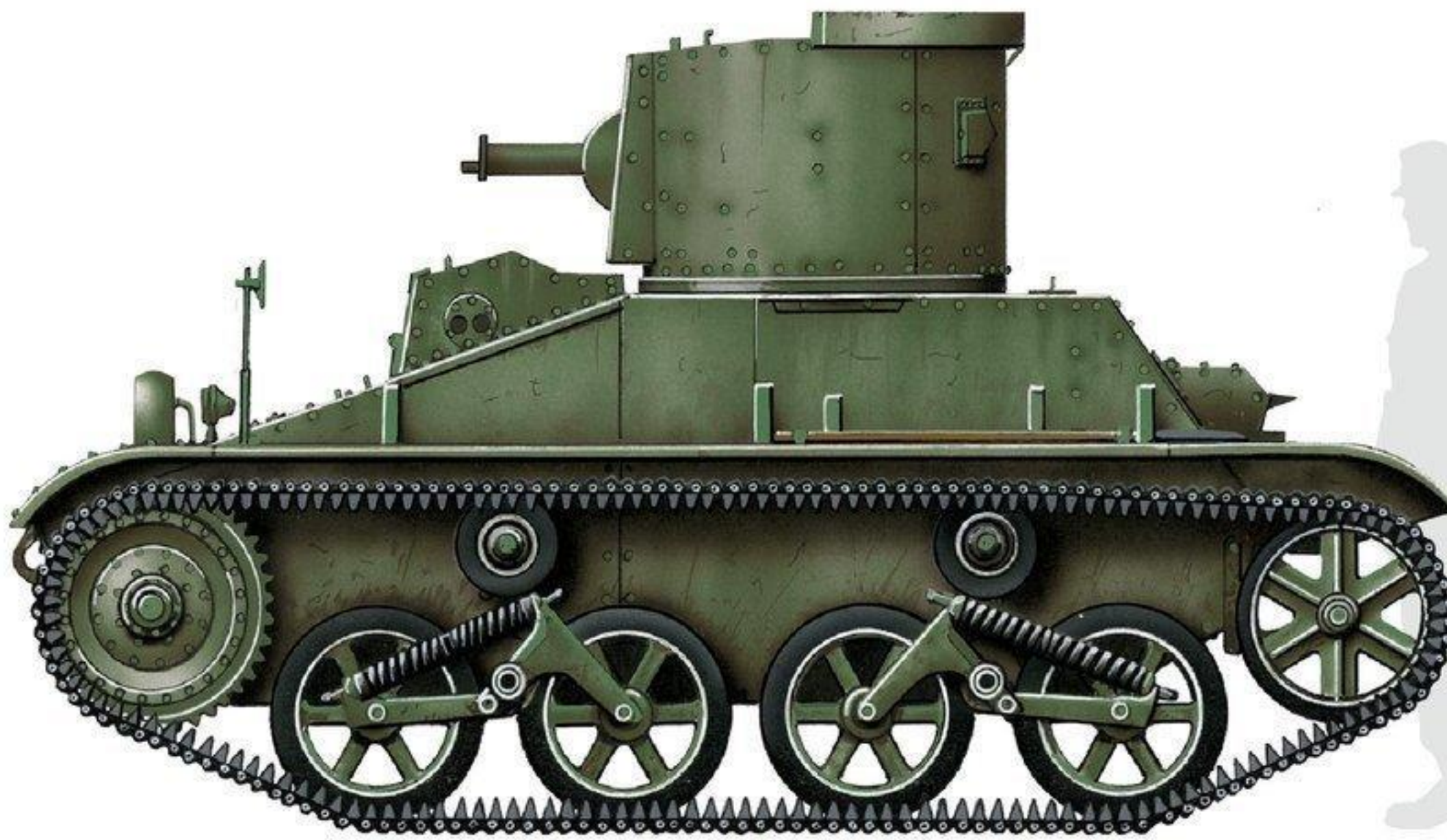
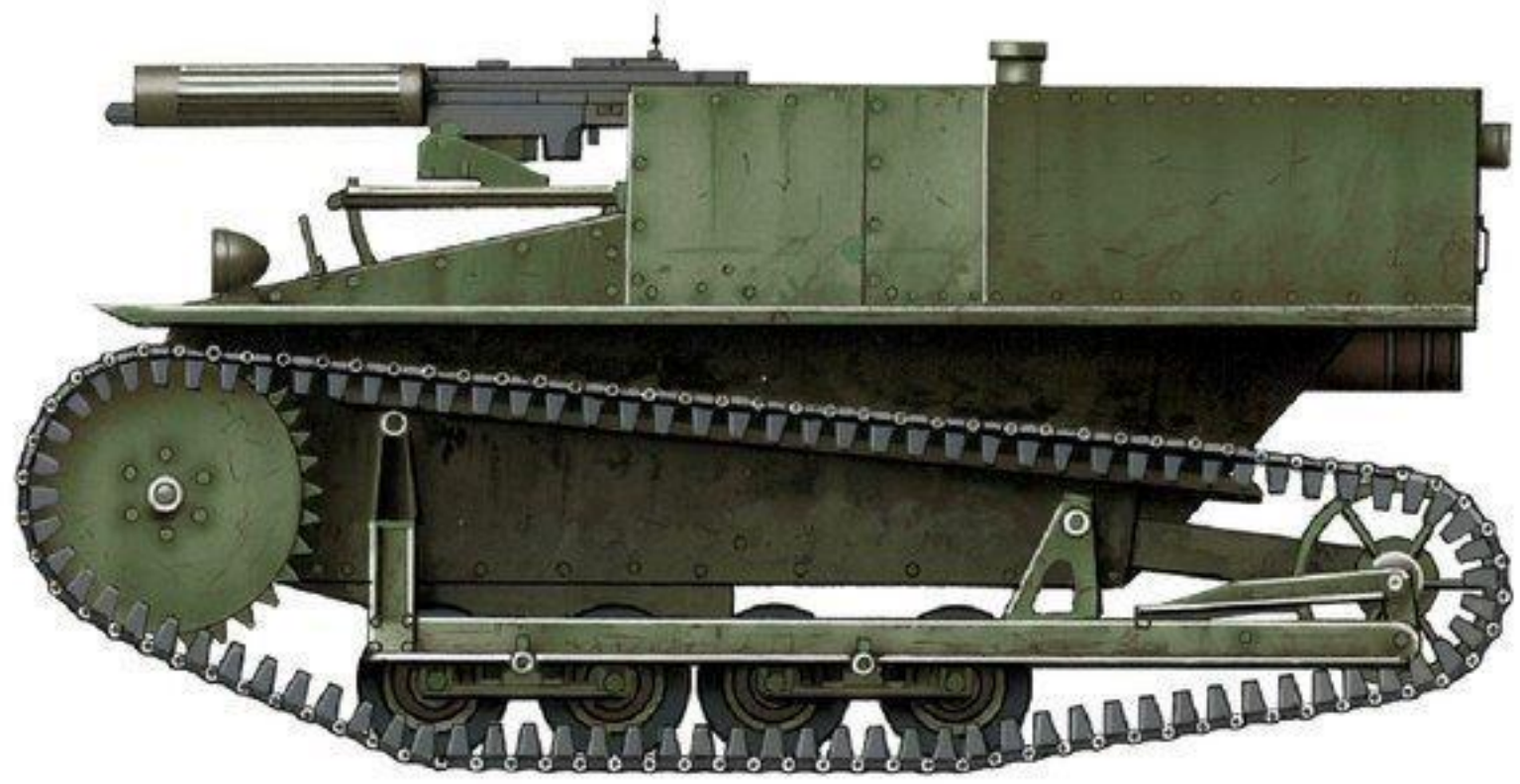
Vitesse max. : 48 km/h ■

Autonomie : 160 km ■

Blindage max. : 9 mm ■

Poids : 1,5 t ■

Armement : mitrailleuse Vickers de 7,9 mm ■

**Vickers Carden-Loyd M1934**

Gendarmerie
Armée suisse, 1937

Vitesse max. : 65 km/h ■

Autonomie : 180 km ■

Blindage max. : 8 mm ■

Poids : 3,8 t ■

Armement : mitrailleuse MG-11
de 7,5 mm ■

Renault R35

Unité inconnue
Armée suisse, 1940

Note : Char de la 2/16^e BCC
réquisitionné par l'Armée suisse

Vitesse max. : 20 km/h ■

Autonomie : 140 km ■

Blindage max. : 40 mm ■

Poids : 10 t ■

Armement : canon SA-18
de 37 mm ■



Sur ce, la guerre éclate, l'Armée suisse ayant procédé du 2 au 5 septembre à la mobilisation de 450 000 hommes, 42 000 chevaux et 12 000 engins motorisés. Les événements ne tardent pas à renforcer le petit parc blindé de la pacifique Confédération. En effet, en juin 1940, le contournement de la ligne « Maginot » par la *Wehrmacht*

accule contre la frontière suisse le 45^e corps français chargé de tenir la place de Belfort : ayant passé la frontière pour éviter la capture allemande, ses 43 000 soldats sont internés le 19 juin ; douze chars Renault R35 de la 2^e compagnie du 16^e BCC qui les accompagnent sont aussitôt « confisqués » par l'Armée helvète !



Peugeot 402

Unité inconnue
Armée suisse, 1940

Puissance : 63 ch ■
Vitesse max. : 125 km/h ■
Consommation : 8,7 l/100 km ■
Blindage max. : sans ■
Poids : 1,1 t ■



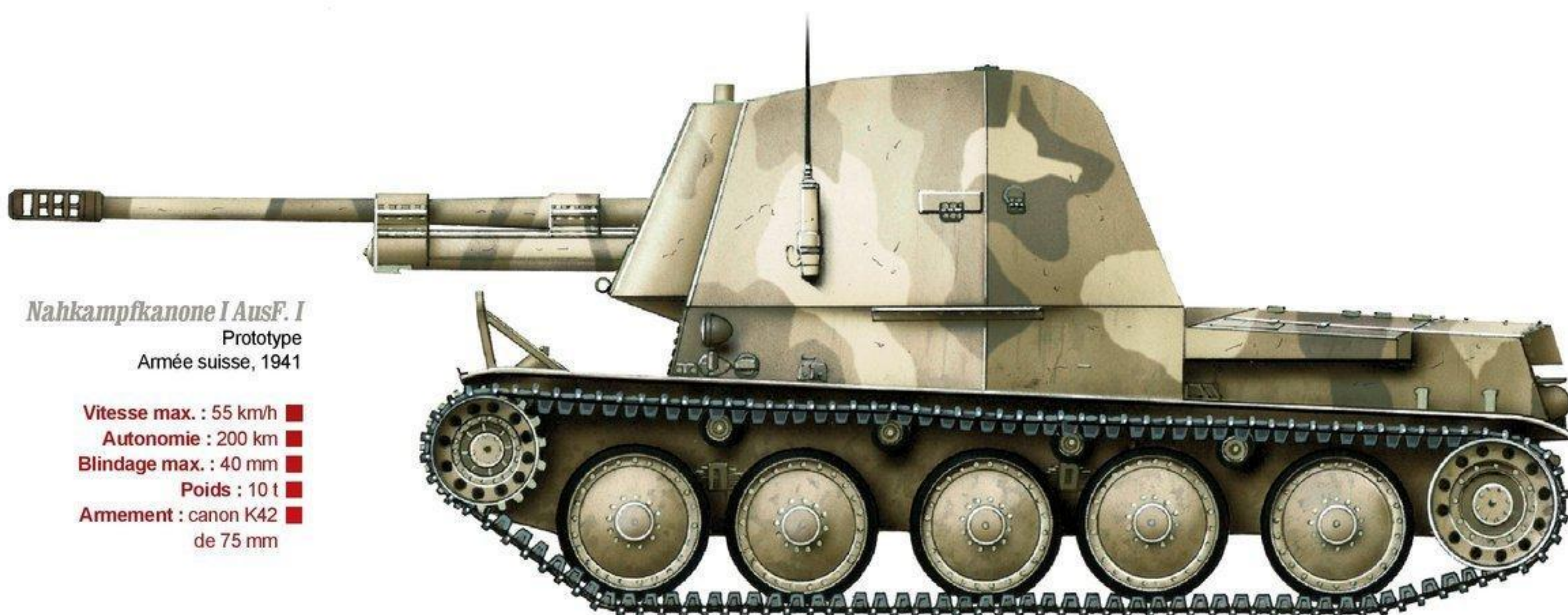
En 1941, la société Berna AG Olten met au point le prototype d'un canon d'assaut utilisant un châssis rallongé de *Panzerwagen 39* : le *Nahkampfkannon I* armé d'un canon antichar de 75 mm (puis d'un 105 mm) logé dans une casemate ouverte. Jugé trop vulnérable, ce démonstrateur de 12,5 tonnes est écarté au profit du chasseur de chars *Nahkampfkannon II* Gustav, blindé de 24 tonnes proposé en 1944 par l'arsenal de Thoune. Bien mieux étudiée, inspirée des conceptions allemandes, cette deuxième mouture de l'automoteur suisse n'a plus rien à voir avec son prédécesseur : le châssis est d'un modèle totalement nouveau, construit par Saurer Arbon, et le

canon *Pak L/49* de 90 mm est désormais logé dans une casemate fermée. Le blindage de celle-ci (jusqu'à 70 mm) est d'ailleurs singulier : outre d'être incliné, il est étonnamment arrondi, favorisant le rebond des obus adverses en cas d'impact. Quatre prototypes du *Nahkampfkannon II* Gustav sortent des ateliers de Thoune entre 1942 et 1945, mais les développements de la machine sont stoppés en 1947, la Suisse ayant fait l'acquisition de 158 *Jagdpanzer 38(t)* Hetzer auprès de la firme tchécoslovaque Škoda en octobre 1946. Dénommés *Panzerjäger G13*, ces « avatars » du chasseur de chars de la *Wehrmacht* resteront en service jusqu'en 1973 ! ■

Nahkampfkannon I AusF. I

Prototype
Armée suisse, 1941

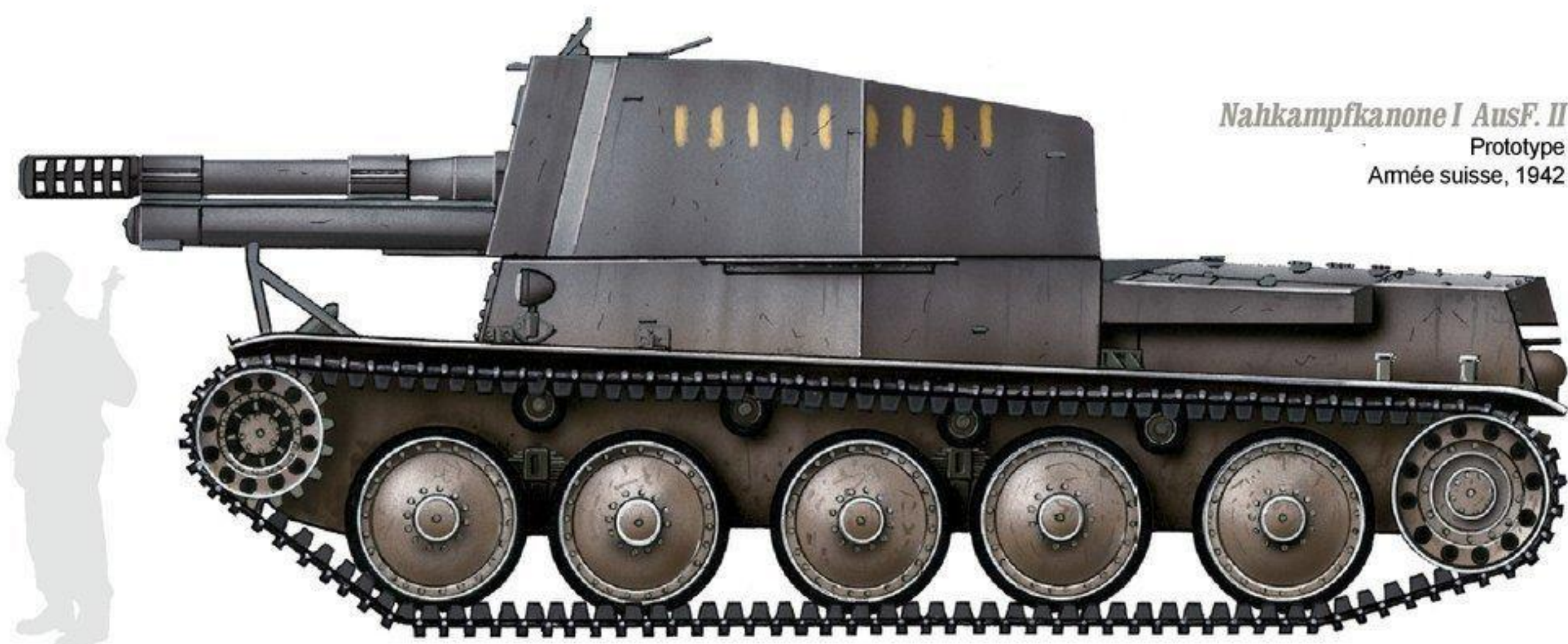
Vitesse max. : 55 km/h ■
Autonomie : 200 km ■
Blindage max. : 40 mm ■
Poids : 10 t ■
Armement : canon K42
de 75 mm ■



Nahkampfkannon I AusF. II

Prototype
Armée suisse, 1942

Vitesse max. : 55 km/h ■
Autonomie : 200 km ■
Blindage max. : 40 mm ■
Poids : 12,5 t ■
Armement : canon Hb 42
de 105 mm ■





Nahkampfkraftwagen II Gustav

Prototype, atelier de Thoune
Armée suisse, 1944

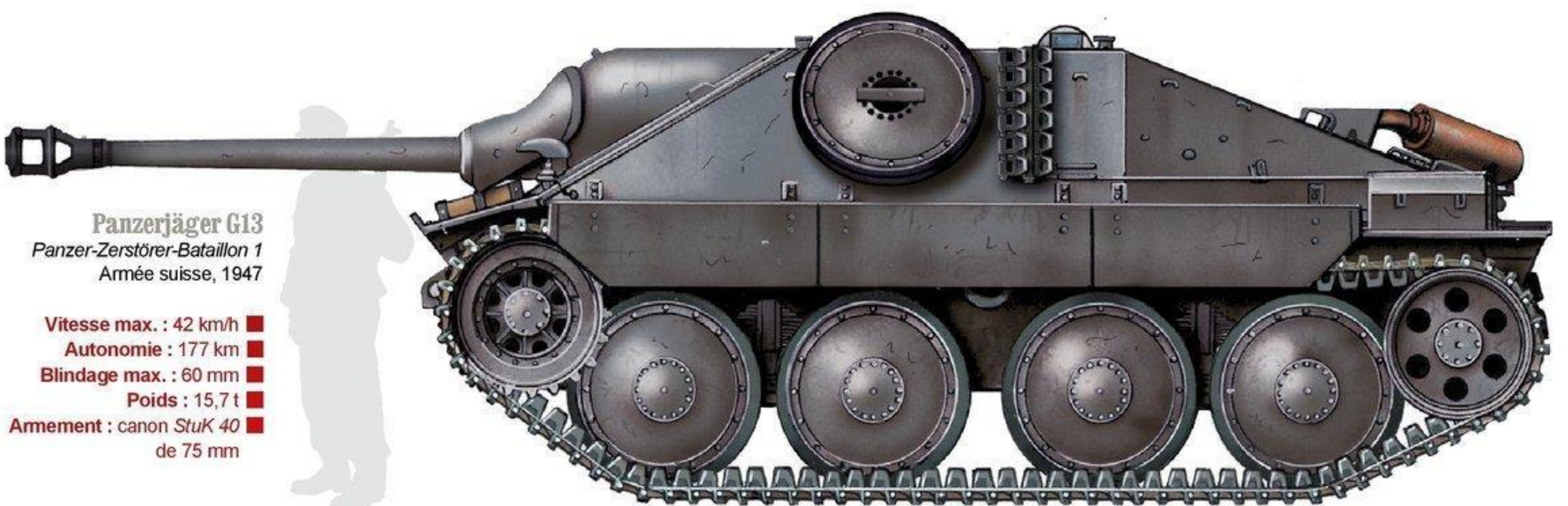
- Vitesse max. : 50 km/h
- Autonomie : 200 km
- Blindage max. : 70 mm
- Poids : 24 t
- Armement : canon Pak L/49 de 90 mm



Panzerwagen 39

2^e brigade légère
Armée suisse, 1941

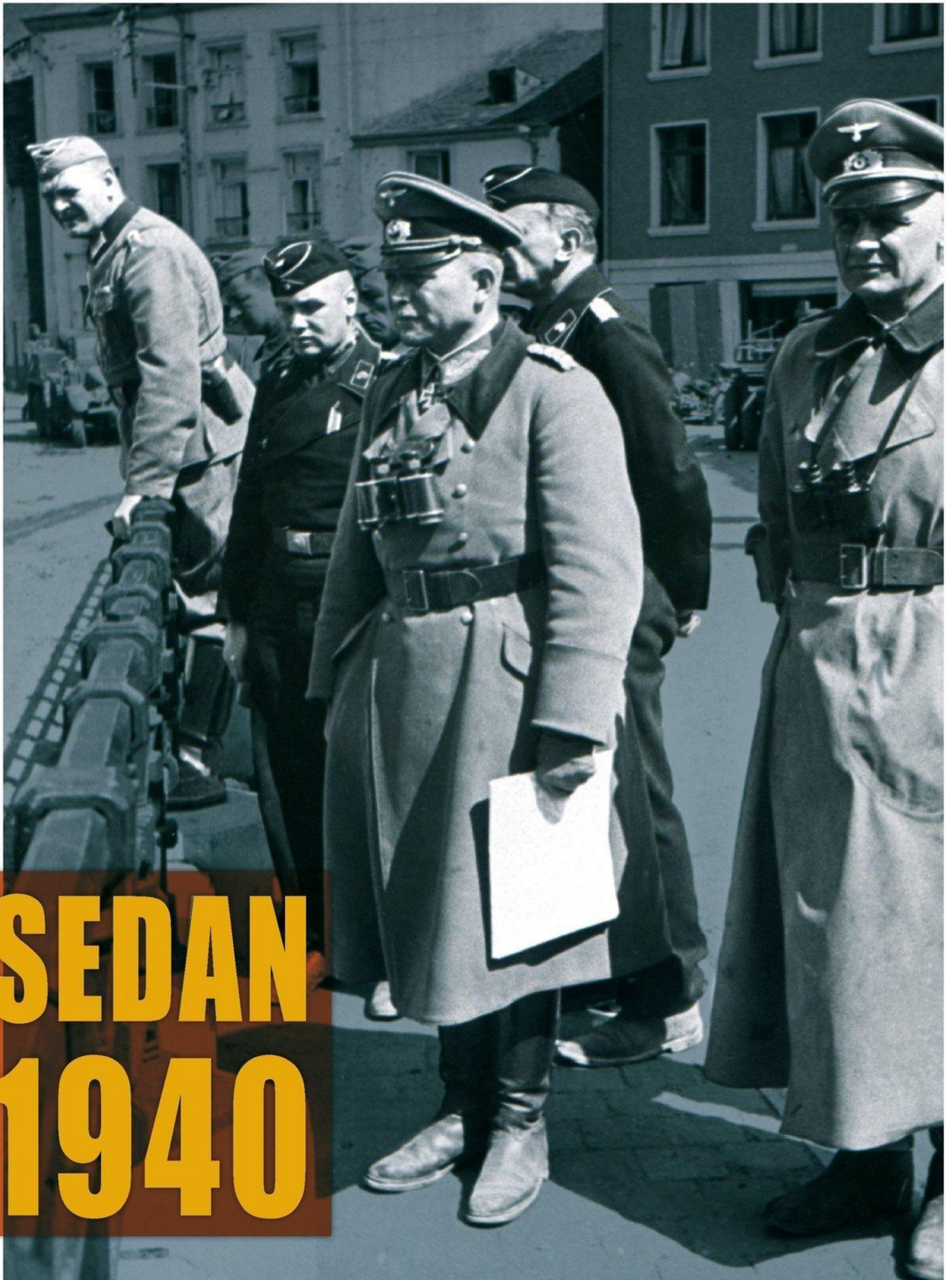
- Vitesse max. : 45 km/h
- Autonomie : 200 km
- Blindage max. : 32 mm
- Poids : 7,7 t
- Armement : canon Oerlikon M38 de 24 mm



Panzerjäger G13

Panzer-Zerstörer-Bataillon 1
Armée suisse, 1947

- Vitesse max. : 42 km/h
- Autonomie : 177 km
- Blindage max. : 60 mm
- Poids : 15,7 t
- Armement : canon StuK 40 de 75 mm



SEDAN 1940

LA GRANDE RÉVÉLATION ALLEMANDE

La bataille de Sedan est le point d'orgue du plan « Manstein » : le 13 mai 1940, c'est à cet endroit que la *Wehrmacht* abat ses cartes. Après cet affrontement, le dispositif allemand et sa manœuvre en « coup de faux » deviennent lisibles pour les Français ; mais il est cependant trop tard pour réagir. Sedan ou la défaite imparable !

Par Hugues Wenkin

Cette bataille concrétise le franchissement de la Meuse, rempart séculaire du nord-est de la France. Dès lors, l'importance de ce verrou n'a certainement pas échappé aux stratèges allemands au moment de la conception de leur plan. Si cet engagement, voulu par Manstein, est mené selon les principes de ce qui s'appellera plus tard la « guerre-éclair », cela a des conséquences gigantesques dans la façon d'appréhender cette évolution de l'art de la guerre. Cela signifierait que la tactique, la conduite opérative et les buts stratégiques étaient amalgamés dans une vision doctrinaire avant la campagne de l'Ouest. Or, depuis les travaux de l'historien militaire Karl-Heinz Frieser [1], il est établi que le Haut commandement allemand n'a pas conscience de la révolution qui se joue sous ses yeux, entre la campagne de Pologne et le *Westfeldzug* de mai 1940. C'est donc qu'il y a un ou plusieurs chefs d'orchestre, à un échelon inférieur, qui décident de mettre en pratique, pour la première fois, une doctrine cohérente, qui jusque-là tenait de la théorie pure et du *Kriegsspiel*. Les projecteurs s'allument dès lors sur les deux généraux à l'origine de cette lutte capitale : Heinz Guderian et Erich von Manstein. Relire Sedan sous un œil doctrinal revient, *ipso facto*, à identifier le mérite de ces généraux.

GUERRE ET POLITIQUE

Quatre strates de la hiérarchie d'une nation sont impliquées dans la planification des instructions que reçoit un soldat sur le terrain. Il y a tout d'abord le politique, qui définit les buts de la guerre. Ceux-ci sont ensuite traduits en plans stratégiques, étudiés par l'état-major général du pays. De là, découlent les ordres d'opération impliquant les armées et les corps d'armée dans un secteur donné. Viennent ensuite les choix tactiques, généralement définis à partir de l'échelon divisionnaire ; ils sont dictés par le terrain, les armements et les méthodes de combat de l'adversaire. Les injonctions distribuées aux combattants résultent de cette dernière étape, elle-même générée par les orientations données par les trois premières.

Il faut souligner que la notion d'art opératif est apparue pour la première fois au sein de l'Armée rouge pendant l'entre-deux-guerres.

◀ 12 mai 1940 : Heinz Guderian observe les hommes du *Sturmpionier-Bataillon 37* assemblant une passerelle sur la Semois, à Bouillon, dans les premiers jours de l'offensive de son *XIX. Armee-Korps (mot.)*. Quelques heures plus tard, les *Panzer* se porteront jusqu'aux rives de la Meuse, sans que les Alliés ne puissent s'y opposer.

Sauf mentions contraires, toutes photos : US Nara.

[1] Frieser (K-H), *Le mythe de la guerre-éclair : La campagne de l'Ouest de 1940*, Belin, 2003.

[2] Par les armes, ou plus sûrement par la diplomatie grâce à une paix séparée.

▼ Avec les tankistes allemands, comme si vous y étiez ! Ici, un *Zug* mêlant *Panzer I, II et IV Ausf. A*, progressant dans un champ, au sortir du massif ardennais. Les engins sont disposés en formation de combat *Doppelreihe* (double colonne), le chef de peloton ouvrant la marche.

Avant cette époque, il n'y avait pas d'échelon transitoire entre la stratégie et la tactique. En effet, juste après la révolution russe, les Soviétiques se battent simultanément dans plusieurs directions : vers la Pologne, la mer Noire et la Sibérie. Les chefs en place dans ces différents secteurs sont en communication étroite avec le Comité central, duquel ils reçoivent leurs ordres. Avec cette multiplication des zones de combat, naît le besoin de parler d'un niveau distinct entre la stratégie et la tactique. Le niveau opératif découle de cette nécessité. On peut dire que si la tactique est née avec la bataille et la stratégie avec le pouvoir, le niveau opératif est, quant à lui, issu de l'aire de la communication, qui conduit les hommes toujours plus loin de chez eux, tout en permettant une certaine proximité du pouvoir qui les dirige.

Clausewitz affirme que la guerre est la continuation de l'action politique par d'autres moyens. Fortement imprégné par cette théorie, Adolf Hitler veille à ce que ses buts de guerre transparaissent dans la stratégie appliquée. Au printemps 1940, les volontés affichées dans *Mein Kampf* sont plus que jamais d'actualité, à savoir : récupérer les territoires perdus au lendemain de la Première Guerre mondiale, rassembler sous la bannière allemande l'ensemble des populations germanophones d'Europe et assurer pour ce peuple un espace vital. Après avoir envahi la Pologne et récupéré le couloir de Dantzig, il lui faut neutraliser la France ainsi que l'empire britannique [2] afin d'avoir les mains libres pour pouvoir se tourner vers l'Est.





C'est dans cette optique que différents plans sont développés ; beaucoup sont des redites des opérations de 1914, sauf un, celui de Manstein. Son idée est de faire traverser les Ardennes par sept *Panzer-Divisionen*, tout en attirant les Alliés vers la Hollande et le nord de la Belgique avec les trois autres formations blindées disponibles, ainsi que de mener une retentissante attaque aéroportée. Au débouché du massif boisé, les *Panzer* traverseront la Meuse, puis pivoteront vers les côtes de la Manche ; une gigantesque nasse sera ainsi formée, dans laquelle le gros des troupes franco-britanniques, engagées dans une bataille de rencontre en Belgique, seront piégées. C'est en fauchant les arrières des forces adverses les mieux équipées que Manstein espère rencontrer les volontés de son *Führer*. Le *XIX. Armee-Korps (mot.)*, commandé par Heinz Guderian, portera le coup décisif à Sedan. C'est à ce niveau intermédiaire, entre l'opératif et la tactique, que l'officier est censé apporter sa pierre. Nous verrons qu'il n'hésite cependant pas à déborder de ses prérogatives.

ASPECT STRATÉGIQUE

En 1939, Heinz Guderian est considéré par ses pairs comme le plus grand expert de la *Panzerwaffe*. Cette compétence lui permet d'influer au niveau stratégique, en dépit d'un pouvoir théoriquement limité à un échelon de commandement plus bas.

En effet, dans ses mémoires, il affirme que Manstein le convoque en novembre 1939, afin qu'il donne son point de vue de spécialiste des blindés sur son projet prévoyant une attaque principale *via* le Luxembourg et les Ardennes. Pour y avoir passé quelques mois durant le conflit précédent, Guderian connaît bien le secteur de Sedan. Après une étude minutieuse du plan, il rend un avis favorable à son collègue. Il faudra cependant beaucoup de tergiversations, l'atterrissage forcé de deux officiers transportant les plans initiaux en Belgique – « très inspirés » du plan « Schlieffen » de 1914 – ainsi que le pouvoir de persuasion de Guderian pour que la vision novatrice de Manstein s'impose.

Le 15 mars 1940, une conférence organisée par le *Führer* réunit les principaux chefs de la *Heeresgruppe A* à Berlin. C'est l'occasion pour Guderian d'expliciter son plan d'action : il compte enfoncer les défenses de la frontière belge le premier jour, atteindre Neufchâteau le deuxième, passer la Semois le troisième, puis, les deux jours suivants, franchir la Meuse à Sedan. Hitler lui pose alors une question cruciale : « Et ensuite, que voulez-vous faire ? » C'est la première fois que cette question est posée aussi directement ; et la réponse de tomber comme un couperet : « Si aucun ordre contraire n'est donné, je continuerai ma progression en direction de l'ouest dès le lendemain. L'*Oberkommando der Wehrmacht* n'aura qu'à décider s'il faut la conduire vers Amiens ou vers Paris. À mon avis, la poussée la plus efficace passera par Amiens, et ce jusqu'à la Manche. » Hitler acquiesce. Le plan est adopté.

Il apparaît ici que le *Kommandeur* du *XIX. Armee-Korps* a parfaitement compris l'esprit du plan stratégique de Manstein, au point de se permettre d'argumenter vis-à-vis du chef suprême, alors que dans le même temps, l'ensemble des généraux allemands sont précisément hostiles aux visions de Manstein [3] !

C'est donc Guderian, chef de corps d'armée, qui parvient à convaincre Hitler que le plan de Manstein est le bon ; l'art opératif vient de s'imposer !



▲ Face à Manstein et Guderian, les Français déploient la II^e armée – commandée par le général Charles Huntziger (que l'on voit ici de dos, lors d'une prise d'armes) – principalement formée de divisions de réservistes mal équipées et mal encadrées.

▲▲ Photo présentant les principaux protagonistes du plan allemand qui débouchera sur la défaite française. Erich von Manstein et Heinz Guderian sont aisément reconnaissables ; le premier aura conçu le plan, tandis que le second l'aura appliqué avec brio.

[3] Ce dernier sera d'ailleurs muté à la tête du *XXXVIII. Armee-Korps* en Poméranie par sa hiérarchie, ce qui souligne l'hostilité de cette dernière à son égard !

ASPECTS OPÉRATIONNELS

En mai 1940, Guderian est à la tête d'un corps d'armée motorisé, aussi est-ce donc au niveau opératif qu'il joue logiquement le premier rôle. Lors de l'affrontement de Sedan, quatre « comportements clés », propres à cet échelon de commandement, se distinguent :

1 - « METTRE LE PAQUET ! »

Au combat, la devise de Guderian est : « *Klotzen, nicht Kleckern !* », qui peut se traduire par « *mettre le paquet, et ne pas lésiner* ». Dans l'esprit du *Generalleutnant*, cela signifie que l'attaque doit être organisée sur un front étroit pour assurer une pénétration aisée et puissante du dispositif adverse. La grande concentration de blindés, appuyés par les autres Armes, doit être le fer de lance de l'assaut principal. L'objectif est de s'enfoncer dans la profondeur du secteur ennemi afin de couper ses voies de communication et de l'empêcher d'organiser une riposte à l'aide de ses réserves. Un groupement mécanisé, mêlant chars et fantassins motorisés, doit suivre l'effort principal pour exploiter les succès obtenus et protéger les flancs vulnérables des unités engagées en première ligne.

Cette volonté de Guderian d'attaquer en masse est visible dès l'ouverture de la campagne. Le *XIX. Armee-Korps (mot.)* franchit la frontière luxembourgeoise avec trois grandes unités blindées et un régiment renforcé. Au nord,



la 2. *Panzer-Division* attaque via Vianden ; au centre, la 1. *Panzer-Division* mène l'assaut depuis Wallendorf, tandis que la 10. et l'*Infanterie-Regiment* « Großdeutschland » protègent le flanc Sud à travers Echternach. Le front occupé par le corps d'armée est de l'ordre de 20 kilomètres, ce qui laisse à chaque formation une largeur de 6 à 7 kilomètres.

Cependant, il faut garder à l'esprit qu'une *Panzer-Division* se compose de 2 600 véhicules échelonnés sur une seule route ! Mesurant 14 kilomètres en moyenne, sa « queue » est extrêmement vulnérable à une attaque aérienne.

On mesure pleinement les risques pris par les Allemands. Et ce n'est pas tout, car quand ces forces déboulent de la Semois le 13 mai, elles s'abattent sur un secteur de moins de 10 kilomètres de large, soit une concentration de moyens doublée, environ un char tous les 11 mètres ! La stratégie de choc de Guderian est payante,

▲ Partie de Wallendorf, cette colonne de la 1. *Panzer-Division* progresse en Belgique. Comme d'autres unités mécanisées allemandes engagées dans l'affaire de Sedan, la division sera repérée par l'aviation de reconnaissance française, sans que cela ne prête à la moindre conséquence, car la plupart des rapports des observateurs seront classés « sans suite » par les états-majors.

car les défenseurs sont totalement submergés et doivent rapidement lâcher prise ; mais, là encore, les risques sont importants.

2 - UNE VISION INTERARMES

Au sein des *Panzer-Divisionen*, la coopération entre les chars et les fantassins est très élaborée. Dès avant-guerre, dans son livre *Achtung Panzer*, Guderian précise comment l'infanterie et les *Panzer* doivent coopérer : « Avant que les chars n'entrent en action, nos fantassins auront préparé le terrain pour appuyer les blindés et leur permettre d'exploiter leurs succès. Une partie des armes lourdes de l'infanterie gardera le champ de bataille sous surveillance, se tenant prêtes à détruire les canons antichars dès qu'ils apparaîtront, tandis que les autres prendront part au plan de feu pour maintenir un tir de suppression sur les zones contournées par les chars. Tout est affaire de rythme : dès que les *Panzer* ont un effet visible sur l'ennemi, l'opportunité doit être saisie et exploitée sans délai. À certains endroits, le résultat ne sera que transitoire, et une poignée de mitrailleuses adverses rouvriront le feu. La meilleure recette pour obtenir un résultat certain avec de faibles pertes est donc d'exploiter la surprise initiale de l'ennemi par une avance immédiate. L'infanterie ne doit pas se faire d'illusion : les chars peuvent handicaper l'adversaire et percer son système défensif, mais ils ne peuvent se passer des fantassins. Et cela n'est pas une mauvaise chose pour ces derniers, car ça leur permet de démontrer qu'ils jouent un rôle essentiel dans le combat commun. L'infanterie se focalisera sur les points fortifiés épargnés ou contournés par les chars.

◀ Guderian s'entretenant avec l'un de ses subordonnés. L'homme commande sur l'avant, privilégiant le contact avec l'action, afin de mieux se rendre compte des situations par lui-même. C'est ainsi qu'au fil de sa carrière, il manquera de mourir à plusieurs reprises, y compris en Belgique en mai 1940, tandis qu'il sera pris sous un bombardement de l'artillerie... allemande !





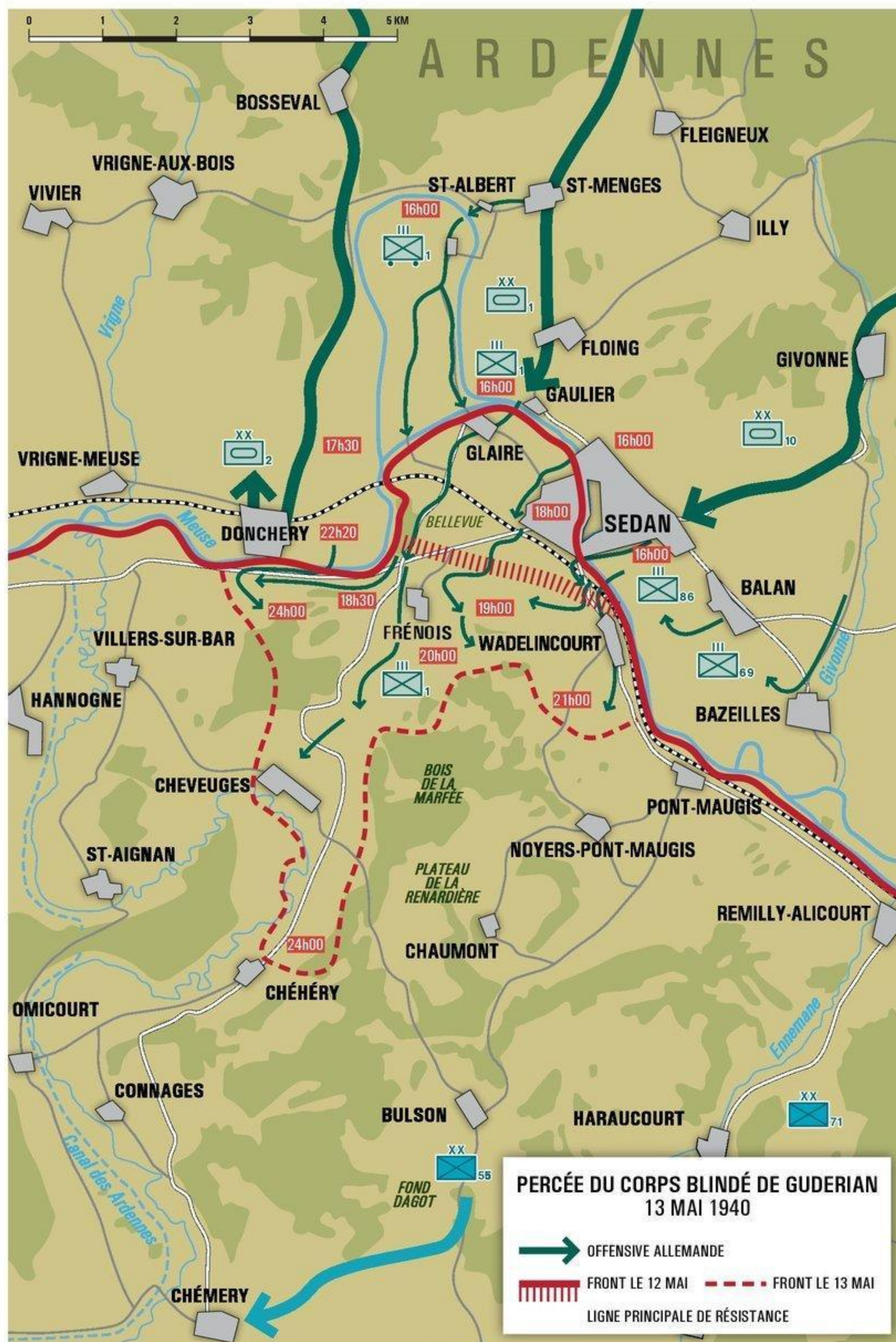
► L'infanterie d'assaut allemande se préparant à franchir la Meuse, à bord de bateaux gonflables. Les hommes ne transportent quasiment rien avec eux, si ce n'est leurs armes et des munitions.

▼ Cette vue de Guderian à bord de son *Sd.Kfz. 251/6 Kommandowagen* est célèbre, mais elle illustre à merveille l'usage des systèmes radio que fera le général tout au long des opérations en France puis, plus tard, en Union soviétique.



La tâche des fantassins sera facilitée par le fait que les positions ennemies pourront être prises à revers en utilisant les axes de progression déjà nettoyés par les blindés. Néanmoins, une partie des *Panzer* sera assignée à la coopération avec les combattants à pied, au moins pour toute la durée de l'engagement dans la zone de bataille. »

Ce qu'il y a de saisissant dans ce passage, c'est que Guderian explique, dès 1937, le mode opératoire qu'il utilisera à Sedan ; et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'homme a de la suite dans les idées ! D'ailleurs, le témoignage du sous-officier Frömmel, engagé à Donchery avec la 2. *Panzer-Division*, nous décrit cette phase de la bataille comme une illustration *in extenso* de la méthode de combat interarmes exposée trois ans plus tôt : « Toutes trappes fermées, les chars s'élancent vers la Meuse à travers une prairie complètement plate. Le fleuve en lui-même n'est pas encore visible, il est caché par un remblai de chemin de fer. Mais il y a une chose que l'on peut voir très clairement : ce sont les collines de l'autre rive et les bunkers français qui la défendent. Sous leurs bosses grisâtres, leurs canons « tirent pour tuer » sur les chars en approche. Déployée en formation de combat, la compagnie de *Panzer* atteint le remblai. Sur sa pente, des sapeurs et des fantassins se préparent à franchir la rivière à bord de canots pneumatiques. La distance entre la voie ferrée et la Meuse est d'environ 600 mètres ; 600 longs mètres sans le moindre couvert ! Les chars, postés à défilement de tourelle, arrosent la rive opposée. Un sapeur se dirige vers nous précipitamment et demande notre appui. Une unité est « collée » dans le village, sur la droite, et ne peut pas avancer. Au même instant, le premier peloton reçoit l'ordre d'entrer dans Donchery et, de là, de couvrir de son feu les groupes d'assaut qui s'élancent vers la Meuse. Les chars s'ébranlent lourdement, quand de terribles sifflements provenant du sud se font entendre. Les explosions projettent des mottes de terre mêlées de feu et de mitrailles dans le paisible pâturage. Les chuintements et les piailllements des obus s'élèvent en un chœur diabolique, et, partout, des soldats cherchent à se protéger. Calmement et plein de confiance en lui, bien que ce soit son baptême du feu, le chef de peloton distribue ses ordres comme à l'exercice. Son calme apaise chacun des hommes dans la tourelle.



PERCÉE DU CORPS BLINDÉ DE GUDERIAN 13 MAI 1940

→ OFFENSIVE ALLEMANDE
 FRONT LE 12 MAI ——— FRONT LE 13 MAI
 LIGNE PRINCIPALE DE RÉSISTANCE

Le 3^e peloton a ordre d'emmener les sapeurs et leurs bateaux vers le fleuve. Le char de commandement se tient dans un verger à la lisière du village, faisant face à la Meuse, et garde sous son feu continu les fortins français. Le *Panzer* de tête démarre et fonce à travers l'espace ouvert vers la rive. Pour le moment, l'adversaire ne réplique pas. Les sapeurs se cramponnent à la tourelle pour ne pas être projetés au sol. Le blindé a couvert les trois quarts du chemin, mais voici que les Français ouvrent le feu et s'acharnent sur le véhicule

essequé. Un antichar tire depuis une position superbement camouflée. Les soldats giclent du *Panzer* pour porter leur bateau gonflable jusqu'à la Meuse à travers un mur de balles. Ils ne sont séparés de leur objectif que de quelques mètres, mais chaque pas est un enfer. Le char utilise son armement principal et secondaire pour couvrir les assaillants. Le bateau est enfin sur la rivière, et les pagaies s'enfoncent avec énergie dans l'eau. La mitrailleuse d'un bunker arrose l'embarcation, provoquant des giclées d'eau ; plusieurs audacieux sapeurs meurent en héros

[4] Ce qui, là encore, n'est pas sans danger pour les assaillants, Guderian pouvant être mis hors de combat d'autant plus facilement qu'il commande depuis l'avant !

ou sont blessés. D'autres hommes et d'autres bateaux sont lancés par trois *Panzer* sur la rivière. Ils subissent le même sort. Le char de tête s'est retiré. Les blessés souffrent sous l'orage d'acier. L'artillerie française, dont les observateurs peuvent voir chaque pouce de terrain, tire sans discontinuer, avec une redoutable précision. Mais rien ne doit pouvoir stopper notre marche ; et les chars, dans une ronde infernale, repartent vers les rives de la Meuse avec une nouvelle « cargaison d'hommes ». Entre-temps, le premier canot a traversé ! L'objectif est atteint ! Un tir heureux neutralise un bunker adverse. Ses occupants se rendent. Ils hissent le drapeau blanc ! Victoire ! » Pour le franchissement de la Meuse, le plan de feu de l'artillerie à la disposition du XIX. Armee-Korps (mot.) est également pensé de manière à avoir une complémentarité maximale entre les différents moyens disponibles. Il prévoit deux phases : la pénétration initiale et l'exploitation. Pour l'assaut proprement dit de la ligne de fortification, c'est l'officier en charge de l'artillerie, à l'échelon du corps d'armée, qui coordonne le travail des différentes batteries. Clairement, le secteur principal de l'attaque reçoit l'appui maximal, tandis que sur les flancs, la moitié des bouches à feu disponibles peut être détournée au profit du centre. Ainsi, le 13 mai, les 2. et 10. *Panzer-Divisionen*, qui attaquent respectivement sur les ailes droite et gauche, sont appuyées par un *Artillerie-Regiment* amputé d'une *Abteilung*, tandis que la 1. *Panzer-Division*, qui fournit l'effort principal au centre, reçoit l'aide supplémentaire de deux régiments d'artillerie : l'un pour assommer l'infanterie française, l'autre, considérablement renforcé, pour pilonner les positions de la DCA ennemie. Une mesure qui vise évidemment à faciliter le travail de la *Luftwaffe*.

De par ces dispositions, Guderian s'adjuge le contrôle de toutes les pièces disponibles, afin que l'intensité du pilonnage soit maximale mais limitée dans le temps, pour que le choc et le tempo des opérations déséquilibrent le front français. De fait, rien n'est laissé à la discrétion des artilleurs, et seul le général décide où, quand et avec quelle puissance frapper [4]. Le plan de feu est non seulement minuté, mais il attribue à chaque formation des cibles précises.



▲ Belle « bête » que ce « Bufla » (8,8cm Flak 18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)) ! Il s'agit d'un engin de la 1. Panzerjäger-Abteilung 8, rattachée à la 2. Panzer-Division pour les opérations de mai 1940.
Archives Caractère

▲ Ce Panzer IV. Ausf. A appartient à la Stabs-Kompanie de l'un des régiments cuirassés de la 1. Panzer-Division. Au premier plan, les officiers s'entrelient avec une estafette motocycliste.



◀ Belle vue d'un *Panzer III Ausf. E* ou *F* négociant le franchissement d'un petit talus. Souvent engagés en pointe, ces chars subiront des pertes importantes durant toute la campagne de France, notamment du fait des pièces de 75 mm françaises employées en antichars.

▼ Posté sur le bord d'une route, Guderian observe la marche de ses colonnes blindées. Certains chars arborent un drapeau à croix gammée destiné à éviter les attaques fratricides de la *Luftwaffe* ; au final, celles-ci seront peu nombreuses, car, la plupart du temps, les *Stuka* opéreront à plusieurs kilomètres de la ligne de contact, dans la profondeur du dispositif français, afin de le désorganiser. On imagine sans mal la fierté et le réconfort moral des équipages allemands, croisant au détour d'un chemin leur commandant en chef !

Dans la phase préliminaire, ce sont les fortins ainsi que les pièces antichars et antiaériennes qui sont pris à partie. Ensuite, l'Allemand table sur une saturation des défenses grâce à l'aviation tactique, les blindés, les obusiers, les tubes antichars et antiaériens : pour assurer le succès du franchissement de la Meuse, tout doit être mis en œuvre pour que les Français « baissent la tête » ; et c'est précisément ce qu'il va se passer. Enfin, pour l'exploitation de la percée, comme chaque division aura son propre axe de progression, l'organisation retrouvera sa vocation décentralisée ; la souplesse tactique reprendra ses droits.

Le volet aérien complète parfaitement ce tableau combinatoire. Et, là encore, la coordination se fait également à l'échelon du corps d'armée. Les missions attribuées à la *Luftwaffe* sont au nombre de trois. *Primo*, la maîtrise des airs au-dessus de la zone de combat, en commençant par une frappe préventive sur les aérodromes. *Secundo*, les reconnaissances stratégiques et tactiques, les premières servant à obtenir au plus tôt des informations quant aux intentions de l'adversaire, les secondes permettant d'inspecter la situation « au contact » afin de porter les coups avec le maximum d'efficacité. *Tertio*, l'appui rapproché des unités au sol, qui se concrétise par des bombardements et des mitraillages visant les points fortifiés, les batteries d'artillerie et les concentrations de véhicules ou de troupes. Néanmoins, l'attaque se fait également en profondeur, contre les dépôts, les casernes, certaines usines et ateliers, ainsi que les lignes de communication. Il s'agit de disloquer le dispositif français dans la profondeur. Guderian cible les points vitaux du système de l'ennemi, vu comme un ensemble vivant : il brise les articulations et coupe les liaisons nerveuses. C'est ainsi que le 13 mai 1940, les opérations aériennes allemandes vont s'étendre jusqu'à Reims, soit à presque 100 kilomètres de Sedan [5] !

3 - FONCER TÊTE BAISSÉE !

La nécessité d'adopter un tempo plus rapide que celui de l'adversaire est un élément important de la doctrine de la « guerre-éclair ». Lors de la conférence du 15 mars 1940, Guderian précise qu'il continuera de foncer avec ses blindés tant que la logistique le lui permettra, en exploitant au maximum sa percée. Cette précision est en contradiction totale avec la vision de ses supérieurs, qui prévoient d'attendre que la tête de pont soit renforcée par l'infanterie avant de reprendre la progression vers la Manche. Pis encore, certains préconisent même qu'arrivés devant Sedan, les *Panzer* devront attendre d'être relevés par les fantassins en vue de la bataille pour le franchissement. Pour éviter ce carrousel dispendieux, le chef du *XIX. Armee-Korps (mot.)* argumente avec force : une telle manœuvre provoquera un immense embouteillage, qui fera perdre un jour ou deux, voire plus, ce qui laissera le temps à l'adversaire de sortir de sa stupeur et de s'organiser. Ayant finalement obtenu gain de cause, il placera ses *Panzer-Divisionen* sur l'avant, avec pour mission de « sauter » la rivière sans délai.

Le premier assaut est déclenché le 13 mai, à 16 heures, par le *Schützen-Regiment (mot) 1* à Glaire et l'*Infanterie-Regiment* « Großdeutschland » à la lisière Est de Sedan. Vers 18h30, tous deux ont établi une tête de pont sur la rive française ; la ligne principale de résistance, située à la base du méandre formé par la Meuse, est atteinte. Deux heures plus tard, le succès est exploité. Le secteur méridional de Donchéry est nettoyé, ce qui permet à la *2. Panzer-Division* de franchir le fleuve à son tour, puis de se diriger à toute vitesse vers le canal des Ardennes pour y empêcher un rétablissement adverse. Pendant ce temps, le reste du *XIX. Armee-Korps (mot.)* fonce vers le sud. À 23 heures, soit seulement sept heures après le début de l'attaque, les hauteurs de Sedan sont capturées, assurant ainsi une protection relative à la tête de pont. Pour ainsi dire, le sort de l'Armée française est déjà scellé, car il ne reste plus aux Allemands qu'à traverser le canal des Ardennes, et la voie sera libre pour sept jours de course folle à travers le nord de la France. Abbeville et la Manche, pourtant éloignées de 295 kilomètres de Sedan, seront les terminus d'un périple qui ne connaîtra que deux péripéties : la contre-attaque de Montcornet menée par la 4^e DCR, commandée par le colonel de Gaulle, et un ordre d'arrêt dicté par la crainte du supérieur hiérarchique de Guderian, contre lequel ce dernier se rebellera en donnant sa démission. Coup de gueule retentissant qui, au final, débouchera sur une liberté de mouvement surveillée qui ne l'entravera toutefois que très peu.

La notion de masse déferlante est très importante dans la pensée de Guderian. C'est, en quelque sorte, la théorie de la quantité de mouvement traduite en langage militaire ; l'énergie cinétique véhiculée par une entité est fonction de sa masse et du carré de sa vitesse. En balistique, c'est d'ailleurs sur ces deux paramètres que l'on travaille pour obtenir une pénétration maximale dans un blindage. Par sa façon de conduire la bataille, le général transpose cette loi newtonienne en doctrine : il veille toujours à avoir la plus grande masse en mouvement grâce à la concentration de moyens à laquelle il ne cesse d'imprimer une célérité maximale. C'est la coordination de ces facteurs qui lui apporte la réussite, tant pendant la percée que l'exploitation.

Cette particularité se retrouve dans sa façon de concevoir sa réserve opérationnelle, puisque cette dernière n'est pas utilisée pour faire face à des situations de crise. Au contraire, sa fonction est d'exploiter les succès obtenus, soit d'augmenter par sa présence la masse des moyens en mouvement.





4 - LA MEILLEURE DÉFENSE, C'EST L'ATTAQUE !

À 20 kilomètres au sud de Sedan, une série de points hauts dominant la vallée. Le village de Stonne et son pain de sucre coiffent cette ligne de défense naturelle, offrant une vue étendue sur le secteur. Dans le plan imaginé par Manstein, il était prévu que cette localité soit prise. Néanmoins, les ordres donnés au XIX. Armee-Korps (mot.) stipulent que les Panzer ne doivent s'enfoncer que de 8 kilomètres vers le sud et laisser cette position à l'ennemi. Guderian, fortement imprégné de l'idée originale, souhaite pourtant capturer ce village stratégique. Le 12 mai au soir, lors d'une réunion d'état-major, il veut convaincre Kleist de cette nécessité, en développant trois arguments. *Primo*, la tête de pont prévue est beaucoup trop petite pour contenir les 22 000 véhicules comptés dans la poche en formation ; *Secundo*, pour mettre les points de passage à l'abri de l'artillerie lourde française, il est nécessaire de prendre le maximum de terrain vers le sud ; *Tertio*, les hauteurs de Stonne peuvent se transformer en un tremplin idéal pour une contre-attaque adverse. Mais rien n'y fait, et Kleist maintient ses ordres. Guderian essaye alors de profiter de la visite sur le front de Gerd von Rundstedt pour faire infléchir la décision. Ce dernier confirme l'ordre de ne pas approfondir l'assaut vers le sud. Mais Guderian est têtue... Et comme les 1. et 2. Panzer-Divisionen progressent avec aisance vers l'ouest, il estime qu'il peut utiliser sa troisième grande formation blindée et l'Infanterie-Regiment « Großdeutschland » pour prendre Stonne. Il décide d'attaquer le village par-devers les ordres stricts reçus. L'engagement

sera le plus meurtrier de la première phase de la campagne ; entre le 15 et le 17 mai 1940, le village changera de main 17 fois, ce qui, au passage, souligne l'intérêt stratégique du hameau pour les deux camps. Le premier impact des combats pour Stonne est de déloger la 2^e DLC tout en provoquant un mouvement de panique dans les rangs français. Le général Flavigny, commandant la 3^e DCR, annule son ordre d'attaque sur Chemery, de peur d'exposer son flanc droit, et passe sur la défensive. Décision qui facilite la progression vers l'ouest de la 1. Panzer-Division, car elle lui évite de recevoir de plein fouet le coup d'estoc des B1bis. Cette attaque allemande vers le sud a également l'avantage de pousser au désarroi le commandement tricolore. Il craint trois possibilités : une attaque vers l'ouest et les côtes de la Manche, une poussée vers Paris ou une tentative de prise à revers de la ligne « Maginot ». Le général Huntziger, qui commande la 2^e armée défendant le secteur de Sedan, penche pour la troisième hypothèse et prend la décision de faire pivoter toute son aile gauche, positionnée le long de la Meuse, pour protéger l'arrière des forts. Il donne l'ordre d'abandonner 130 fortins défendant le fleuve, ouvrant de ce fait un « boulevard » large de 30 kilomètres aux Allemands !

Ainsi, la décision d'attaquer vers le sud a pour conséquence de faciliter les opérations germaniques. Le verdict de l'analyse réalisée *a posteriori* par l'état-major de Kleist est sans appel : « Les mesures prises de sa propre initiative par le général commandant le XIX. Armee-Korps (mot.) ont permis d'obtenir un résultat important et d'écarter un grand danger. »



Deux Sd.Kfz. 263 schwerer Funkspähwagen 8-Rad (véhicule radio lourd de reconnaissance) franchissant un pont. Cet engin est faiblement armé (une MG-34) et blindé, mais il est en revanche rapide, puisqu'il peut atteindre 100 km/h sur route !



▲ Ce convoi sanitaire appartenant à une unité d'artillerie est à l'arrêt, à l'entrée de Givonne, un bourg situé à environ 5 km au nord-est de Sedan. On notera l'immatriculation civile portée par le camion au premier plan.

▲▲ Panzerbefehlswagen Ausf. D1 (char de commandement) équipé d'un canon de 3,7cm factice (en bois).

▲▲▲ Les communications radio sont un élément clef du « Blitzkrieg ». Bien souvent, comme ici, les récepteurs puissants étaient aussi utilisés par la troupe pour écouter les actualités présentant l'évolution des combats.

ASPECTS TACTIQUES

Guderian ne se contente pas de commander son corps d'armée, il pose également des choix au niveau tactique, qui s'avèrent capitaux dans la victoire obtenue à Sedan. Nous en avons identifié trois.

1 - LE CHOIX DU SECTEUR D'ASSAUT

Dans son étude, Karl-Heinz Frieser explique que Kleist et Guderian sont en désaccord au niveau du point de passage sur la Meuse. Le premier souhaite traverser à 13 kilomètres à l'ouest de Sedan, à Flize. Pour Kleist, attaquer directement Sedan implique qu'il sera nécessaire de passer une seconde coupure humide, matérialisée par le canal des Ardennes, avant de bifurquer vers l'ouest. Enfin, le choix de Kleist vise à enfoncer son coin blindé à la jonction des 2^e et 9^e armées françaises. D'un point de vue opérationnel, opter pour Flize se justifie totalement. Cependant, Guderian ne voit pas l'opération sous le même angle : à ses yeux, une manœuvre de franchissement est essentiellement d'ordre tactique, et, en conséquence, ce sont des considérations de ce type qui doivent être prises en compte. De ce point de vue, le secteur de Flize ne convient absolument pas, car, à cet endroit, les approches du fleuve sont totalement découvertes et placées sous le feu de l'artillerie de forteresse de Charleville-Mézières. Enfin, l'encadrement du XIX. Armee-Korps (mot.) s'est entraîné sur carte depuis des mois pour une attaque sur Sedan, et ce en coordination avec la Luftwaffe. Changer en dernière minute l'endroit prévu pour l'assaut aura pour effet de faire perdre une grande partie des avantages liés à la préparation minutieuse réalisée pendant la « drôle de guerre ».

Au final, il semble que ce soit des considérations temporelles qui aient été à l'origine du choix de Sedan. En effet, dans ses mémoires, Guderian explique que la 2. Panzer-Division a pris du retard sur l'horaire. Son itinéraire a été allongé vers l'ouest, car son point de passage a été attribué en dernière minute à la 1. Panzer-Division. Très pessimiste et sous le contre-coup d'un bombardement ayant failli lui coûter la vie, Guderian affirme à son supérieur qu'il lui sera très difficile de lancer l'assaut sur le fleuve avant le surlendemain, *a fortiori* si le secteur de Flize est choisi. C'est pour cette raison seulement et dans le but d'accélérer le mouvement que Kleist acceptera finalement la proposition de son subordonné. Il convient de souligner que si le mérite d'opter pour Sedan revient à ce dernier, le choix d'attaquer dès le 13 mai appartient à son supérieur.

2 - JOUER SUR L'EFFET DE CHOC

Pour la préparation de son attaque, Guderian noue une étroite collaboration avec le Generaloberst Loerzer, commandant du II. Flieger-Korps et chargé d'appuyer la formation blindée lors de l'assaut crucial. Les deux officiers préparent ensemble l'opération. Dans ses mémoires, Guderian précise : « Il me fallait agir de concert avec l'aviation d'appui au sol, commandée par von Stutterheim, homme d'un courage hors de pair, et avec le corps aérien de Loerzer. Pour que notre coopération fût plus féconde, j'avais invité les aviateurs à mes exercices sur la carte, et je pris part à un *Kriegsspiel* de la Luftwaffe dirigé par Loerzer. L'objet était le franchissement de la Meuse.



Après de minutieuses réflexions, nous décidâmes d'un commun accord d'étendre l'intervention de l'aviation à toute la durée du franchissement au lieu de faire exécuter un coup unique et concentré par les bombardiers et les *Stukas*. Par des attaques répétées et des menaces d'attaque, nous voulions paralyser, dès le début de l'entreprise, les batteries de campagne ennemies, en incitant les servants à échapper à la menace aérienne réelle ou appréhendée. » Dans les faits, l'action de l'aviation tactique durera toute la journée et s'échelonnait en cinq phases successives, de l'aube au crépuscule. Ce harcèlement s'avérera très efficace sur les défenseurs de la 55^e division d'infanterie du général Lafontaine, les hurlements des *Stukas* les paralysant littéralement.

En réalité, il a été démontré, après-guerre, que la peur sur le champ de bataille est liée à trois facteurs primordiaux. Le premier est d'ordre sensoriel : c'est le bruit et l'effet visuel d'une arme qui a le plus d'impact sur un soldat. Le fait que ce dernier en connaisse l'efficacité a un effet multiplicateur. Enfin, la terreur apparaîtra d'autant plus vite dans les rangs que l'unité visée manque de cadres et d'entraînement, et que son moral est fragile. Or, les hommes de Lafontaine sont des réservistes de classes anciennes. La hiérarchie y est médiocre, puisque seuls 4 % des officiers sont issus de l'active. Le délai offert par la « drôle de guerre » n'a pas été mis à profit pour parfaire la formation mais pour fortifier le front, et encore d'une manière très imparfaite. Utilisés comme maçons pendant huit mois, les soldats français ne sont guère préparés à faire face au déluge de feu qui leur tombe dessus.

3 - COMMANDER DE L'AVANT

Guderian est un fervent défenseur du commandement sur l'avant. En 1937, dans l'un de ses écrits, il affirme que « les commandants doivent se poster loin en avant sur le front, où ils peuvent superviser l'avance de leurs unités et leur apporter leur influence personnelle ». Pour mettre en pratique ce précepte, il dispose d'un PC réduit et pourvu d'une grande mobilité, notamment par l'usage de semi-chenillés équipés de postes radio puissants. Il emploie aussi de manière permanente l'aviation légère pour obtenir des comptes-rendus fiables et en temps réel.



L'avantage tactique apporté par ces matériels se situe au niveau du tempo des opérations, le général pouvant analyser *de visu* la situation et immédiatement donner ses ordres. Ses adversaires sont beaucoup plus mal lotis. Collés à leurs postes de commandement, ils n'ont du champ de bataille qu'une vision parcellaire et donc tronquée. Informés tardivement, leurs décisions ne correspondent qu'à une situation qui a déjà évolué, et quand leurs instructions arrivent enfin aux premières lignes, elles sont surannées. Ce différentiel de rapidité dans la transmission des ordres est d'autant plus favorable à Guderian que les officiers français mènent une bataille méthodique, basée sur l'expérience des tranchées. Sedan, c'est aussi le mouvement contre l'immobilisme ; la réactivité d'un circuit hiérarchique court contre la lourdeur d'un commandement !



LA MUSIQUE DE LA VICTOIRE

Métaphoriquement, on peut affirmer que Manstein est un compositeur génial, tandis que Guderian serait le chef d'orchestre virtuose dirigeant la partition. La complémentarité est parfaite entre les deux hommes. Manstein est un stratège remarquable. Son plan est une version moderne de la bataille de Cannes [6]. Il permet de partir au combat avec deux avantages cruciaux, qui joueront à plein dans la victoire des *Panzer-Divisionen*. *Primo*, il donne la faculté de frapper le point faible de l'ennemi et de tomber dans le dos de sa principale force de manœuvre, c'est l'approche indirecte. *Secundo*, la traversée du massif ardennais s'avère être une surprise stratégique qui déstabilise totalement le dispositif du commandement allié, qui ne fera que subir.

Guderian, quant à lui, s'avère être un ténor opérationnel. Il fait jouer les différents éléments à sa disposition, chars, infanterie, artillerie et aviation tactique, avec souplesse et rapidité pour atteindre son but avec un minimum de pertes. C'est là que réside la plus grande innovation apportée par le général : la mise au point du combat interarmes dans sa forme la plus aboutie. Il voit l'engagement comme une articulation complexe de tous les matériels à sa disposition. L'infanterie aide les chars à percer, appuyés par l'artillerie et l'aviation tactique. Pendant que ces derniers foncent pour exploiter le succès, les fantassins réduisent les poches

de résistance, tandis que l'artillerie allonge son tir et que les *Stukas* empêchent l'adversaire de se ressaisir. Dans la doctrine mise au point par l'officier, tous les éléments ont un rôle précis et se complètent.

Ainsi, Guderian comprend-il parfaitement l'effet de choc psychologique provoqué par une forte concentration blindée tant sur la ligne de front que contre les lignes de communication et les arrières faiblement défendus. Il professe qu'il est impératif de frapper l'adversaire vite, par surprise et avec une grande intensité pour le déséquilibrer et ne jamais lui laisser l'occasion de reprendre l'initiative. Tous ces comportements d'ordre opératif sont des ingrédients clés de la bataille de Sedan et du « Blitzkrieg ».

D'un point de vue tactique, l'homme apporte énormément, tant avant-guerre que pendant l'engagement de Sedan. C'est lui qui a conçu les unités blindées engagées pendant la campagne. C'est avant tout un esprit synthétique et pragmatique. Il est capable d'appréhender les vues théoriques des penseurs britanniques et de les mettre en pratique. Il ne fait pas que singer les concepts venus d'outre-Manche, il les améliore par l'introduction de la capacité de commander et de contrôler ses unités depuis le champ de bataille. Ce n'est possible que par l'arrivée de véhicules blindés équipés de moyens de communication puissants. Nul doute qu'en tant qu'ancien officier radio-télégraphiste de la Première Guerre mondiale, Guderian est à l'origine de la grande diffusion de ce matériel au sein de la *Panzerwaffe*.

Bien entendu, un chef d'orchestre, aussi bon soit-il, ne peut rien sans ses musiciens. Il faut reconnaître qu'il bénéficie d'unités de premier ordre opposées à des réservistes, inférieurs en nombre, commandés et disposés d'une manière archaïque. Cette différence qualitative et les erreurs du commandement français ont facilité la victoire allemande.

Au fond, si Guderian n'est pas le seul vainqueur de Sedan, il est le principal instigateur des succès obtenus grâce à ses choix tactiques et opérationnels. Cet engagement n'est pas seulement un cas d'école, c'est la démonstration implacable de l'efficacité de sa méthode. C'est à partir de ce moment, après les 13 et 14 mai 1940, que le commandant allemand, y compris son chef suprême, prendra conscience qu'il détient un outil de combat révolutionnaire ! ■

▲ Panzer III Auf. E ou F de la 2. Kompanie du Panzer-Regiment 1 photographié lors d'une étape de liaison. Les fagots de bois, transportés à l'arrière, servaient à débarrasser le char.

▲▲ Colonne d'Opel Blitz stationnant sur le bord d'une route sedanaise, sous la protection d'une pièce de Flak. On remarquera le « K » pour « Kleist » sur les pare-brise des camions.

▼ Passerelle du génie allemand assemblée à Douzy, sur la Chiers, affluent de la Meuse en rive droite. Le village aura été relativement épargné par les combats, hormis quelques maisons, comme celle de droite.





DÉCEMBRE 1942 BATAILLE

« OPÉRATION WINTER GEWITTER »



SAUVER LA 6. ARMÉE

Le 19 novembre 1942, alors que le général Paulus s'apprête à « boucler » la prise de Stalingrad, la foudre s'abat sur les flancs de sa 6. Armée. Les Soviétiques viennent en effet de déclencher l'opération « Uranus ». En quelques semaines, l'Armée rouge parvient à encercler la grande armée. Dès lors, le temps joue contre les Allemands, qui doivent de toute urgence réunir un maximum d'unités pour dégager Paulus, enfermé dans la cité.

► C'est le 1^{er} décembre 1942 que la Heeresgruppe « Don » émet la directive N° 1 pour l'opération « Wintergewitter », qui doit dégager la 6^e armée allemande et les autres troupes encerclées à Stalingrad. La date d'offensive préconisée est le 8 décembre. Archives Caractère

Par Boris Laurent





C'est durant les heures les plus sombres de la bataille de Stalingrad, au moment où la 62^e Armée du général Tchouïkov est sur le point de sombrer, que les Soviétiques élaborent l'opération « Uranus ». Comme l'indique l'historien français Jean Lopez, elle a peu de chances d'être exécutée, car elle repose sur un trop grand nombre d'inconnues. Pourtant, les Soviétiques la réussissent avec un certain brio, rarement atteint jusque-là.

ARMÉE ROUGE : UNE BRILLANTE TÊTE STRATÉGIQUE

L'historien David Glantz ne s'y trompe pas : Stalingrad marque un tournant dans la conduite soviétique de la guerre. S'ils persistent encore, les assauts massifs et chaotiques de décembre 1941 et de septembre 1942 ont tendance à se raréfier, tout comme les montées au feu dès la descente des trains. D'août 1942 à février 1943, la *Stavka* (l'état-major des forces armées) ne perd pas de vue son but ultime : une offensive à grande échelle pour détruire au moins un groupe d'armées allemand. Staline lui-même change et délègue davantage l'opération à des militaires, sous la pression prudente de son calme et posé conseiller Vassilievski, qui donne, avec l'impétueux Joukov, une meilleure tête stratégique à l'Armée rouge. Des officiers d'expérience nommés par ces deux « supers généraux » forment le lien entre l'état-major général et les Fronts sur le champ de bataille. Parmi les officiers d'état-major qui entourent Vassilievski, le général Bokov travaille sur une contre-offensive stratégique qui doit être la première phase de la prochaine campagne d'hiver sur les parties Centre et Sud du front. Le 13 septembre 1942, Bokov présente le plan à Staline : isoler la 6^e Armée dans Stalingrad en attaquant les faibles unités roumaines qui gardent ses flancs. Dès lors, la machine soviétique se met en marche. La première opération – « Uranus » – doit détruire les forces de l'Axe dans la région de Stalingrad. Elle sera suivie de



l'opération « Saturne », qui décimera toutes les troupes ennemies dans le sud de l'Union soviétique. Au même moment, les Fronts de l'Ouest et de Kalinine déclencheront l'opération « Mars » et frapperont la *Heeresgruppe* « Mitte » sur le saillant de Rjev. « Mars » sera suivie de « Jupiter », qui prendra en tenaille les forces allemandes à Viazma. Quatre planètes pour une immense victoire et l'espoir d'écourter la guerre d'au moins un an !

« Uranus » se présente comme une opération très classique de double enveloppement « à l'allemande » ! Début novembre, les formations soviétiques sont acheminées près de la ligne de front sans être repérées grâce à un art que les Russes maîtrisent pour la première fois à grande échelle : la *maskirovka* ou comment réussir à tromper son ennemi sur ses véritables intentions (à noter que seuls Joukov et Vassilievski sont informés des détails de l'opération début septembre. Tous les commandants de Front ne le seront que quelques jours avant le déclenchement d'« Uranus »). Il faut dire que pour cette opération, les Soviétiques profitent de l'énorme erreur d'appréciation des services de renseignements allemands.

LA WEHRMACHT EN DESSOUS DE TOUT

Paulus l'écrira dans ses carnets durant sa captivité en Union soviétique dès le mois d'août 1943 : tous les signaux annonciateurs d'une catastrophe sur ses flancs sont au rouge. L'OKH, l'OKW, la *Heeresgruppe B*, la *Heeresgruppe A*, la 6. Armee, la 4. Panzer-Armee ont été avertis, presque exclusivement par la 3^e armée roumaine [1] qui garde le coude du Don, que les Soviétiques préparent quelque chose. Ce dès la fin septembre 1942 ! Mais les Roumains n'ont pas été pris au sérieux. Excédé, le chef de la 3^e armée roumaine, Dumitrescu, a demandé l'autorisation d'éradiquer l'une des deux grandes têtes de pont

◀ C'est au moment où le sort des armes semble, à Stalingrad, pencher définitivement dans le camp de la *Wehrmacht* que la *Stavka* prépare un « coup » qui va s'avérer décisif.
NAC

▲ Officier roumain et sous-officier d'une unité de la *Heer* sur le front du Don. La 3^e armée roumaine va y combattre courageusement. La 4^e armée roumaine, elle, participera à « Wintergewitter » dans le cadre du groupement « Hoth ». Le premier jour de l'offensive, sa 18^e DI, seule unité roumaine encore capable de mener une action offensive, enlèvera la gare de Grémiatsky, ouvrant le passage à la 23. Panzer-Division.
Coll. A. Thers

[1] Qui dépend de la *Heeresgruppe B*.

▼ Une pièce d'artillerie soviétique. Elle représente un grand danger pour les troupes roumaines gardant le Don, dont les artilleurs ont reçu comme consigne de ne pas tirer plus de cinq obus d'affilée en cas d'attaque.
Archives Caraktère

sur le Don, Serafimovitch, qui avec Kletskaiia menacent son front car formant deux formidables bases de départ pour une offensive massive de l'Armée rouge. L'OKH a refusé, sous prétexte d'un manque de moyens. Hitler est conscient du risque, mais il table sur une prise rapide de Stalingrad. Pourquoi tant d'entêtement ? La réponse tient en deux points. D'abord, tous sont persuadés que la ville tombera en quelques jours. Dans ce cas, inutile de se préoccuper des flancs. D'autre part, les services de renseignements de l'OKH (*Fremde Heere Ost* – Bureau des Armées étrangères à l'Est) connaissent leur pire échec de la guerre. L'*Oberstleutnant* Gehlen, chef du *FHO*, pense que les Soviétiques sont incapables de mener plusieurs grandes offensives à l'hiver 1942. Surtout, il est persuadé que la seule manœuvre stratégique prévue par Moscou frappera la *Heeresgruppe* « Mitte ». Les mouvements d'unités rouges qu'il repère sur le Don n'annoncent que de futures attaques locales pour détourner l'attention des Allemands de l'axe moscovite. Pourtant, le 1^{er} corps aérien roumain d'abord et la *Luftwaffe* ensuite repèrent la mise en chantier de ponts sur le Don. Hitler croit que s'il s'agit d'un assaut d'envergure, les Soviétiques ne sont pas en mesure de le mener à bien : ils ont versé beaucoup de sang depuis deux ans et ils ont gâché leurs chances à chaque fois qu'ils ont eu l'initiative. Von Weichs est du même avis, malgré un rapport qui lui est transmis par les services de renseignements de la *Heeresgruppe B*. La conclusion de ce rapport est très claire : les Soviétiques s'apprêtent à encercler la 6. Armee par un double enveloppement et à prendre Rostov pour couper la *Heeresgruppe A* coincée dans le Caucase. Enfin, les conclusions de l'*Abwehr* (service de renseignements de l'OKW), indiquant que les Russes visent à isoler la 6. Armee en attaquant sur le Don, sont balayées d'un revers de la main : rumeurs, extrapolations, désinformation. Le chef d'état-major de l'OKH, le général Zeitzler, pense que les Soviétiques ne sont pas capables (intellectuellement et techniquement) de planifier, d'organiser et de mettre en œuvre une large offensive.





▲ Un Henschel Hs 126 de la *Luftwaffe*. C'est à la deuxième moitié de septembre 1942 que des missions de reconnaissance aériennes germano-roumaines observent de nombreuses constructions de ponts sur le Don.
AMC # R00445-90

« URANUS » : PAULUS PEUT-IL SORTIR DU KESSEL ?

Le 19 novembre, par un épais blizzard, le Front du Sud-Ouest débute son offensive, couvert par le Front du Don. L'assaut soviétique est impressionnant. Le premier *Schwerpunkt* (point d'effort principal) est placé dans l'axe de Serafimovitch, comme la 3^e armée roumaine de Dumitrescu l'avait prévu. Les défenseurs roumains, faiblement armés en canons antichars, offrent, selon les Soviétiques, une « résistance acharnée » mais n'ont pas de réserves mobiles pour intervenir sur les points chauds de leur front et colmater les brèches. Les Allemands, qui avaient promis de les épauler avec des moyens conséquents, n'envoient que de faibles renforts, qui sont engagés trop tardivement. Le second *Schwerpunkt* est dirigé vers Kletskaïa, où la 21^e Armée enfonce le 4^e corps roumain, laminant sa 13^e division avant de lutter contre sa 15^e, laquelle résiste pied à pied. Les Allemands tentent bien d'expédier le XXXXVIII. *Panzer-Korps* face à la 21^e Armée soviétique, mais un autre feu vient d'être allumé par l'Armée rouge, qui attaque partout. L'offensive russe, bien pensée, oblige l'ennemi à disperser ses efforts pour colmater les brèches.

Dans Stalingrad, Paulus ne sait rien de l'assaut soviétique jusqu'à 14 heures ! Puis, c'est le coup de tonnerre. Pour autant, dans la cité en ruines autant qu'à l'*OKH*, la situation est jugée sérieuse mais ne semble pas générer de plus graves inquiétudes. D'ailleurs, le 21 novembre, la *Heeresgruppe B* indiquera qu'elle peut encore contenir les corps blindés soviétiques entre le XIV. *Panzer-Korps* à l'est et le XVII. *Armee-Korps* à l'ouest.

La situation change brutalement le 20 novembre dans le secteur Sud. Après cinquante minutes de pilonnage d'artillerie, les Soviétiques sonnent l'alarme. Les 64^e et 57^e Armées s'élancent contre les unités roumaines. Plus au sud, la 51^e Armée fonce vers l'Aksaï pour frapper la 16. *Infanterie-Division (mot.)* qui garde la steppe ouverte entre les *Heeresgruppen B* (Stalingrad) et A (Caucase).

Tout va se jouer en quelques jours. Le 22 novembre, le 26^e corps de chars s'approche de Kalatch sur le Don. Les Soviétiques expédient de nuit un détachement très rapide pour capturer les ponts sur le fleuve. Les Allemands sont pris par surprise, et l'encerclement de Kalatch est effectif dès le 23 novembre. Une semaine plus tard, les Russes achèvent leur enveloppement grâce à la poussée des unités du Front de Stalingrad qui arrivent par le sud et enferment la 6. *Armee*, les restes des unités roumaines et un corps de la 4. *Panzer-Armee*.

Dans ses carnets de guerre, Paulus indique qu'il demande l'autorisation de tenter une percée le 21 novembre. Aucune preuve de cette demande n'existe pour cette date. Elle n'est pas consignée avant le 23 novembre. Mais ce jour-là, une sortie est-elle possible ? D'une seule voix, les historiens répondent par la négative. Effectivement, si l'on met de côté le fait que Paulus aurait alors dû contrevenir à un *Führerbefehl* (un ordre d'Hitler, impensable au regard de sa psychologie), la 6. *Armee*, déjà durement éprouvée par l'encerclement (l'historien Earl Ziemke parle d'un « événement cataclysmique, d'une opération de déchirement, d'arrachement qui laisse la victime dans un état de choc... »), n'a tout simplement pas les capacités logistiques de tenter une sortie. Il lui faut 200 tonnes de munitions par jour pour percer, or la *Luftwaffe* ne lui en livre que 15,3 tonnes ! Quid du carburant ? L'équation est insoluble. Paulus, comme il le notera plus tard, sait dès le 23 novembre – jour où la boucle est bouclée – qu'il doit se « hérissier » dans le « chaudron ». Pour autant, tout comme ses hommes, il garde espoir, car *der Manstein kommt*, Manstein arrive.

◀ Le 21 novembre 1942, la *Heeresgruppe B* indique qu'elle peut encore contenir les corps blindés soviétiques entre le XIV. *Panzer-Korps* à l'est et le XVII. *Armee-Korps* à l'ouest, alors qu'une partie de ses maigres réserves (groupement « Simons ») est rejetée dans la nasse de Stalingrad.
Archives Caraktère





MANSTEIN ET HITLER SCELLENT LE DESTIN DE LA 6. ARMÉE

Dès le 20 novembre, Zeitzler plaide pour que la 6. Armée sorte au plus vite de Stalingrad. Il tente de convaincre Hitler que Paulus doit se replier dans la boucle du Don afin de redonner une cohésion au front, alors qu'il ne sait pas, tout comme l'OKW, de quoi il retourne exactement dans et autour de Stalingrad.

▲ Pour percer, Paulus a besoin d'avoir suffisamment d'essence, non seulement pour alimenter les réservoirs de ses véhicules, mais aussi réchauffer leurs moteurs afin de les empêcher de geler.
AMC # R00445-97

La demande de Zeitzler est immédiatement rejetée. Hitler le sait, sa campagne stratégique de l'été 1942 – le plan « Blau » – est un échec total. Aucun des buts qu'il s'était fixés n'a été atteint. Surtout, l'objectif majeur du plan – priver les Soviétiques de leurs ressources en carburant – a échoué. Hitler a eu la possibilité de détruire les installations pétrolières ennemies, mais il a gâché les opportunités qu'il avait pourtant réussi à s'offrir. Dès lors, toute son attention est focalisée sur Stalingrad, car la ville sur la Volga est le seul trophée qui lui reste, la seule victoire qu'il peut présenter à son peuple. Or, cette bataille qui lui échappe d'heure en heure, Hitler croit encore pouvoir la remporter. Le 20 novembre, il mande Manstein et lui confie le commandement du tout nouveau groupe d'armées, la *Heeresgruppe* « Don » (6. Armée, 4. Panzer-Armée et 3^e armée roumaine), puis il donne l'ordre à Jeschonnek, chef d'état-major de la *Luftwaffe*, de préparer un pont aérien pour ravitailler la 6. Armée avant que Manstein n'arrive.

Le lendemain, il fait transmettre un ordre à Paulus : « Tenir les positions malgré le danger d'un encerclement provisoire. » Ce message nous donne plusieurs indications majeures. Depuis le mois de septembre, Hitler a choisi de tenir la ville quel qu'en soit le prix. Cette information est confirmée par l'ordre qu'il donne à la *Luftwaffe* alors que l'encerclement de la 6. Armée n'est pas encore terminé. Ce *Führerbefehl* fait suite à un précédent, datant probablement du mois d'octobre, dans lequel Hitler prescrit aux commandants d'armées de n'évacuer leur position sous aucun prétexte. Il est depuis septembre plongé dans une crise de confiance avec ses généraux. Il a limogé Halder et von List et s'est attribué le commandement de la *Heeresgruppe A*. Personne ne peut contester ses ordres. Paulus doit rester dans Stalingrad. Hitler est d'autant plus optimiste qu'il pense, comme beaucoup, que l'encerclement n'est que provisoire. Cette situation n'est pas une nouveauté pour l'*Ostheer*, qui s'est par le passé tirée du piège de Demiansk.

▲ Manstein, qui prend la tête de la *Heeresgruppe* « Don », va s'appuyer principalement sur deux divisions blindées (les 6. et 23. Panzer-Divisionen) pour voler au secours des encerclés.
Archives Caraktère





Pour Hitler, la situation n'est pas irrémédiable. Il croit encore en sa bonne étoile car il pense disposer de trois grands atouts face à son ennemi. D'abord, le « meilleur cerveau de la *Wehrmacht* », Manstein, qui va assurément rétablir la situation. D'autre part, Göring lui assure que le pont aérien est possible. Enfin, le *Führer* pense que les nouveaux chars Tiger renverseront le cours des événements. Il demande à Speer, le ministre du *Reich* pour l'Armement et les Munitions, de lui fournir un bataillon le plus vite possible (ce ne sera que le 27 décembre que la *schwere Panzer-Abteilung 503* sera expédiée vers Manstein).

Le 23 novembre, Paulus, désespéré, envoie un nouveau message à Hitler lui demandant de lui donner toute liberté d'action. Nouveau refus du *Führer*. Zeitzler, qui ne dort plus, « les yeux rouges et le visage marqué par la fatigue » (selon Speer), passe une partie de la nuit à tenter de convaincre Hitler de donner l'autorisation de sortie. Devant tant d'insistance, Hitler cède.

Le 24 novembre, Manstein arrive au quartier général de la *Heeresgruppe B* avec la ferme résolution de retourner la situation. Le *Feldmarschall* est confiant. Quelques jours auparavant, Zeitzler lui a promis des renforts : quatre divisions de *Panzer*, quatre divisions d'infanterie, une division de montagne, une division de la *Luftwaffe*, une division de *Flak* et deux états-majors de corps (*XVII. Armee-Korps* et *LVII. Panzer-Korps*). Si von Weichs, Zeitzler et von Richthofen plaident tous pour une sortie de la 6. *Armee*, Manstein propose rapidement un autre plan : il ne s'agit plus de délivrer les forces encerclées mais de rétablir toute la situation *ante* « *Uranus* ». Comme l'indique l'historien français Jean Lopez, « le front des grands chefs a volé en éclats ». Manstein et Hitler sont d'accord : Paulus reste dans le chaudron, ravitaillé par la *Luftwaffe* en attendant que Manstein le délivre. Son destin est scellé.

« WINTERGEWITTER » : LES OPTIONS POUR DÉGAGER LA 6. ARMÉE

Ce n'est que le 27 ou le 28 novembre que Manstein prend connaissance de la réelle situation dans le « chaudron » et de l'incapacité de la *Luftwaffe* à ravitailler les encerclés. Le *Generalmajor* Pickert, commandant de la 9. *Flak-Division*, indique à Manstein que Paulus n'est pas capable de bouger faute de carburant. L'espoir d'une percée disparaît, comme l'atteste une note du quartier général de la *Heeresgruppe* « Don », où Zeitzler informe Manstein dès le matin du 28 novembre que « *Stalingrad doit être tenue par tous les moyens* ».

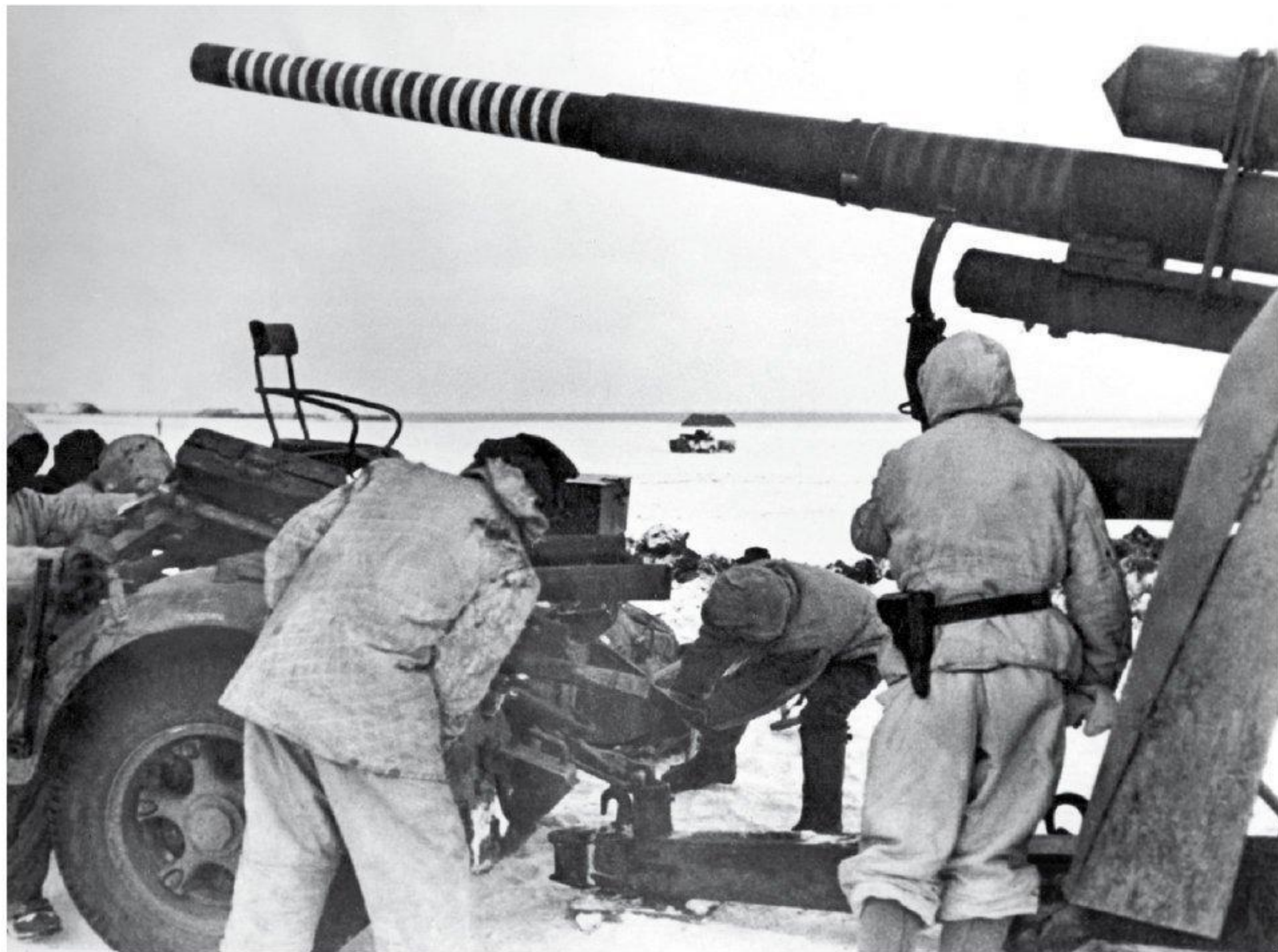
Fin novembre, chaque minute qui passe voit la 6. *Armee* s'affaiblir et les chances de la dégager diminuer. C'est la raison pour laquelle le plan de Manstein est très simple, car il répond à l'urgence de la situation (à ce moment, la zone de Kotelnikovo, où se regroupent des forces germano-roumaines, est sous la menace des unités soviétiques qui y pénètrent le 28 novembre avant d'en être chassées début décembre). Pour dégager Paulus, Manstein voit deux options. D'abord, lancer l'attaque à partir des deux têtes de pont de Surovikino et Nijné Tchirskaja en direction de Kalatch, située à seulement 20 kilomètres du *Kessel*. Cette mission serait dévolue au *XXXXVIII. Panzer-Korps* et à la 11. *Panzer-Division*. Le désavantage majeur de cette option est qu'elle est trop prévisible car elle propose le chemin le plus court. L'autre alternative verrait une attaque à partir de Kotelnikovo, située à 130 kilomètres. Cette solution a trois atouts : la 51^e Armée soviétique située dans le secteur est affaiblie ; l'effet de surprise serait indéniable ; elle éviterait à la 6. *Armee* (au cas où elle percera, vœu de Manstein) d'emprunter le pont de Kalatch, bien trop étroit pour



▲ Des prisonniers soviétiques passent devant un char lourd Tiger. La *schwere Panzer-Abteilung 503*, au moment de partir pour le secteur Sud du front de l'Est, dispose de 20 Tiger et de 31 *Panzer III*. Elle arrivera trop tard pour prendre part à « Wintergewitter », mais assurera la protection du *Heeresgruppe A* en retraite. ECPAD

▼ en haut :
La *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung 278* de la 23. *Panzer-Division* fournit un appui feu conséquent grâce à ses quatre canons de 88 mm.
Musée Royal de l'Armée – Bruxelles

▼ La 11. *Panzer-Division*, l'une des plus puissantes divisions blindées de cette partie du front, ne joue pas dans l'opération le rôle que l'on attendait d'elle, puisqu'elle doit être dirigée en urgence pour tenter de contrer l'offensive soviétique sur le Tchir.
Archives Caraktère



ses 260 000 hommes. Cette mission serait confiée au *LVII. Panzer-Korps*, appuyé par deux autres divisions de *Panzer*. Le 28 novembre, Manstein tranche, optant pour une combinaison des deux solutions. Le *Feldmarschall* pense qu'une partie du succès repose sur la 6. *Armee*. Il ne croit pas possible son maintien dans la poche. Il faut que Paulus fasse une portion du chemin et vienne à la rencontre de ses libérateurs. Or, Hitler le répète, « le maintien de la 6. Armee sur la

Volga est la pierre angulaire des opérations projetées pour l'année 1943 ».

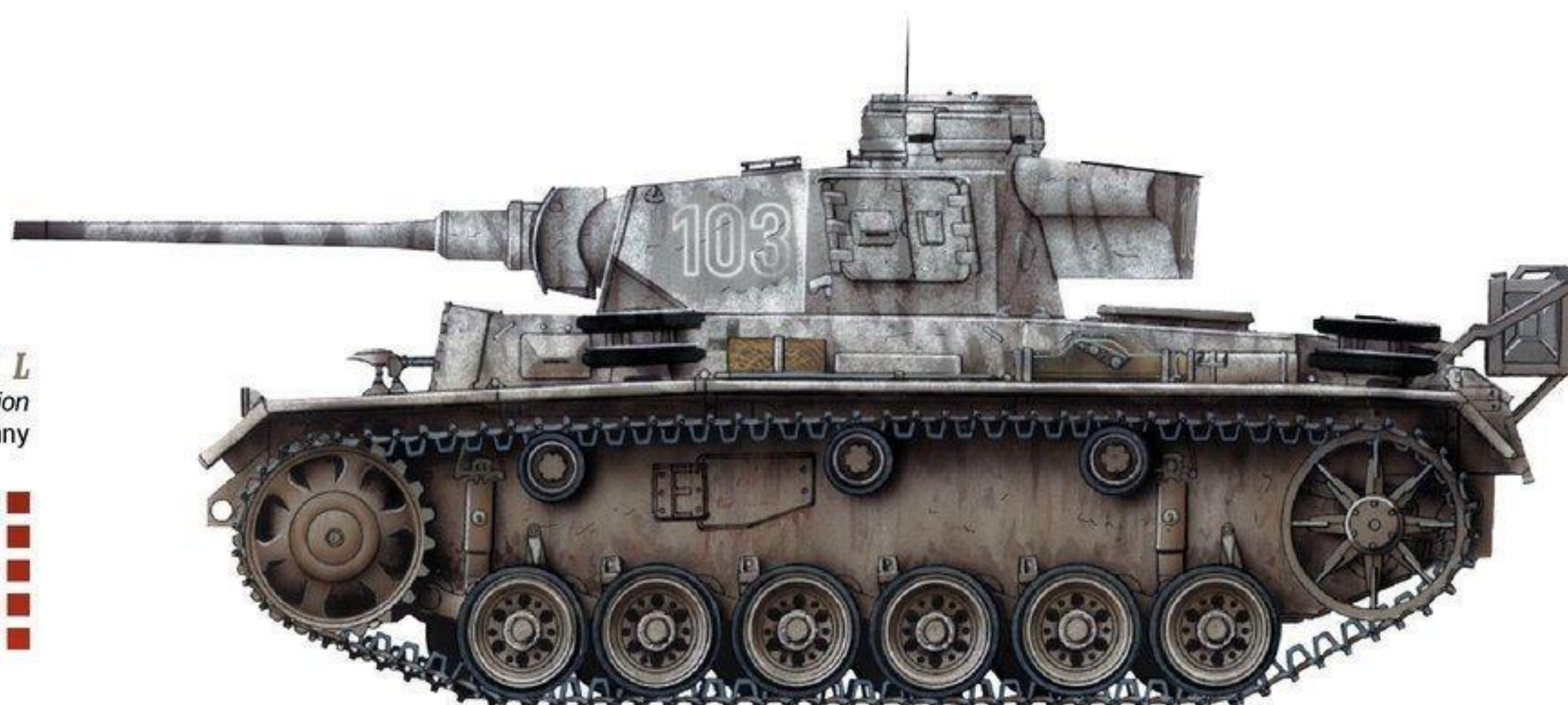
Le 1^{er} décembre, les dés sont jetés : Manstein ordonne aux *XXXXVIII.* et *LVII. Panzer-Korps* de se porter au-devant de Paulus, qui, lui, devra aller à leur rencontre. La manœuvre prend le nom de « Wintergewitter » (tempête d'hiver). Elle doit démarrer le 8 décembre.

Le ravitaillement en carburant, munitions et nourriture se fera de nuit, sous la protection des *Panzer*.



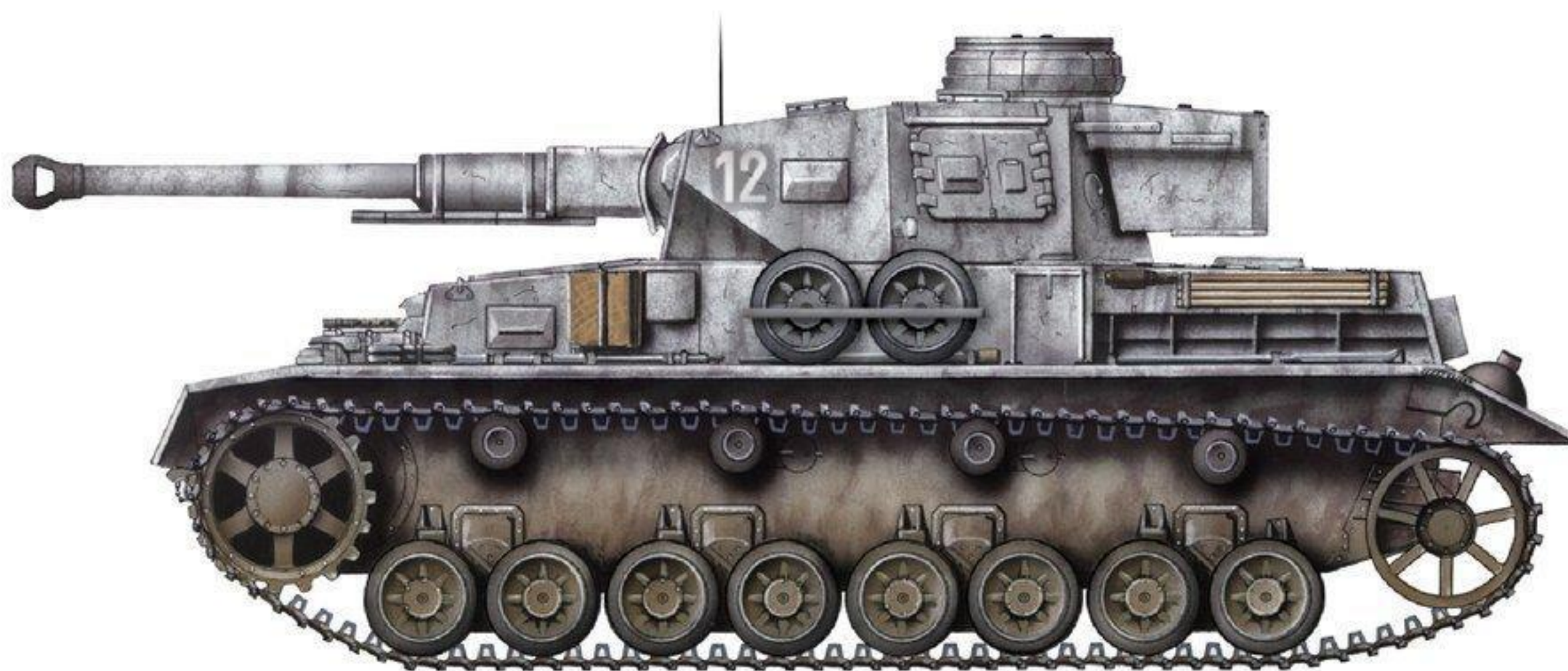
Panzer III Ausf. N
I./schwere Panzer-Abteilung 503
Sud de la Russie, hiver 1942-43

- Puissance : 300 cv
- Vitesse max. : 40 km/h
- Autonomie : 155 km
- Blindage max. : 70 mm
- Poids : 23 t



Panzer III Ausf. L
6. Panzer-Division
Secteur de Verkhne-Iablotchny

- Puissance : 300 cv
- Vitesse max. : 40 km/h
- Autonomie : 155 km
- Blindage max. : 70 mm
- Poids : 23 t



Panzer IV Ausf. F2
11. Panzer-Division
Secteur de Surovikino,
début décembre 1942

- Puissance : 300 cv
- Vitesse max. : 42 km/h
- Autonomie : 200 km
- Blindage max. : 50 mm
- Poids : 22,3 t



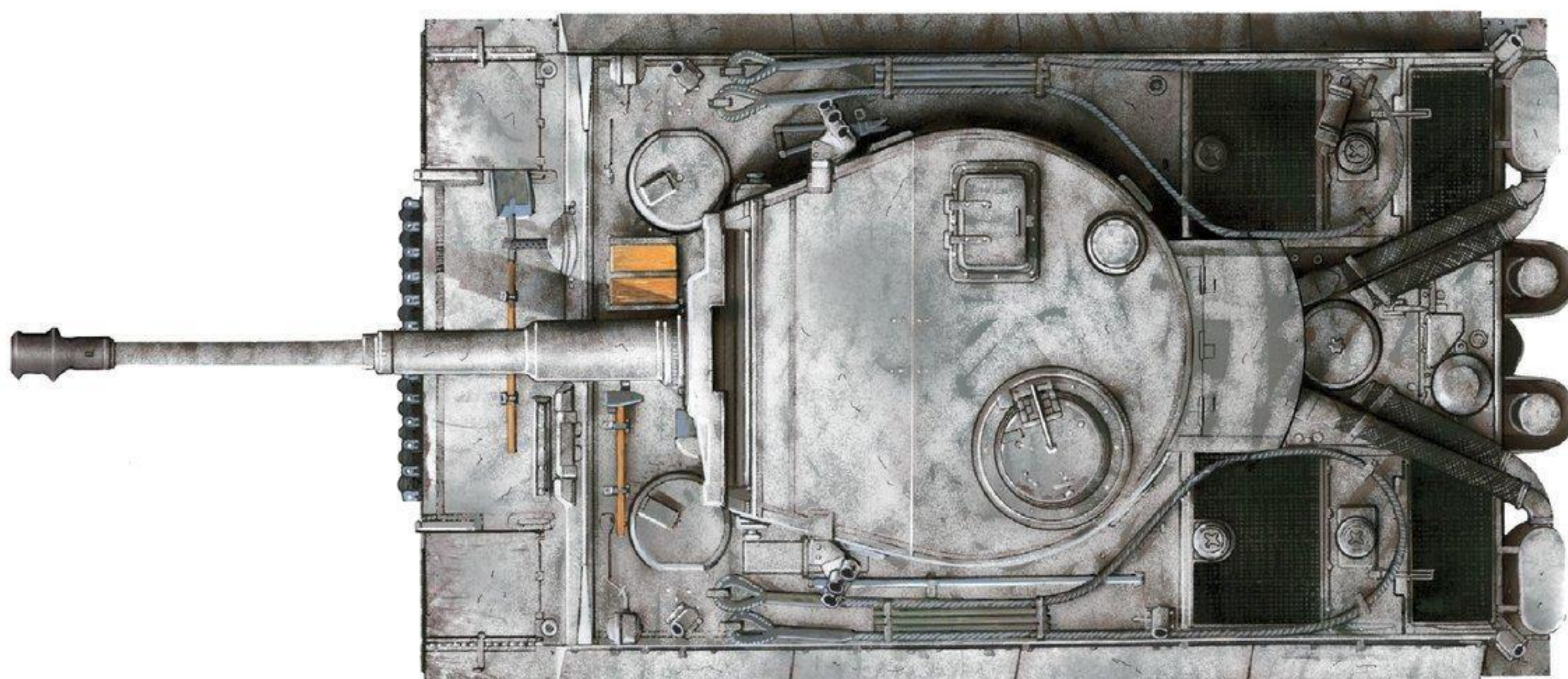
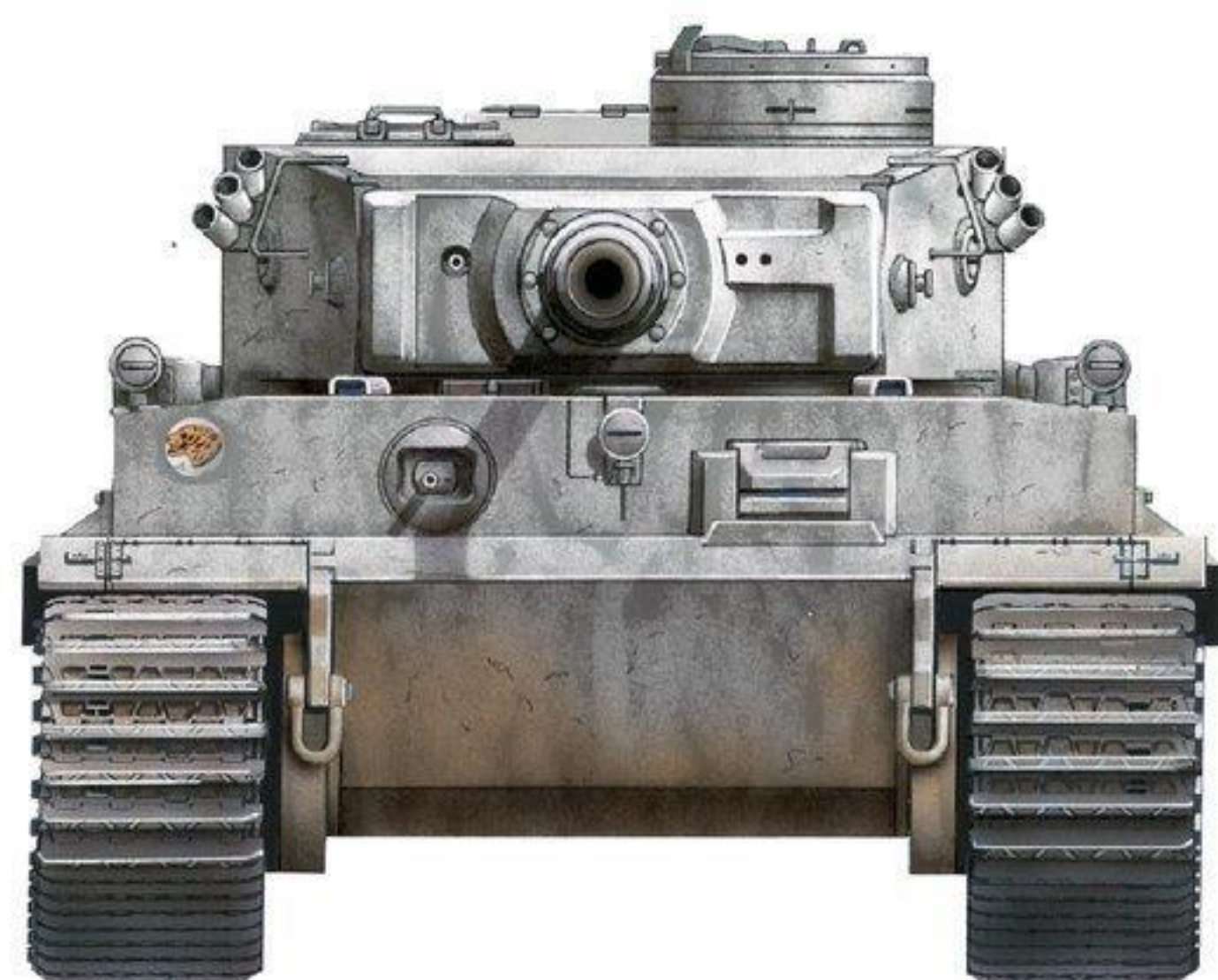
T-34/76 modèle 1941
235^e brigade blindée
Secteur de Verkhne-Koumski,
15 décembre 1942

- Puissance : 500 cv
- Vitesse max. : 55 km/h
- Autonomie : 350 km
- Blindage max. : 52 mm
- Poids : 28 t



Panzer VI Ausf. E Tiger
schwere Panzer-Abteilung 503
 Sud de la Russie, hiver 1942-43

Puissance : 650 cv ■
 Vitesse max. : 40 km/h ■
 Autonomie : 125 km ■
 Blindage max. : 100 mm ■
 Poids : 57 t ■





▲ Des villageoises ont été requises pour dégager les routes que doivent emprunter les *Panzer* pour l'offensive. Archives Caractère

LES SOVIÉTIQUES DEVANÇENT MANSTEIN : L'ATTAQUE DE LA 5^e ARMÉE DE CHARS

Côté russe, Staline est décidé à en finir une bonne fois pour toutes avec la 6. Armée, car, jusqu'alors, tous les assauts contre le « chaudron » ont échoué. Il engage sept armées, soit 450 000 hommes, 465 chars, 8 500 canons et 540 avions pour Stalingrad. Le cercle extérieur est dévolu à la 5^e Armée de chars le long du Tchir et à la 51^e Armée le long de l'Aksaï, soit 84 000 hommes et 149 chars.

À ce moment, les Soviétiques estiment les forces allemandes encerclées à 90 000 hommes sans armes lourdes, alors qu'elles sont composées de 260 000 soldats dotés de 1 250 pièces d'artillerie, 140 *Panzer* et 10 000 véhicules. Cette grave erreur d'appréciation va en fait hypothéquer la réussite de l'opération « Saturne ».

Celle-ci doit permettre de détruire la *Heeresgruppe* « Don » et d'encercler la *Heeresgruppe A*, toujours dans le Caucase. La prise serait alors énorme, avec près d'un million d'hommes ! Staline approuve l'opération dès le 2 décembre, car le temps presse. Tous s'attendent en effet à une tentative imminente de dégagement de leur adversaire. Or, Staline et ses généraux – à l'exception de Rokossovski – pensent que cette attaque démarrera du Tchir et du Don, base de départ proche de Stalingrad. Le 30 novembre, la 5^e Armée de chars de Romanenko a lancé son assaut sur le Tchir, entre Surovikino et Rijkov. Durant cinq jours, elle butte sur la 11. *Panzer-Division* et la 336. *Infanterie-Division* (336. ID). Puis, elle enfonce littéralement les défenses de la *Luftwaffen-Feld-Division* 7, qui craque le 6 décembre. Le lendemain, le 1^{er} corps de chars s'engouffre dans la brèche. Hoth, qui commande la 4. *Panzer-Armee*, est obligé d'y expédier de toute urgence la 11. *Panzer-Division*, la 384. *Infanterie-Division* et le IV. *Flieger-Korps*. Les Allemands reprennent du terrain avant d'être contre-attaqués à leur tour par le 5^e corps mécanisé, qui, après avoir encerclé Surovikino, est étrillé par la 11. *Panzer-Division*. Mais cette formation est obligée de décrocher pour aider

la 336. ID, prise à partie par la 5^e division de cavalerie. « Saturne » semble alors compromise avec l'échec de la 5^e Armée de chars et l'envoi de la puissante 2^e Armée de la Garde – que Staline gardait en réserve – à Stalingrad, où les Soviétiques piétinent. Mais à quelque chose malheur est bon. La pression exercée sur le Tchir tracasse Manstein. Cette inquiétude est renforcée par un rapport qui lui est transmis par Gehlen, lui annonçant l'arrivée imminente de la 5^e Armée de choc. Manstein décide alors de repousser « Wintergewitter » au 12 décembre. À cela s'ajoute un assaut du 1^{er} corps de chars (5^e Armée de chars) sur le Tchir qui oblige le XXXXVIII. *Panzer-Korps* à prendre une posture défensive. La 11. *Panzer* déploie des efforts surhumains pour contrer toutes les attaques. Le front du Tchir tient bon, mais au 10 décembre, le XXXXVIII. *Panzer-Korps* est détourné de sa mission première, et la 17. *Panzer-Division*, promise à Hoth, est laissée près de Rijkov. La situation échappe donc à Manstein, alors que dans le chaudron, la position de la 6. Armée devient vite intenable.

Les Soviétiques déclenchent leur assaut contre la 6. Armée le 2 décembre. Les 57^e et 21^e Armées mènent quatre jours de combats féroces, mais les troupes de Paulus encaissent sans rompre, brûlant l'essentiel de leurs munitions. Le 8 décembre, Vassilievski reprend l'attaque sur Stalingrad. En trois jours, le cercle est percé, et Paulus ne doit son salut qu'à l'arrivée du 8^e corps aérien, qui profite d'une météo plus clémente, et des soldats du XIV. *Panzer-Korps*, qui donnent tout ce qu'ils ont. Les Soviétiques essuient un nouvel échec. Pour autant, la situation leur est favorable, car Paulus n'a plus les moyens matériels de tenter une sortie.

Pour en finir avec la résistance de la 6. Armée, Vassilievski prépare l'opération « Koltso » (cercle), soit la réduction de la poche de Stalingrad. Pour cela, il demande des renforts, et notamment la puissante 2^e Armée de la Garde, prévue au départ pour « Saturne ». Mais il ne pourra pas déclencher l'opération dans les temps. La 6. Armée bloquée et le XXXXVIII. *Panzer-Korps* fixé par les Soviétiques entre le Tchir et le Don, il ne reste plus qu'une solution à Manstein : envoyer seul le LVII. *Panzer-Korps* vers le Kessel.



① Un équipage profite d'une éclaircie pour poser devant son Panzer. La 11. Panzer-Division est commandée par le General der Panzertruppen Hermann Balck, un chef énergique, voire brutal. Archives Caractère

▼ Dans Stalingrad assiégée, les défenseurs tiennent toujours, mais manquent de munitions. DR

② Carcasse de T-34. La ruée soviétique vers le Tchir ne se fait pas sans pertes pour l'Armée rouge. Archives Caractère

③ Dans Stalingrad, la situation devient chaque jour plus précaire pour les hommes de Paulus. DR



LE LVII. PANZER-KORPS S'ÉBRANLE

Le 12 décembre, « Wintergewitter » démarre pour de bon. L'attaque est menée par les 6. et 23. Panzer-Divisionen. L'objectif est de remonter de part et d'autre de la voie ferrée, de progresser vers la rivière Aksaï, avant de foncer en direction du nord-ouest jusqu'à Zety et Karpovka, encore située dans la poche. Si la 6. Panzer est bien équipée et à pleine puissance, la 23. Panzer est très diminuée suite aux combats menés dans le Caucase. En outre, Manstein ne va pas disposer de toutes les unités qu'il avait demandées. De fait, avant même que le LVII. Panzer-Korps ne s'élance, ses chances de succès sont hypothéquées, malgré la faiblesse de la seule unité soviétique censée lui barrer la route : la 51^e Armée.

Néanmoins, appuyée par des stukas, la 6. Panzer progresse d'une trentaine de kilomètres, réussissant à former une pince, qui se referme sur Verkhne-lablotchny puis Tchilekov. L'Aksaï n'est plus loin. La 23. Panzer-Division parvient jusqu'à Nobykov avant de rejoindre la 6. Panzer à Tchilekov. Pendant ce temps, les colonnes de ravitaillement affluent en masse à Kotelnikovo. Avec le déclenchement de l'assaut du LVII. Panzer-Korps vers Stalingrad, l'initiative opérationnelle vient de passer à Manstein. Eremenko s'angoisse : les Allemands progressent trop vite vers Stalingrad ; l'attaque de dégagement a donc bien été lancée à partir du sud de Kotelnikovo. Vassilievski se rend compte, lui aussi, du danger qui se profile. Sa mission prioritaire, qui était de prévenir une tentative de dégagement, est sur le point d'échouer. Il doit donc réagir au plus vite. Il décide alors de déplacer la 2^e Armée de la Garde et de l'envoyer appuyer les 51^e et 57^e Armées. « Koltso » est reportée, même si la Stavka ordonne à Rokossovski et à Eremenko de pilonner la 6. Armée sans relâche pour l'empêcher de prendre l'initiative et de tenter une sortie.



► L'artillerie soviétique maintient la pression sur les troupes de la 6. Armée en les pilonnant.

▲ Un Sd.Kfz 251 dans un village russe. La 6. Panzer-Division commence, le 14 décembre, à décrocher, malgré un tableau de chasse impressionnant. Archives Caractère

Les Soviétiques abandonnent leur cible de Rostov et transforment « Saturne » en « Petit Saturne ». Le Front du Sud-Ouest doit dorénavant envelopper la 8^e armée italienne et le détachement d'armée « Hollidt », puis foncer plein sud-est vers les aérodromes de Morozovsk et Tatsinskaïa. L'objectif est de faire perdre à Manstein le fil de « Wintergewitter » en le forçant à défendre les deux aérodromes. Vassilievski ordonne à la 5^e Armée de choc de prendre Nijné Tchirskaïa afin de menacer les arrières du LVII. Panzer-Korps et de détourner la puissance de « Wintergewitter ». Le 13 décembre, la 2^e Armée de la Garde est expédiée vers l'Aksaï – 200 kilomètres – de nuit, afin de ne pas être repérée.

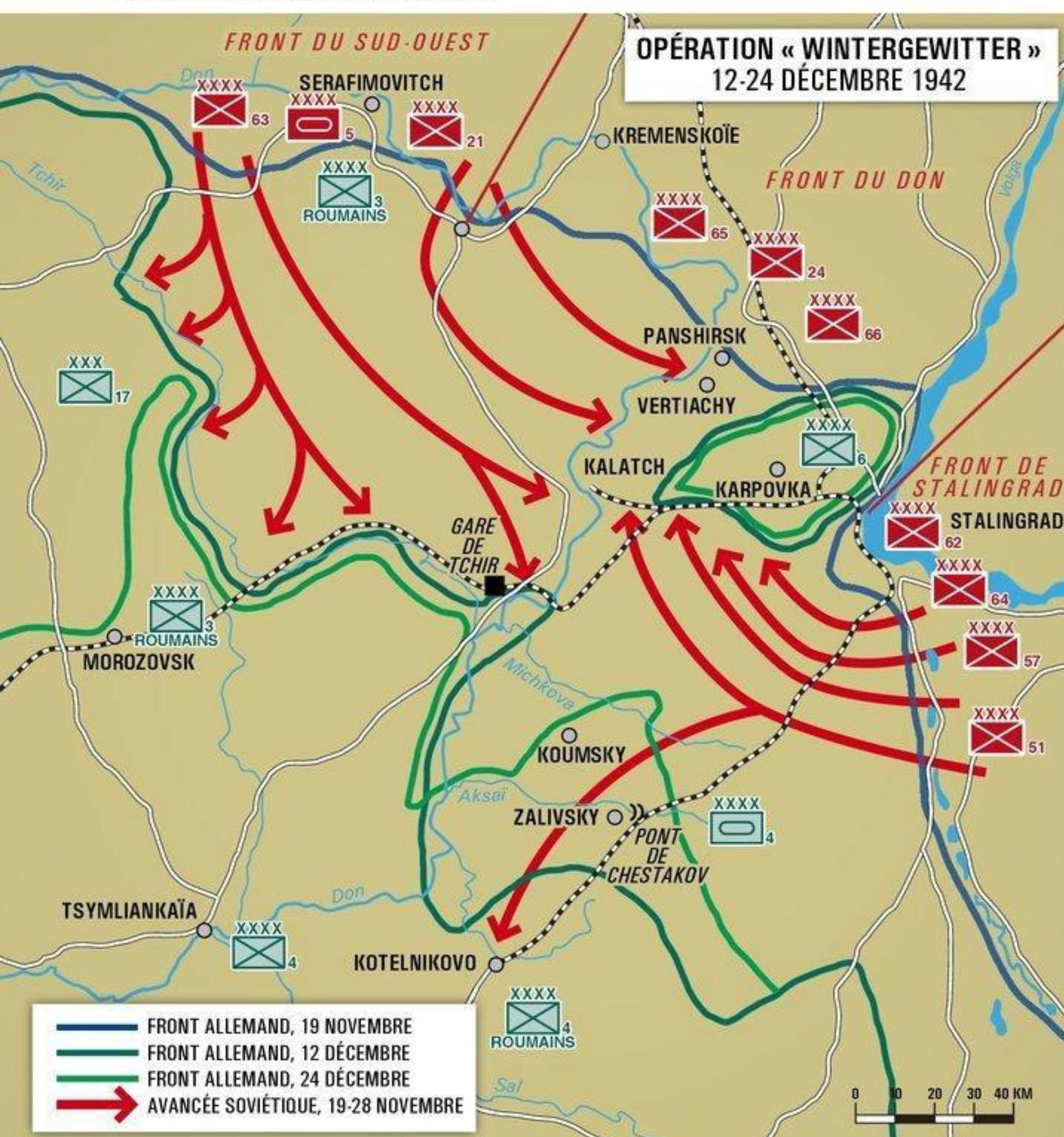
▲ À la veille de « Wintergewitter », la 6. Panzer-Division comprend 19 Panzer II, 63 Panzer III à canon long, 29 Panzer III à canon court, 23 Panzer IV et 7 chars de commandement. Archives Caractère

Ce même jour, la 6. Panzer-Division, toujours appuyée par la Luftwaffe, avalant une vingtaine de kilomètres en quelques heures, prend Zolivski puis Verkhné-Koumski. Eremenko décide alors de lancer une contre-attaque sur le flanc gauche de la formation avec les restes du 4^e corps de cavalerie et son flanc droit avec des éléments rassemblés à la hâte. De son côté, la 23. Panzer doit repousser plusieurs assauts. Hoth voit sa progression ralentir et ses deux grandes unités en danger, d'autant plus que le 13^e corps mécanisé soviétique menace de débouler sur le flanc droit de la 6. Panzer. Il mise donc sur les deux divisions de cavalerie roumaines du secteur – 8^e et 5^e – pour relever la 23. Panzer et lui permettre de rejoindre la 6. et détruire les deux corps soviétiques avant de foncer sur Stalingrad. Hoth compte sur la 11. Panzer-Division, mais elle est fixée sur le Tchir par la 5^e Armée de choc. Les têtes de pont de Rijkov sont perdues, et l'évacuation de Surovikino a commencé. La 11. Panzer hors course, Manstein demande à Zeitzler de lui envoyer de toute urgence la 17. Panzer et la 16. Infanterie-Division (mot.). Ce dernier, après d'épuisantes tractations, parvient à persuader Hitler d'envoyer la 17. Panzer.

Le 14 décembre, la 23. Panzer arrive enfin à Krougliakov, sur l'Aksaï, mais la 6. Panzer est violemment prise à partie à Verkhné-Koumski par le 4^e corps mécanisé, la 235^e brigade blindée, la 20^e brigade d'artillerie antichar et le 1378^e régiment d'infanterie. L'unité, qui a réussi à mettre hors de combat un grand nombre de chars, ne peut empêcher les fantassins russes de s'infiltrer durant la nuit. Au matin, le 4^e corps relance son attaque et oblige les Allemands à décrocher vers Zalivski.

Après avoir encaissé des contre-attaques toute la journée du 15, le LVII. Panzer-Korps est renforcé dès le 16 décembre par la 17. Panzer, qui parvient à prendre Generalovski. Hoth espère pouvoir aligner les trois divisions de Panzer et les faire foncer sur Stalingrad par un puissant coup droit. Il n'a plus le choix et il lui faut agir vite car il vient d'apprendre que les Soviétiques ont déclenché une puissante offensive plus au nord.

Ce n'est que le 19 décembre que le LVII. Panzer-Korps repart à l'offensive. Verkhné-Koumski est reprise, puis la 6. Panzer enlève Vasilevka, tandis que la 17. Panzer capture Nijné-Kouski. Un pied est posé de l'autre côté de la Michkova, mais la pression des Soviétiques est trop importante pour aller plus avant. À ce moment, les forces d'Hoth sont à 48 kilomètres de Paulus.





Le *Panzer-Korps*, à court de carburant et de munitions, n'ira pas plus loin que la Michkova, stoppé net par les éléments de pointe de la 2^e Armée de la Garde que personne n'a vu arriver. Les 6. et 17. *Panzer-Divisionen* lancent un dernier coup de boutoir sur Gromoslavka le 20 décembre, mais c'est un échec. À partir du

▼ Le 23 décembre, le *Panzer-Korps* est sur la défensive, la 6. *Panzer-Division* étant obligée de se porter au secours du front italien, percé la veille.
AMC # R00445-03



23 décembre, le *Panzer-Korps* est sur la défensive. Le chef de la 17. *Panzer*, le général von Senger und Etterlin, témoignera : « Ce que je redoutais au début de l'opération de dégagement venait de se matérialiser. Les Russes n'avaient pas l'intention de laisser un faible *Panzer-Korps* leur voler leur grande victoire à Stalingrad. »

LA RÉPONSE SOVIÉTIQUE : « PETIT SATURNE »

L'attaque allemande à partir de Kotelnikovo bouleverse les plans de la *Stavka*. Le 14 décembre, Staline décide de laisser Rostov de côté et ordonne la destruction de la 6. Armée en brisant la tentative de dégagement.

« Petit Saturne » démarre le 16 décembre contre la 8^e armée italienne et le détachement d'armée « Hollidt ». Les Allemands et les Italiens sont totalement surpris par l'attaque mais encaissent les furieux assauts soviétiques. Les 17 et 18 décembre, les Russes relancent de violents coups de boutoir. Les divisions germano-italiennes craquent partout et se replient, abandonnant tout leur matériel. Le 19 décembre, l'ensemble du flanc droit de la 8^e armée italienne s'effondre, et la 27. *Panzer* est écrasée. La totalité de l'aile gauche de la *Heeresgruppe* « Don » est menacée. Les Soviétiques entament alors la phase de poursuite : les deux grandes bases de ravitaillement allemandes de Kantemirovka et de Millerovo tombent les 19 et 21 décembre. L'aérodrome de Tatsinskaja sera pris le 24.

Dans ses carnets, Paulus indique qu'à ce moment il lance des appels angoissés à l'OKH pour obtenir l'autorisation de tenter la percée. Mais il reçoit toujours la même réponse : la 6. Armée reste dans Stalingrad. Pour comprendre la situation, il faut se placer du point de vue de Manstein. Le 19, le *Feldmarschall* envoie son officier de renseignements, le *Major* Eismann, dans le « chaudron ». D'après les mémoires de Manstein, Eismann doit informer Paulus de se tenir prêt pour l'opération « Donnerschlag » (coup de tonnerre), soit la percée vers la 4. *Panzer-Armee*. Mais Eismann dira après-guerre qu'il n'a jamais reçu l'ordre de dire à Paulus de tenter la sortie coûte que coûte ! Manstein incriminera Paulus et surtout son chef d'état-major, Schmidt, d'avoir été trop pusillanimes. Toute l'ambiguïté de Manstein se révèle durant ces heures fatidiques. De fait, il refuse d'endosser la responsabilité d'une percée de la 6. Armée, car elle contreviendrait au *Führerbefehl*. Il sait que la situation est catastrophique mais il n'en dit rien à Paulus. Peut-être pense-t-il que ce dernier agira de son propre chef pour tenter la sortie. À ce moment, Manstein espère prendre la tête de l'OKH à la place d'Hitler. Il ne peut donc pas passer outre l'ordre du *Führer*, car cela briserait sa carrière.

Un rebondissement d'importance survient le 21 décembre, lorsque le *FHO* obtient une information de première main grâce à l'interrogatoire d'un prisonnier soviétique : l'objectif de « Petit Saturne » n'est ni le passage du Tchir, ni l'enveloppement de la 8^e armée italienne, ni celui du détachement d'armée « Hollidt ». Le but principal est Rostov et donc la destruction de la *Heeresgruppe A* dans le Caucase. Manstein comprend que les Soviétiques, au vu de la réussite de « Petit Saturne », sont revenus au plan initial de « Saturne ». Que faire ? Manstein décide de prélever des forces blindées au *L VII. Panzer-Korps*, alors sur la Michkova, pour prémunir les *Heeresgruppen* « Don » et « A ».



L'ÉCHEC DE « WINTERGEWITTER » ET LA FIN DE LA 6. ARMÉE

À ce moment critique, Paulus ne sait rien de la catastrophe qui frappe la 8^e armée italienne ni de la situation du flanc gauche de Manstein. Ses demandes d'informations sur « Wintergewitter » restent lettres mortes. Paulus obtiendrait-il ces informations que de toute façon il ne pourrait pas amorcer la percée, car il est constamment pris par des colmatages d'urgence dans la poche. Les Soviétiques ne lui laissent aucun répit et l'empêchent d'entreprendre le moindre mouvement. Le 23 décembre, après d'âpres discussions avec le *Führer*, Manstein obtient l'envoi de la 6. *Panzer-Division* pour contenir la poussée soviétique. Hoth propose l'abandon des positions sur la Michkova et un repli vers l'Aksaï. Ce n'est qu'à partir de ce moment que Paulus connaît la situation grâce à sa conversation avec Manstein. Mais là encore, le chef de la *Heeresgruppe* « Don » – contrairement à ce qu'il affirmera dans ses mémoires – ne donne pas l'ordre de percer à Paulus pour ne pas se compromettre vis-à-vis du *Führer*.

Le 24 décembre, les Soviétiques brisent définitivement les intentions allemandes pour dégager la 6. *Armee* en lançant la 2^e Armée de la Garde et la 51^e Armée à l'assaut de Kotelnikovo et des unités roumaines qui gardent le flanc droit du LVII. *Panzer-Korps*. Les Allemands sont obligés de décrocher vers le sud pour éviter l'encerclement. Le danger se rapproche de Rostov, mais Zeitzler arrache l'ordre de retraite de la *Heeresgruppe A in extremis*. Ce dernier scelle l'échec catastrophique du plan « Blau » et l'abandon de la 6. *Armee*, inévitable mais aussi indispensable pour fixer les armées soviétiques à Stalingrad et les empêcher de participer à la grande course vers Rostov. 500 000 hommes refluent vers Rostov et la péninsule de Taman. Le rêve de l'été 1942 achève de s'effondrer. La 6. *Armee* est livrée à elle-même. Pourtant, Hitler croit encore possible un dégagement. Le 29 décembre, il ordonne à l'OKW de transférer l'état-major d'un *SS-Panzer-Korps* (futur II. *SS-Panzer-Korps* composé de la « Leibstandarte », de la « Das Reich » et de la « Totenkopf ») à Kharkov pour la mi-février afin

► Le 19 décembre est un jour favorable pour la *Wehrmacht* : dans l'après-midi, la 17. *Panzer-Division* prend Nijne-Koumsky, au nord de l'Aksaï, tandis que quelques-unes de ses unités poussent vers Gromoslavka. Archives Caractère

Page de droite :

❶ Le 24 décembre, les Soviétiques se lancent à l'assaut de Kotelnikovo et des unités roumaines qui gardent le flanc droit du LVII. *Panzer-Korps*. Les Allemands sont obligés de décrocher vers le sud pour éviter l'encerclement. Kotelnikovo tombera la nuit du 28 décembre. Archives Caractère

❷ Les Soviétiques poursuivent leur avance vers le sud. Leurs unités blindées subissent de moins en moins de pertes, les Germano-Roumains manquant de canons de 88 et antichars de 75 mm. Archives Caractère

❸ La *schwere Panzer-Abteilung* 503 voit sa première action le 4 janvier 1943, près de Stavropol, et revendique 18 victoires. Archives Caractère

▼ Le 20 décembre, la pression de la 2^e Armée de la Garde se fait de plus en plus sentir : la 23. *Panzer-Division* ne peut déboucher de la tête de pont de Krougliakov, et les 6. et 17. *Panzer-Divisionen* ne parviennent pas à s'implanter entre Gromoslavka et Vassilievka. Archives Caractère



de lancer au plus vite une manœuvre de dégagement de la 6. *Armee* – opération « Dietrich ». Mais elle ne verra jamais le jour, car, début janvier, les Soviétiques déclenchent l'opération « Cercle » : un puissant barrage d'artillerie brise alors la résistance de la 6. *Armee*. Le 24 janvier, le dernier aérodrome de la poche – Pitomnik – est capturé. Le 26, l'attaque russe coupe la poche en deux. Le 31 janvier, Paulus est fait *Feldmarschall* par Hitler, qui espère que le nouveau promu se tirera une balle dans la tête. Mais Paulus n'est plus en état de faire ou de décider quoi que ce soit. En réalité, c'est son chef d'état-major, Schmidt, qui s'occupe de tout. Il fait parvenir un message au général Laskine, chef de la 64^e Armée soviétique, pour entamer des pourparlers. Ce 31 janvier, Paulus est capturé avec tout son état-major. Les combats se terminent dans la poche Nord le 2 février, lorsque le général Strecker, chef du XI. *Armee-Korps*, se rend aux Russes. La bataille de Stalingrad prend fin ce jour. Aucun acte de capitulation n'est signé.





ÉPILOGUE

Hitler vient de perdre sa plus puissante armée et la *Wehrmacht* son statut d'invincibilité. L'encerclement et la destruction de la 6. Armée dans Stalingrad ont toutefois permis de fixer un grand nombre d'unités soviétiques durant deux mois. Cela va grandement affecter la campagne d'hiver russe.

La 6. Armée livrée à son triste sort, le repli des 1. et 4. Panzer-Armeen vers le Donets et celui de la Heeresgruppe A – à ce moment, ce groupe d'armées n'est constitué que de la 17. Armée – vers la péninsule de Taman s'accélèrent.

Staline savoure son triomphe et termine 1942 comme il avait fini 1941 : trop optimiste. Il voit se profiler une victoire totale sur toutes les forces allemandes du sud de la Russie. Pour cela, il suffirait de les encercler et de les faire reculer jusqu'à la mer d'Azov avant de les détruire. En somme, il rêve d'un « super Stalingrad ». Le plan établi par la Stavka et Staline est aussi précipité qu'audacieux. Il s'articule autour de trois grands axes stratégiques : sud-ouest (Bas-Dniepr), ouest (Kharkov) et nord-ouest (Koursk-Smolensk). L'écartèlement de l'effort est évident, mais Staline est convaincu que la *Wehrmacht* est à genoux. Quatre Fronts sont prévus : Briansk, Voronej, Sud-Ouest et Sud.

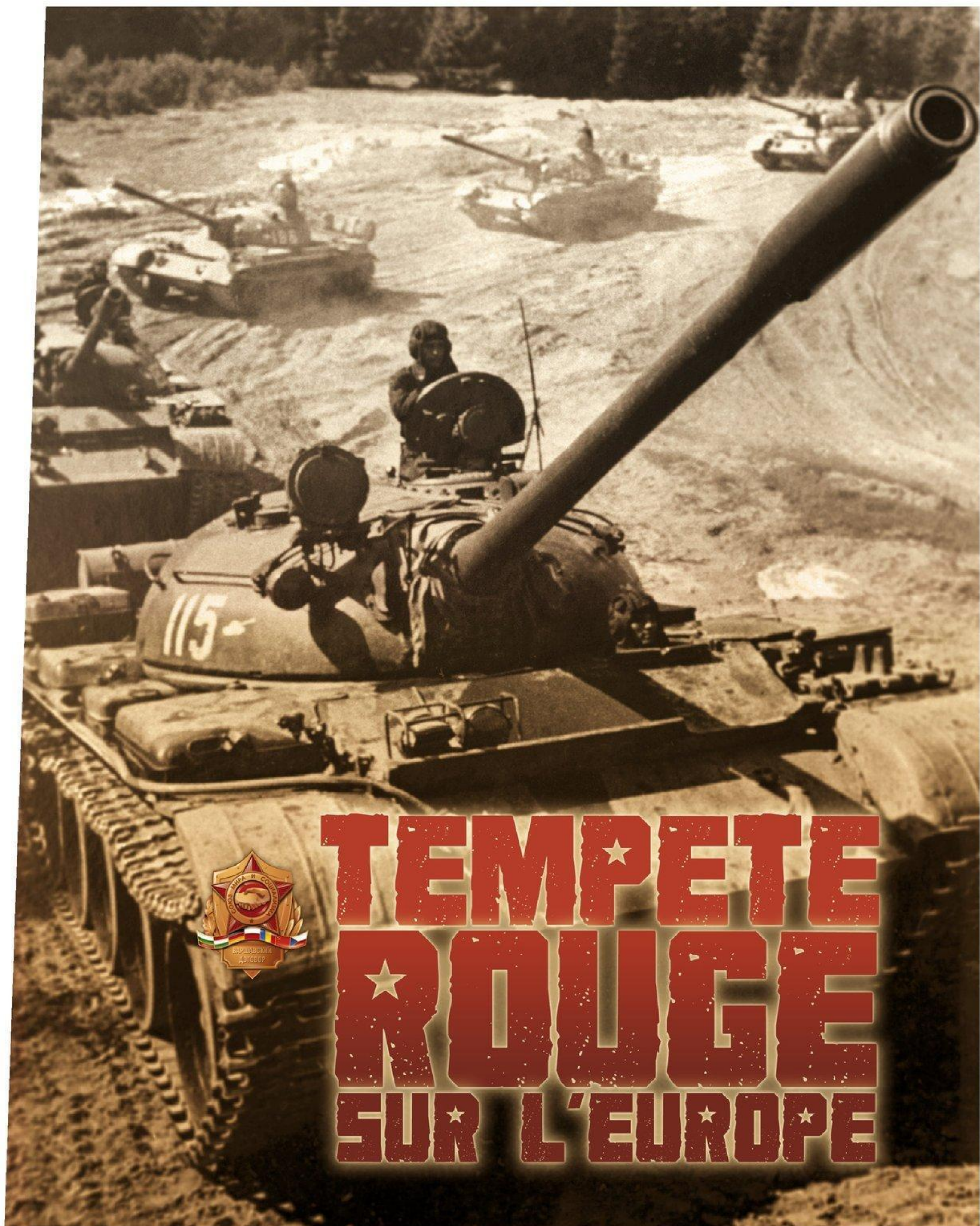
L'offensive est lancée le 13 janvier 1943 sur les « chapeaux de roues ». Le Front de Voronej écrase un corps italien et la 2^e armée hongroise, obligeant la 2. Armée à se replier en toute hâte au-delà de Koursk pour éviter la destruction totale. Le 14 février, Kharkov se soulève contre l'occupant allemand, et la 6^e Armée soviétique menace d'encercler la ville. Le II. SS-Panzer-Korps – au départ envoyé à Kharkov pour délivrer Paulus – est obligé de décrocher.

Le 24 janvier, le Front du Sud-Ouest achève de détruire les reliquats de la 3^e armée roumaine et fonce vers le Bas-Dniepr. Staline exulte ; l'ennemi fuit en désordre ; c'est le sauve-qui-peut. En réalité, les Soviétiques ne voient pas ce qu'effectue Manstein. Il réussit à faire

reculer la 17. Armée vers la péninsule de Taman puis fait déplacer vers l'ouest les 1. et 4. Panzer-Armeen sous la protection du détachement d'armée « Hollidt ». Persuadés de poursuivre une armée à la dérive, les Soviétiques foncent tête baissée et à un rythme infernal, qui finit d'épuiser leurs armées. Les unités s'éparpillent, l'infanterie ne peut plus suivre les chars, et les tracteurs d'artillerie s'arrêtent faute de carburant ou de pièces détachées. Les Russes se dirigent vers le Dniepr et Kharkov sans se rendre compte qu'ils entrent dans une nasse. Le 17 février, l'Armée rouge n'est plus qu'à 50 kilomètres de Zaporozje, le quartier général de Manstein, où se trouve le Führer ! Traumatisé par la défaite de Stalingrad, angoissé à l'idée de reculer et de laisser les Soviétiques avancer, Hitler est venu voir son *Feldmarschall* pour discuter de ses plans qu'il trouve très dangereux. Après de longues heures d'entretien, Manstein réussit à convaincre le Führer. Son idée va se matérialiser dans un « coup de revers » appelé à devenir légendaire... ■

BIBLIOGRAPHIE

- Glantz (D), *To the Gates of Stalingrad: Soviet-German Operations, April-August 1942*, University Press of Kansas, 2009
- Glantz (D), *Armageddon in Stalingrad: September-November 1942*, University Press of Kansas, 2009
- Glantz (D), House (J), *When Titans Clashed. How the Red Army Stopped Hitler*, University Press of Kansas, 1998
- Görlitz (W), *Paulus, Stalingrad*, Arthème Fayard, 1961
- Lemay (B), *Manstein*, Perrin, 2006
- Lopez (J), *Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*, Economica, 2008
- Lopez (J), *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Economica, 2007
- Melvin (M), *Manstein. Hitler's Greatest General*, Phoenix, 2011



TEMPÊTE ROUGE SUR L'EUROPE

La perception du monde occidental par le pacte de Varsovie durant la guerre froide a ceci de singulière qu'elle détermine les objectifs finaux d'un éventuel conflit avec l'OTAN, pressenti comme la bataille décisive entre les deux bras armés de systèmes sociétaux antagonistes. Qu'il soit envisagé avec ou sans emploi d'armes nucléaires – tactiques ou stratégiques –, cet engagement doit voir les forces conventionnelles du pacte de Varsovie écraser les armées alliées au terme d'une campagne-éclair de quelques jours, devant en résulter la destruction du modèle politico-économique capitaliste.

Par **Alexandre Ashuraliev**

L'article suivant se propose de synthétiser les différents plans mis au point par le pacte de Varsovie, à partir de plusieurs rapports déclassifiés de la CIA, de l'US Army et de l'US Air Force, mais aussi de documents polonais concernant les manœuvres « Soyouz 75 » et « Shchit 88 », rigoureusement étudiés par des officiers de la *Bundeswehr*.

GUERRE D'ANÉANTISSEMENT DU CAPITALISME

D'une façon qui peut paraître aujourd'hui caricaturale, qu'il s'agisse d'une profonde conviction politique ou du souci de diaboliser l'ennemi auprès des masses, les dirigeants du bloc communiste assimilent les occidentaux au capitalisme – à savoir à un système dans lequel la classe bourgeoise dominante détient les outils de production et s'accapare les profits au détriment du prolétariat (ouvriers et paysans) – et à l'impérialisme –, c'est-à-dire qu'ils conservent des

◀ Colonne de chars T-55 à l'entraînement. En comptabilisant ses copies chinoises (Type 59 et Type 69), le T-54/55 est le char de combat le plus produit de l'histoire : entre 86 000 et 100 000 exemplaires ! RIA-Novosti

▼ Superbe cliché montrant une division parachutiste soviétique défilant sur la place Rouge. Les engins sont des BMD-1, véhicules de combat d'infanterie largables par parachute (personnel à bord !), malgré leurs 7,5 tonnes. Élite et fierté de la nation, les VDV (*Vozdushno-desantnye voyska*, parachutistes au célèbre béret bleu ciel) forment – à l'image des *Marines* américains – une Arme à part entière et font office de réserve stratégique. Archives Caractère

reliquats d'empires coloniaux (France, Grande-Bretagne, Portugal) ou réinvestissent leurs anciennes possessions au moyen de coups d'État ou en instaurant des « républiques bananières » découlant sur le pillage des ressources et l'exploitation d'une main-d'œuvre bon marché. Autrement dit, ils reprennent le contrôle du tiers-monde sous une forme de néocolonialisme. Il en résulte un modèle par nature oppressif et agressif pour les peuples, justifiant aux yeux des gouvernants une course aux armements visant à assurer la défense du monde socialiste, si besoin par le recours à la force.

En tant que puissance dominante et propagatrice de ce modèle, les États-Unis constituent une menace majeure et potentiellement mortelle pour l'URSS et ses alliés ; la république fédérale allemande (RFA) suscitant, elle aussi, la plus grande méfiance. En 1955, la naissance de la *Bundeswehr* et le réarmement du pays sont en effet interprétés de l'autre côté du « rideau de fer » comme une inquiétante résurgence du militarisme allemand, les Allemands de l'Ouest étant désormais perçus comme revanchards et susceptibles de faciliter les préparatifs de l'OTAN à une guerre d'agression dirigée contre le socialisme.





Cette remilitarisation de l'Allemagne de l'Ouest offre l'opportunité inespérée à Moscou de sceller l'alliance qu'il lui manquait pour traduire dans les faits la solidarité bien réelle unissant les républiques socialistes d'Europe de l'Est depuis la fin des années 1940. Ainsi, le 14 mai 1955, est signé à Varsovie un « *traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle entre la République populaire d'Albanie, la République populaire de Bulgarie, la République populaire hongroise, la République démocratique allemande, la République populaire polonaise, la République populaire roumaine, l'Union des Républiques socialistes soviétiques et la République populaire tchécoslovaque* ». Accord politique autant que convention militaire, ce texte en 11 articles, paraphé en présence du maréchal Peng Dehuai, représentant le soutien symbolique de la Chine maoïste, est baptisé pacte de Varsovie (en abrégé, PAVA). Bien qu'instaurant une égalité de principe entre les huit partenaires, il entérine en réalité la suprématie de l'Union soviétique – les partis communistes au pouvoir étant de toute façon assujettis au *Kominform*, dont la République fédérative socialiste de Yougoslavie de Tito a été exclue en 1948 – en attribuant aux relations multilatérales un cadre politique et juridique clair. Vincent Bernard ayant parfaitement retracé les grandes lignes évolutives du PAVA durant l'ensemble de la guerre froide dans *Ligne de Front* hors-série n° 3, nous nous attarderons davantage sur l'ère Brejnev, lorsque la stratégie globale et la doctrine d'emploi des forces conventionnelles semblent arrivées à maturité.

▲ Présence massive de l'Armée américaine sur le sol européen et création de la *Bundeswehr* (auxquelles appartiennent respectivement ces M60 et ce M47 Patton) servent de prétexte à la signature du pacte de Varsovie.
US Nara

La stratégie militaire du pacte de Varsovie répond à un principe fondamental hérité de la pensée marxiste : la guerre est une science gouvernée par des lois et des fondements qui n'ont cessé de prévaloir tout au long de l'histoire militaire. Un conflit est ainsi perçu, en quelque sorte, comme une suite d'équations à résoudre. La principale difficulté réside, comme dans un problème mathématique, dans la résolution des inconnues, liées à l'évolution des matériels de l'ennemi, à la résistance qu'il peut opposer, à la détermination de celui-ci à faire usage de son arsenal nucléaire, aux manques de renseignements, aux événements géopolitiques ou tout simplement aux contraintes induites par le climat et le relief. Pour éviter d'être tributaires de ces inconnues, Moscou et ses alliés du pacte entendent rester maîtres du jeu et imposer leurs règles d'un bout à l'autre des hostilités. Une raison à cela : selon les stratèges du bloc communiste, une guerre avec l'OTAN ne peut être que mondiale et n'aboutir qu'à la destruction de l'un des deux systèmes politico-économiques. Afin de mettre toutes les chances de son côté, il convient de l'imposer à l'alliance atlantique sur le sol européen. Le pacte de Varsovie dispose en effet d'un atout de poids : une profondeur stratégique sans commune mesure avec celle de l'OTAN. Face à l'immensité du territoire soviétique, il y a moins de 500 kilomètres de distance entre la frontière RFA-RDA et la Manche ! Porter la guerre sur le sol ennemi ne présente que des avantages, tous considérés de portée décisive : non seulement les armées du pacte seraient en position de détruire les infrastructures militaires et les moyens de communication de l'ennemi, sans parler des installations militaro-industrielles (annihilant par là même sa capacité à produire ses matériels militaires), mais un tel scénario optimiserait les chances de préserver l'intégrité du territoire du camp communiste. En d'autres termes, plus la ligne de front est repoussée à l'Ouest, plus les chances de victoire sont grandes. Le tout conjugué à l'occupation des pays ennemis par les armées communistes – et, sans que mot ne soit dit à ce sujet, à la purge des éléments « anticommunistes » par les organes dédiés (KGB soviétique, *Stasi* Est-allemande, *StB* tchécoslovaque, etc.) –, il doit en résulter une désorganisation telle dans les États occidentaux, que leurs systèmes sociétaux s'effondreraient d'eux-mêmes.

▼ Ce T-55 tchécoslovaque arbore un système de visée laser au-dessus du masque de son canon de 100 mm. Le T-55 est le principal cheval de bataille du PAVA durant la majeure partie de la guerre froide.
Archives Caractère



**ZSU-57-2**

7^e division d'assaut naval de Lusace
Armée populaire polonaise, Gdańsk, 1968

Armement : 2 canons S-68A de 57 mm
Vitesse max. : 50 km/h
Autonomie : 420 km
Blindage max. : 15 mm
Poids : 28,1 t

**PT-76**

7^e division d'assaut naval de Lusace
Armée populaire polonaise, Gdańsk, 1970

Armement : 1 canon D-56T de 76,2 mm
Vitesse max. : 44 km/h
Autonomie : 510 km
Blindage max. : 20 mm
Poids : 14,6 t

**Barkas P3**

7. Panzer-Division
Nationale Volksarmee der DDR, Dresde, 1968

Armement : sans
Vitesse max. : 95 km/h
Longueur : 3,71 m
Largeur : 1,95 m
Poids : 1,8 t

**Tatra OT-810D**

14^e division blindée
Armée populaire tchécoslovaque,
Prešov, 1971

Armement : 1 canon sans recul
Bezák Vz. 59 de 82 mm
Vitesse max. : 65 km/h
Autonomie : 600 km
Blindage max. : 15 mm
Poids : 7,6 t

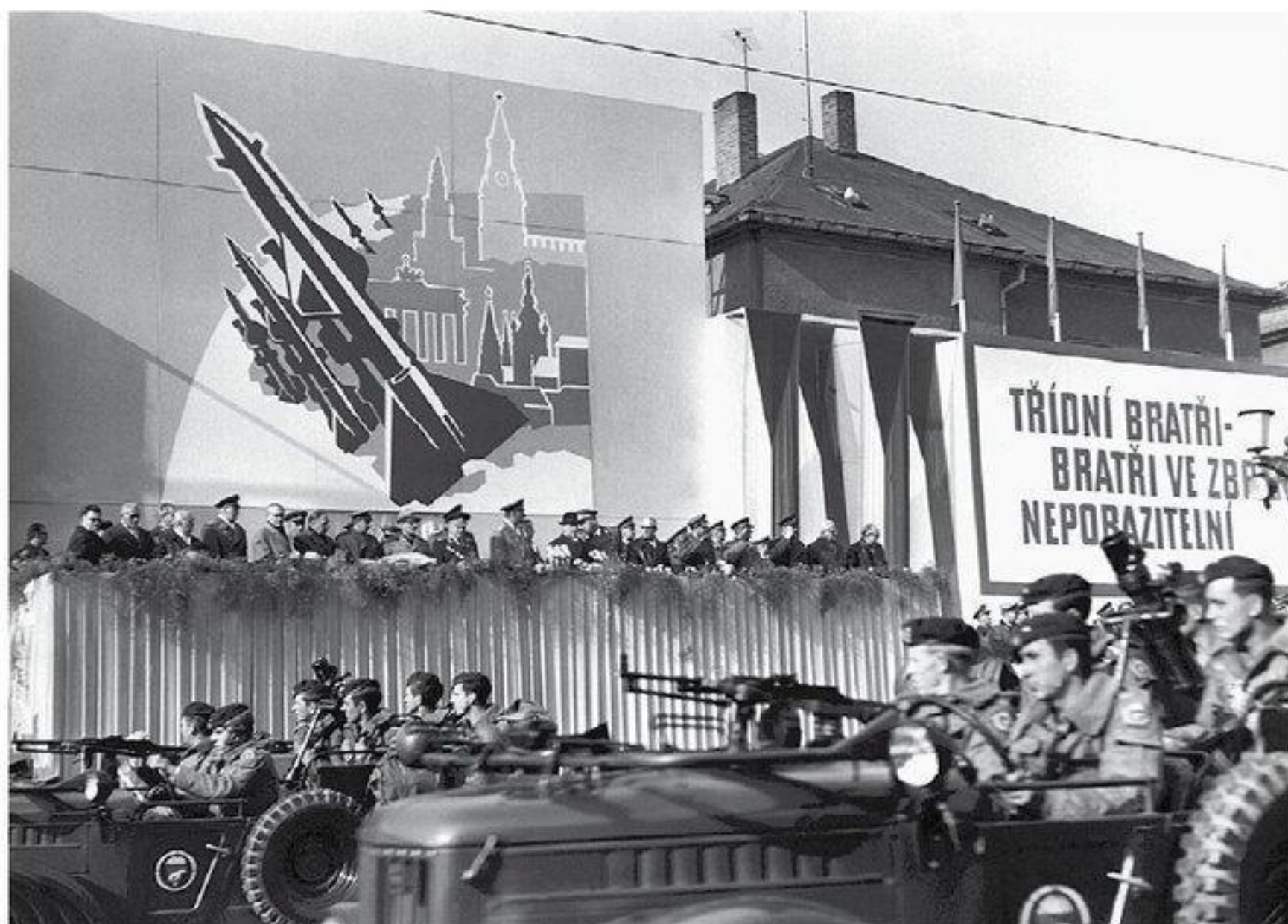




STRUCTURE DE COMMANDEMENT

En temps de paix, l'état-major unifié des forces armées combinées du pacte de Varsovie n'exerce pas de contrôle sur les armées alliées, qui restent logiquement subordonnées à l'autorité des ministres de la Défense des États membres. Ceux-ci se rencontrent toutefois au sein de l'un des trois organes décisionnels de ce Haut commandement : le comité consultatif commun, qui assure davantage de dialogue et d'initiatives aux alliés de Moscou que par le passé ; les deux autres organes sont le conseil militaire des chefs d'état-major et le comité technologique chargé de coordonner et rationaliser la recherche et développement au sein du bloc communiste.

L'état-major unifié reste toutefois dominé par un commandant en chef des forces combinées et un chef d'état-major toujours de nationalité soviétique, qui relèvent tous deux du ministère de la Défense du Conseil des ministres d'URSS (gouvernement). En cas de guerre, le Secrétaire général du Comité central du Parti communiste, commandant suprême en chef des forces armées par sa fonction, préside le Haut commandement suprême (*Verkhovnoye Glavnokomandovaniye* ou VGK) réunissant les chefs d'état-major des cinq Armes (Terre, Air, Mer, Parachutistes faisant office de réserve générale, Forces des fusées stratégiques) et les principaux responsables du ministère de la Défense qui l'orientent sur le plan purement militaire. Le Secrétaire général est épaulé dans ses choix politico-stratégiques par le *Politburo* du PC regroupant les principaux décideurs du pays. La tutelle soviétique sur les forces armées de ses alliés n'intervient qu'en cas de conflit, celles-ci passant formellement sous l'autorité du commandant en chef des forces combinées qui les affecte aux théâtres d'opérations concernés. L'Europe, en tant que champ de bataille privilégié, est en effet



▲ Les parachutistes polonais de la 6^e division d'assaut aérien de Poméranie prennent part à une parade en Tchécoslovaquie, à bord de leurs GAZ-69A armées de mitrailleuses RPD et mortiers de 82 mm. DR

▼ Des systèmes antiaériens 9K31 Strela-1 (SA-9 Gaskin) défilent sur la place Rouge. Chaque division blindée ou de fusiliers motorisés soviétique comptabilise seize de ces engins sur châssis de BRDM-2. L'insigne sur le flanc des véhicules identifie une unité de la Garde. Archives Caraktère

découpée en trois théâtres d'opérations (*teatr voennykh deistv* ou TVD), ayant chacun à leur disposition un certain nombre de groupes de forces (équivalent des Fronts ou groupes d'armées de la Seconde Guerre mondiale) et de flottes navales :

- ♦ Le TVD Nord-Ouest est articulé autour du district militaire de Leningrad, pouvant être appuyé par la Flotte du Nord. Il englobe les opérations en Scandinavie (la Norvège, membre de l'OTAN, est le principal adversaire de ce théâtre, la base stratégique de l'USAF à Thulé, au Groenland, étant aussi en point de mire) et sur les mers environnantes.
- ♦ Le TVD Sud-Ouest concerne les opérations dirigées contre la Grèce et la Turquie. Il a à sa disposition les Armées soviétiques du sud-ouest de l'URSS, les Armées





bulgare et roumaine, ainsi que la Flotte de la mer Noire, les Marines de Bucarest et Sofia.

- ♦ Le TVD Ouest, de loin le plus puissant, car véritable poing offensif du pacte de Varsovie, hérite des opérations en Allemagne de l'Ouest, au Danemark, au Benelux, en France et dans le nord de l'Espagne. Pour cela, il aligne les groupes de forces Ouest, Nord, Centre et Sud, stationnés en RDA, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie et dans les districts militaires soviétiques de la Baltique, de Biélorussie et des Carpates, sans oublier la Flotte de la Baltique, les Marines polonaise et Est-allemande.

Compte tenu de la priorité accordée au front Centre-européen, les TVD Nord-Ouest et Sud-Ouest n'ont vocation qu'à lancer des offensives de flanc, visant prioritairement à siphonner et fixer les réserves de l'OTAN en dehors du théâtre d'opérations principal. Car, conformément à la doctrine élaborée, la guerre doit être essentiellement menée par le TVD Ouest, où il importe de priver les Alliés occidentaux de toute profondeur stratégique. Le terrain y est en outre plat et propice aux grandes manœuvres blindées ; surtout, il débouche sur les centres névralgiques économiques et politiques d'Europe de l'Ouest.

LE TVD OUEST : LE ROULEAU COMPRESSEUR DU PAVA

Le TVD Ouest représente la principale menace militaire pour l'OTAN. Massé de la côte Est-allemande à la frontière hungaro-roumaine, il rassemble les meilleurs effectifs et équipements du PAVA, soit 4 millions de soldats, 30 000 chars, 20 000 pièces d'artillerie et mortiers. Massé n'est d'ailleurs pas véritablement le



▲ Des fusiliers motorisés tchécoslovaques manipulent un lance-grenades AGS-17 « Plamya » de 30 mm, une arme d'appui redoutable, qui a fait la démonstration de son utilité en Afghanistan. DR

▲▲ Ces T-72M polonais en manœuvre donnent une excellente idée de l'effet de masse mécanisée constamment recherché par les armées du PAVA à partir du milieu des années 1960. Le T-72 est le char le plus performant aligné par le pacte jusqu'à l'arrivée du T-80, qui n'a lui-même été adopté que par l'Armée soviétique. DR

mot, puisqu'à la profondeur stratégique à disposition du PAVA se surimpose un degré d'équipement, de préparation et de mobilisation des divisions devant être utilisées par échelons.

Ces forces considérables sont réparties en quatre groupes de forces – équivalent à un groupe d'armées – alignant chacun trois à cinq armées (forte chacune de trois à cinq divisions blindées/mécanisées) et généralement une armée aérienne comptabilisant plusieurs centaines d'appareils de combat. Un groupe de forces opérant sur une façade maritime dispose en plus d'unités navales entièrement consacrées à la mission du front et en charge de la protection des lignes de communications maritimes et des opérations amphibies. C'est le cas du groupe de forces Nord qui coiffe les 1^{re} et 2^e armées polonaises renforcées par quelques divisions soviétiques (limitées, par un traité signé en 1956, à deux : la 20^e division blindée et la 6^e division de fusiliers motorisés) et une armée aérienne.



Sa mission est en effet d'assurer les liaisons et l'acheminement des renforts venus d'Union soviétique ainsi que la défense littorale en mer Baltique, avec l'appui de la Flotte soviétique éponyme, de la solide Marine polonaise et de la *Volksmarine* Est-allemande. L'objectif des troupes terrestres du groupe de forces Nord est surtout de neutraliser le Danemark au moyen du débarquement de fusiliers-marins polonais et soviétiques et de largages de parachutistes.

Le principal groupe d'armées du TVD Ouest est toutefois le groupe de forces Ouest, qui chapeaute l'ensemble des armées soviétiques stationnées en RDA (1^{re} Armée blindée de la Garde, 2^e Armée blindée de la Garde, 3^e Armée de choc, 8^e Armée de la Garde et 20^e Armée de la Garde ; en tout, une vingtaine de divisions mécanisées d'élite supportées par la 16^e Armée aérienne !), la *Nationale Volksarmee* (3. et 5. *Armeen*) et la 3^e armée polonaise. Premier échelon mécanisé, le groupe de forces Ouest constitue le fer de lance de l'offensive contre l'Ouest : il est chargé de l'effort principal et doit ouvrir une brèche dans le front de l'OTAN, par laquelle s'engouffreront les échelons suivants.

Il doit être flanqué au sud par le groupe de forces Centre, constitué des 1^{re} et 4^e armées tchécoslovaques, mais aussi de la 4^e Armée de la Garde soviétique, dont la présence a été imposée dans le pays après le printemps de Prague, en 1968. La 3^e armée tchécoslovaque est disponible en second échelon. L'objectif de ce groupe d'armées est de supporter le flanc Sud du groupe de forces Ouest en enfonçant le dispositif allié dans le sud de la RFA jusqu'en France. La 1^{re} armée hongroise, en laquelle Moscou n'a qu'une confiance relative depuis le soulèvement de 1956, doit faire office de pivot et servir de deuxième échelon, suivant la tournure des événements, au groupe de forces

▲ Beau T-55 polonais à l'exercice. L'Armée populaire polonaise est l'une des mieux équipées et des plus puissantes du pacte de Varsovie. Et pour cause : sa position géographique rend ses routes, chemins de fer, voies fluviales et longue façade maritime indispensables à l'acheminement des renforts venus d'URSS. La Pologne est un maillon essentiel de l'alliance militaire communiste, surtout dans l'hypothèse d'une offensive.
Coll. Ashuraliev

Centre ou au groupe de forces Sud. Bénéficiant de la 9^e Armée de la Garde soviétique maintenue sur le sol magyar après l'insurrection de Budapest, ce dernier hériterait d'une invasion de l'Autriche neutre pour appuyer le groupe de forces Centre en RFA méridionale ou fondre sur l'Italie du Nord. Autre option, il pourrait être amené à prendre part aux opérations balkaniques dirigées contre la Grèce et la Turquie, avec le TVD Sud-Ouest comprenant les Armées roumaine et bulgare. La participation de la Roumaine du très indépendant Nicolae Ceausescu reste d'ailleurs théorique, Bucarest ayant secrètement assuré les États-Unis en 1963 qu'elle resterait neutre en cas de conflagration. De même, jusqu'en 1962, Moscou pouvait espérer le concours de la petite Armée albanaise (six brigades), qui aurait pu tenir le pays de façon à garantir

LES ARMÉES DU PACTE DE VARSOVIE

	DIVISIONS BLINDÉES	DIVISIONS DE FUSILIERS MOTORISÉS
ARMÉE ROUGE		
En RDA	11	8
En Pologne	1	1
En Hongrie	2	2
En Tchécoslovaquie	2	3
Dans l'ouest de l'URSS	22	41
Au centre de l'URSS	1	4
Au sud de l'URSS	3	20
Frontière sino-soviétique	8	39
Nationale Volksarmee	2	4
Armée populaire polonaise	5	8
Armée populaire tchécoslovaque	5	7
Armée populaire hongroise	1	5
Armée populaire bulgare	0	8
Armée populaire roumaine	2	8
TOTAL	65	158



à la 5^e *Eskadra* (escadre de projection de la Flotte de la mer Noire en Méditerranée) l'usage de ses ports de l'Adriatique dans le cadre des offensives contre l'Italie ou la Grèce, mais le refroidissement puis la rupture des relations avec Enver Hodja se sont soldés par la sortie de Tirana du PAVA.

L'ensemble des groupes de forces du TVD Ouest englobe 30 divisions soviétiques de premier échelon, auxquelles il convient d'ajouter 15 divisions polonaises, 6 Est-allemandes, 12 tchécoslovaques et 6 hongroises, les armées roumaines et bulgares fournissant respectivement un appoint de 10 et 8 divisions au TVD Sud-Ouest. Ces unités d'active sont quasiment toutes de catégorie A, c'est-à-dire qu'elles sont à pleins effectifs, tant humains que matériels, bien équipées, sérieusement entraînées et instantanément prêtes au combat sans ou après une courte mobilisation (le personnel y est permanent de 75 à 100 %). Et ça n'est pas tout, car les trois districts militaires orientaux d'URSS sus-évoqués peuvent fournir 38 divisions supplémentaires en

▲ Superbe cliché de propagande montrant des soldats de l'Armée populaire hongroise (*Magyar Néphadsereg*) s'élancant à l'assaut sous la protection de leur blindé de transport BTR-60PB. RIA-Novosti

seulement quelques jours. Celles-ci sont de la catégorie B ou C. Les premières nécessitent une phase préalable de mobilisation de soixante-douze heures, car elles ne sont pas immédiatement prêtes au combat. Ce qui ne veut pas dire qu'il s'agit d'unités au rabais, loin de là : les personnels sont d'active de 50 % à 75 % et sont parfaitement entraînés ; les matériels et munitions ne sont affectés à pleine dotation qu'en temps de guerre, mais sont de tout premier ordre. Les divisions de la catégorie C (personnel permanent de 20 à 50 %) sont, quant à elles, dotées de matériel ancien et nécessitent plusieurs semaines de préparation ; leur mobilisation doit de fait commencer bien avant le déclenchement des hostilités. C'est sur ces deux catégories d'unités que Moscou compte pour emporter définitivement la décision : leur mobilisation terminée, elles doivent rallier les premières lignes et, fraîches et « dispos », relever les unités engagées depuis le premier jour au moment où celles-ci s'essouffent, pour asséner le coup décisif à une OTAN exténuée et ayant épuisé ses réserves.

BTR-152

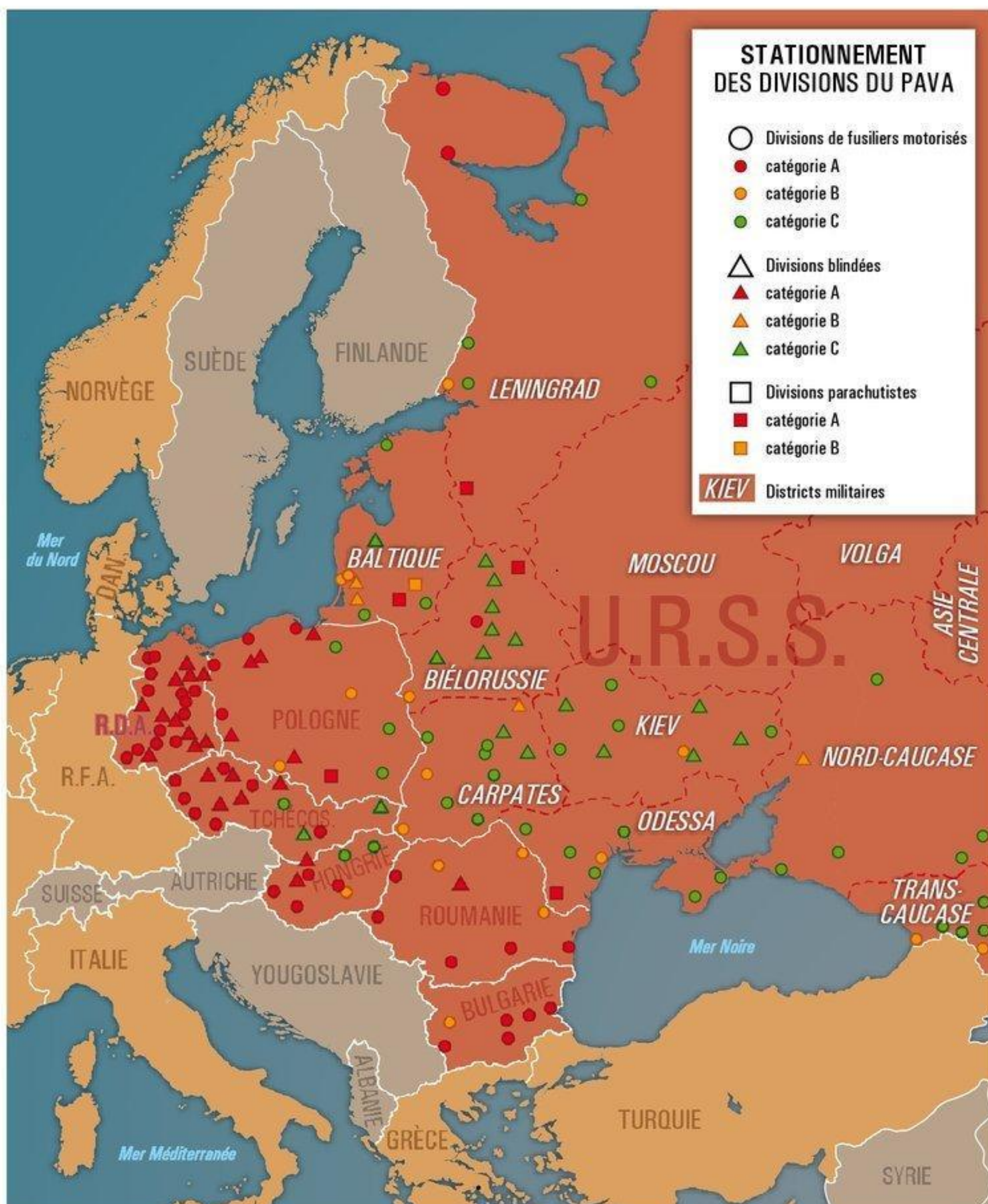
Brigade blindée
Armée populaire albanaise, Korçë, 1968

Armement : mitrailleuse SG-43 Goryunov ■
Vitesse max. : 75 km/h ■
Autonomie : 650 km ■
Blindage max. : 15 mm ■
Poids : 9,9 t ■





► Pratique héritée de la « Grande guerre patriotique » : ces fusiliers motorisés soviétiques montent à l'assaut des positions de l'ennemi accrochés en « grappes » sur la superstructure de chars T-55.
Coll. Ashuraliev



PRINCIPES DIRECTEURS

Avant toute chose, une offensive dirigée contre l'Ouest répond à quelques principes fondamentaux. Le PAVA privilégie un commandement et un contrôle de ses unités du haut vers le bas, avec des généraux de TVD définissant eux-mêmes leurs objectifs stratégiques et affectant de leur propre initiative les missions à leurs échelons subalternes : fronts, armées, divisions et ainsi de suite. En cas de conflit, les forces armées du pacte sont toutes subordonnées au commandement suprême soviétique par l'intermédiaire des états-majors de TVD. La tutelle soviétique n'est pas seulement affaire de prestige politique ou de volonté hégémonique ; elle est aussi garante d'unité de commandement. Celui-ci reste cependant flexible à l'échelle tactique et ne privilégie aucunement la primauté d'un général soviétique sur un général allié : si la situation l'exige, les dispositions prévoient sans difficulté le passage sur le terrain d'unités soviétiques sous l'autorité d'un officier Est-allemand ou bulgare. L'organisation des unités alliées calquée sur le modèle soviétique, les matériels, équipements et calibres standardisés, la formation tactique et doctrinale « à la soviétique » dispensée aux officiers du PAVA, les nombreux exercices interarmées doivent faciliter les manœuvres combinées, la coopération sur le terrain, l'interopérabilité et la logistique. Malgré l'inévitable barrière de la langue – un faible taux d'officiers d'état-major alliés pratique le russe couramment – et d'indéniables différences culturelles, il résulte du processus d'intégration des armées des États satellites, achevé depuis le milieu des années 1960, un outil bien plus homogène, en apparence, que celui de l'OTAN. C'est au niveau de la qualité de l'encadrement de la chaîne de communications et des capacités de camouflage/protection des centres décisionnels et états-majors que le PAVA pêche le plus.



T-55A modèle 1970

1^{re} division de fusiliers motorisés de la Garde
Armée populaire bulgare, Sofia, 1972

Armement : 1 canon D-10T de 100 mm
Vitesse max. : 55 km/h
Autonomie : 600 km
Blindage max. : 203 mm
Poids : 36 t



SPW-40P2 (Ch) (désignation Est-allemande du BRDM-2 RKh)

Bataillon Chemische Abwehr 4, 4.
Motorisierte-Schützen-Division
Nationale Volksarmee der DDR, Dresde, 1974
Note : Véhicule de détection
chimique et radiologique

Armement : 1 mitrailleuse
KPVT de 14,5 mm
Vitesse max. : 100 km/h
Autonomie : 750 km
Blindage max. : 14 mm
Poids : 7,7 t



MLI-84 (copie roumaine du BMP-1)

4^e division blindée
Armée populaire roumaine, Bucarest, 1986

Armement : canon 2A28 de 73 mm
Vitesse max. : 65 km/h
Autonomie : 600 km
Blindage max. : 33 mm
Poids : 17,6 t



D-944 PSzH

11^e division blindée
Armée populaire hongroise, Székesfehérvár, 1980

Armement : 1 mitrailleuse KPVT de 14,5 mm
Vitesse max. : 81 km/h
Autonomie : 500 km
Blindage max. : 14 mm
Poids : 7,5 t



Par ailleurs, des impératifs politiques sont à prendre en compte. L'Armée populaire polonaise est destinée à affronter principalement la *Bundeswehr*. Moscou entend en effet lui éviter la confrontation avec les armées britanniques et américaines : le poids politique de la diaspora polonaise anticomuniste de Grande-Bretagne (où le gouvernement en exil créé en 1939 existe toujours !) et des États-Unis est connu, et des actes de propagande visant à provoquer des délitement au sein de la troupe sont attendus. De même, pour des raisons évidentes, toute situation pouvant mener à une rencontre entre la *Bundeswehr* et la *Nationale Volksarmee* est à proscrire !

S'agissant de l'utilisation des armes nucléaires, la doctrine soviétique est très précise. Jusqu'au milieu des années 1960, consciente des faiblesses persistantes au sein du pacte de Varsovie (fragilisation apparue avec l'insurrection hongroise, le printemps de Prague et la rupture avec l'Albanie, processus d'intégration militaire des partenaires inachevé, pas de manœuvres combinées), l'URSS avait opté pour une stratégie essentiellement défensive reposant sur le caractère dissuasif de son arsenal nucléaire : la menace de frappes de représailles massives devait au mieux dissuader l'OTAN d'attaquer la première, au pire, si elle le faisait, détruire la chaîne de commandement ennemie et ses regroupements d'unités sur le terrain pour permettre aux forces armées du PAVA de s'organiser pour une contre-offensive devant ramener les combats sur le territoire occidental. Suite à la destitution de Nikita Khrouchtchev, la doctrine d'emploi des vecteurs nucléaires est nettement rééquilibrée au profit des forces conventionnelles, le but étant de proposer une stratégie de réponse plus pragmatique et adaptée à la menace représentée par l'Ouest. L'arsenal nucléaire a encore toute sa place en tant qu'élément décisif, mais il est mis au profit des troupes terrestres. Les missiles des Forces des fusées stratégiques restent évidemment dévolus aux frappes de destruction massive exercées en représailles, mais l'introduction et la diffusion des brigades de missiles tactiques Scud et Frog – y compris dans les armées des pays satellites – témoignent d'un réel souci de coordination avec les troupes au sol. Bref, le PAVA est passé d'une stratégie prudemment défensive à ses débuts, à une doctrine résolument offensive. Ainsi, les frappes ont-elles désormais une vocation essentiellement tactique et doivent être exécutées de façon limitée et à des endroits prédéfinis, où l'on sait que leur impact influera de façon positive sur les opérations terrestres. Les Soviétiques ont créé une synergie parfaite, dans laquelle armes conventionnelles et nucléaires se complètent et s'associent pleinement pour aboutir à une victoire totale. La condition préalable est de pouvoir frapper les premiers, sur le sol ennemi (et plus les troupes avancent au cœur du territoire hostile, et moins celui-ci osera répliquer avec des frappes nucléaires tactiques sur son propre sol) et sur ses organes de commandement, retardant et hypothéquant la portée de ses ripostes.

L'utilisation de l'arsenal nucléaire, même tactique, semble faire régulièrement débat au sommet, certains responsables politiques et généraux se montrant réticents à leur emploi autrement qu'en dernier ressort : outre de perturber l'avance des troupes au sol (ralentissement des opérations, confusion générée sur le champ de bataille, perte de contrôle de certaines unités, etc.), leur utilisation – surtout en situation offensive – serait jugée contreproductive sur le plan idéologique. Elle renverrait en effet une image désastreuse du bloc communiste et lui aliénerait durablement la population occidentale, compliquant d'autant les missions d'occupation du PAVA. Le caractère dissuasif est privilégié, et les éminences grises de Moscou semblent en réserver l'utilisation seulement si l'OTAN, châtiée sur

▼▼ L'un des véhicules les plus impressionnants du parc d'artillerie du PAVA : le lance-roquettes multiple tchécoslovaque RM-70 (qui se substitue au BM-21 dans la *Československá Lidová Armáda*), ici aux couleurs de l'excellente *Volksarmee* Est-allemande. Les terrifiants tirs de saturation des Katyushas réalisés lors des manœuvres figurent sciemment parmi les rares clichés qui « filtrent » à l'Ouest. DR

▼ L'équipage de ce lance-roquette d'artillerie tactique 9K52 Luna-M (désignation OTAN «Frog-7») prend ses consignes auprès de son chef de bord avant de grimper dans son engin. DR

le champ de bataille, n'aurait d'autre solution que de recourir à des frappes nucléaires pour se sortir d'affaire. En définitive, les hypothèses abondent, et la conception scientifique de la guerre prédomine : les frappes nucléaires dépendent des événements et des circonstances et doivent répondre à une problématique bien précise.

VAINCRE AVANT L'ESCALADE NUCLÉAIRE

Quoi qu'il en soit, l'emploi des armes nucléaires s'inscrit dans un cadre offensif qui doit voir les armées conventionnelles du pacte de Varsovie vaincre à tous les niveaux, avec ou sans frappes nucléaires. Surprise et rapidité d'exécution doivent être les clés de la réussite d'une offensive à l'Ouest. Le but est de mener une attaque mécanisée massive en Centre-Europe visant à enfoncer les défenses de l'OTAN et détruire son corps





▲ Magnifique photo de propagande montrant des lanceurs 9P117 élevant leur missile tactique R-17 « Elbrouz ». Ce projectile a des capacités conventionnelle, chimique (gaz innervant VX) et nucléaire (tête de 5 à 80 kilotonnes). Plus connu sous sa désignation occidentale de « Scud », il peut expédier sa charge offensive à 300 km. Ce système prend place dans l'ordre de bataille des armées et groupes de forces (respectivement 12 et 24 exemplaires) du pacte. RIA-Novosti

de bataille. L'objectif des Soviétiques et de leurs alliés est de se ruer dans la profondeur du dispositif ennemi, en portant les hostilités aussi loin que possible des territoires communistes, et de s'emparer des installations stratégiques majeures de l'adversaire (aérodromes, ports, sites de missiles nucléaires, centres de commandement et de communication, bases logistiques, etc.) avant que l'OTAN n'ait eu le temps de terminer sa phase de mobilisation et que des renforts substantiels n'arrivent des États-Unis, mais surtout, avant que la décision n'ait été prise de recourir à des frappes nucléaires pour enrayer l'avance des forces du PAVA.

Les Soviétiques savent parfaitement, en raison de leurs effectifs pléthoriques et de leur masse mécanisée, ne pas être en mesure de dissimuler les préparatifs d'une invasion de l'Ouest et donc ne pas pouvoir bénéficier d'une surprise totale. Des mouvements seront forcément détectés par l'ennemi, et ses forces seront par conséquent mobilisées à un certain degré d'alerte. Afin que celui-ci ne soit pas maximal, et qu'un effet de surprise subsiste, la montée en ligne et les préparatifs doivent être accompagnés d'opérations d'intoxication, faisant croire à une mobilisation et des mouvements de troupes ayant une autre finalité qu'une offensive à l'Ouest.



Afin d'optimiser les chances de succès, c'est aux *Spetsnaz*, les forces spéciales, d'entrer en action les premiers. Chaque groupe de forces et flotte comprend une brigade de *Spetsnaz*, chaque armée une compagnie. Ces unités sont chargées des reconnaissances profondes, des actions de diversion ou des missions de neutralisation d'objectifs prioritaires dans une profondeur de 400 à 500 kilomètres : systèmes de détection, lanceurs et stocks de missiles nucléaires (Hawk, Pershing, Lance ou Honest, avec les maquettes desquels les personnels ont été familiarisés au cours de leur instruction), sites C3I, bases de bombardiers stratégiques, défenses aériennes, installations de matériels pré-positionnés pour les renforts américains (POMCUS), installations destinées à la conduite (TV, radio, téléphone) et à l'économie de guerre (centrales de production d'énergie) doivent être neutralisés par des équipes, dont certaines – celles dépendant du GRU, le service de renseignements de l'Armée rouge – sont clandestinement présentes sur le sol occidental depuis plusieurs années. Les autres doivent être introduites dans le dispositif adverse par infiltration terrestre, débarquement maritime, parachutage ou héliportage. Moscou ne table pas sur une action décisive de ses *Spetsnaz*, mais leurs sabotages, embuscades doivent contribuer au succès du TVD Ouest en fragilisant le potentiel offensif, les chaînes de commandement et logistiques de l'ennemi, mais surtout en l'empêchant de recourir à ses armements nucléaires.

► Imaginée par les Allemands dès la Seconde Guerre mondiale, éprouvée par les Français en Algérie, systématisée par les Américains au Vietnam, l'aéromobilité est aussi pleinement intégrée par les Soviétiques dans le cadre de la guerre mécanisée. Chaque division blindée et de fusiliers motorisés soviétique comprend un parc d'hélicoptères totalisant 6 Mil Mi-2 « Hoplite » (liaison), 6 Mil Mi-8 « Hip » (assaut) et 6 Mil Mi-24 « Hind » (appui feu). Ici, c'est un Mil Mi-4 « Hound » qui survole cette colonne de T-55. RIA-Novosti

Simultanément, les armées de l'Air du PAVA affaiblissent, elles aussi, le dispositif de l'OTAN. L'aviation tactique se charge d'anéantir les appareils de combat et leurs pilotes sur les aérodromes ou s'efforce de leur damer le pion dans les airs, met hors d'usage les pistes d'atterrissage, attaque les porte-avions ennemis mouillés et repérés dans les ports, détruit les lanceurs et stocks de missiles tactiques, les radars, les sites C3I et systèmes de guidage, les dépôts de carburant, de munitions, de matériels conventionnels, etc. L'aviation stratégique (Tupolev Tu-16, Tu-22) à long rayon d'action hérite, quant à elle, de la destruction des centres de commandement, des aérodromes les plus lointains et des sites nucléaires stratégiques afin d'ôter à l'OTAN toute capacité de riposte nucléaire à l'agression. Par ailleurs, des offensives aériennes à l'échelon opératif prévoient une étroite coopération entre aviations tactique et stratégique pour appuyer les offensives terrestres. Compte tenu de l'extrême densité des défenses antiaériennes occidentales, les attaques doivent être exécutées à travers des couloirs aériens larges de 40-50 kilomètres et profonds de 150-200 kilomètres, « creusés » par des bombardiers de pénétration à basse altitude Sukhoi Su-24 ; la neutralisation de ces zones permettant de limiter les pertes de l'aviation du PAVA. Un ou deux couloirs aériens sont prévus pour chaque groupe de forces.

Au sol, après une préparation d'artillerie assurée par les obusiers de 122, 152 et 203 mm (devant en priorité





« ramollir » les défenses antichars ennemies), les lance-roquettes multiples et les fusées Frog et Scud à tête conventionnelle, les divisions blindées et les divisions de fusiliers motorisés du premier échelon du PAVA doivent percer les lignes défensives et s'enfoncer dans la profondeur du dispositif de l'OTAN, de préférence en empruntant les axes les moins défendus. Leur avance doit être continue et la plus fluide possible, de façon à pouvoir exploiter les moindres opportunités (trouées, découverte de points faibles et flancs en l'air), désorganiser la chaîne de commandement adverse et sa

▼ La Troisième Guerre mondiale comme si vous y étiez ! Ces T-62 foncent à toute allure dans la steppe russe, au cours d'un exercice à tirs réels. Les Soviétiques n'hésitent pas à recourir à ce genre de procédé visant à aguerir les personnels, au détriment d'éventuelles pertes humaines. BTM



logistique. À noter qu'au sein des divisions, les matériels les moins performants en lice, comme les chars T-55 et T-62, sont censés opérer en pointe, sans considération de pertes, les excellents T-64 et T-72 étant destinés à intervenir en dernier ressort : le but est de saturer les défenses de l'ennemi, de l'amener à épuiser ses munitions sur des engins dits « consommables » et à révéler ses plans de feu jusqu'au point de rupture, quand les chars plus modernes seront en mesure de porter le coup d'estocade à peu de frais, l'objectif étant évidemment de préserver le plus longtemps possible ce type de machines. Des groupes mobiles – divisions voire armées conservées en réserve – sont constitués au sein du groupe de forces ; ils sont en charge de la phase d'exploitation à l'échelon opératif : la brèche ouverte, ils doivent s'emparer des objectifs loin à l'arrière des lignes ennemies et ouvrir la voie aux formations suivantes. Les groupes mobiles ont ainsi vocation à créer les conditions visant à transformer un succès tactique – une première percée des défenses de l'OTAN – en un succès opératif. Divisions de première ligne et de groupes mobiles se doivent de conserver coûte que coûte l'initiative, de maintenir le rythme soutenu de l'avance et de rester sans cesse au contact de l'ennemi afin de l'empêcher de recourir à des frappes nucléaires tactiques de crainte de pulvériser ses propres unités de combat. Qu'importe l'épuisement des équipages et l'usure des matériels. Les stratèges savent que ce tempo infernal éprouvera fortement les divisions d'assaut, et c'est là que le système des échelons prend toute son importance.



BMD-1

103^e division aéroportée de la Garde
Armée soviétique, Minsk (Biélorussie), 1979

- Armement : 1 canon 2A28 de 73 mm
- Vitesse max. : 80 km/h
- Autonomie : 600 km
- Blindage max. : 33 mm
- Poids : 7,5 t

9K35 Strela-10 (SA-13 Gopher)

810^e brigade d'infanterie de marine
Armée soviétique, Sébastopol, 1982

- Armement : 4 missiles sol-air Strela
- Vitesse max. : 61 km/h
- Autonomie : 500 km
- Blindage max. : 7 mm
- Poids : 12,3 t



BTR-70

10^e division de fusiliers motorisés de la Garde
Armée soviétique, Akhaltsikhé (Géorgie), 1975

- Armement : 1 mitrailleuse
KPV de 14,5 mm
- Vitesse max. : 80 km/h
- Autonomie : 600 km
- Blindage max. : 9 mm
- Poids : 11,5 t

T-62A modèle 1972

9^e division blindée
Armée soviétique, Riesa (RDA), 1971

- Armement : 1 canon U-5TS de 115 mm
- Vitesse max. : 50 km/h
- Autonomie : 450 km
- Blindage max. : 242 mm
- Poids : 40 t





Dispersées sur une grande profondeur, les divisions de réserve de second échelon (districts militaires occidentaux d'URSS) montent en ligne au fil des jours pour maintenir l'élan initial et sont engagées par vagues, de manière à maintenir une pression constante sur les forces de l'OTAN et l'empêcher de se réorganiser. Le but est de confronter les armées adverses à des unités constamment fraîches, de façon à ce qu'elles finissent par succomber sous le nombre, moment où les ultimes échelons seront engagés pour la percée décisive. Afin d'éviter que l'aviation tactique de l'OTAN n'entrave la progression des troupes terrestres, les éléments avancés et colonnes logistiques sont protégés par un parapluie antiaérien comprenant pièces de DCA (ZSU-23-4 Shilka) et batteries de missiles sol-air (SA-7, SA-9, SA-6, SA-8, SA-13 à l'échelle des divisions, SA-4 et SA-11 à l'échelle des armées) couvrant tous les paliers d'altitude.

Le groupe de forces Ouest, aidé par le largage de divisions parachutistes sur les arrières adverses, doit produire le choc initial en RFA. Ses cinq armées doivent se ruer à travers l'Allemagne de l'Ouest et débouler entre Essen et Francfort-sur-le-Main ; une fois les passages sur le

▲ Dissimulée sous les arbres d'une forêt Est-allemande, cette unité blindée soviétique équipée de T-55 attend ses ordres avant de se mettre en route. Une ambiance qui ressemble à celle qui aurait pu précéder une vaste offensive à l'Ouest...

RIA-Novosti

▼ ... La suite s'apparentant à cela ! Deux T-55 de l'Armée populaire polonaise (*Ludowe Wojsko Polskie*) surgissent d'un sous-bois au cours d'un exercice.

Coll. Ashuraliev

Rhin assurés, elles envahiront la Belgique, le Luxembourg et le nord de la France sur un axe Genk-Sarreque-mines. L'avance du groupe de forces Ouest doit se faire en parfaite coordination avec celle du groupe de forces Nord, chargé de percer le front allié dans le nord de la RFA et de fondre à la fois sur le Danemark (offensive appuyée par des débarquements amphibies et des largages de parachutistes soviéto-polonais) et sur les Pays-Bas. L'action conjuguée de ces deux groupes de forces doit faire voler en éclats le groupe d'armées Nord de l'OTAN (*Northag*), composé des 1^{er} corps d'armée Ouest-allemand, 1^{er} corps d'armée britannique, 1^{er} corps néerlandais, 1^{er} corps d'armée belge et de l'Armée danoise. Disparate, articulé autour des « petits » contingents alliés, le *Northag* est en effet considéré par Moscou comme le point faible du dispositif ennemi. Son amoindrissement ou sa destruction par les

groupes de forces Nord et Ouest fragiliserait de façon irrémédiable le dispositif général de l'OTAN, qui ne pourrait alors plus compter, en attendant les renforts projetés des États-Unis et de Grande-Bretagne (*UK Mobile Force*), que le groupe d'armées Centre (*Centag*) jugé comme le « gros morceau » : 2^e et 3^e corps d'armée Ouest-allemands, 5^e et 7^e corps d'armée américains, 1^{re} armée française. Or, celui-ci aurait déjà fort eu à faire avec le groupe de forces Centre chargé de reprendre à peu près les grandes lignes du plan tchécoslovaque de 1964 : progression en RFA méridionale sur un axe Bayreuth-Bamberg-Mannheim, franchissement du Rhin au sud de cette dernière ville, pénétration en France sur un front Strasbourg-Mulhouse et percée dans la vallée du Rhône !

Dans l'optique d'une guerre européenne, la neutralisation et la prise de contrôle des détroits du Bosphore et des Dardanelles sont primordiales et incombent au TVD Sud-Ouest, globalement chargé de l'offensive de flanquement au sud du TVD Ouest. Une douzaine de divisions du district militaire d'Odessa, ainsi que les armées roumaine et bulgare, appuyées par la puissante flotte de la mer Noire, doivent être engagées.



ZSU 23-4 « Shilka » modèle 1977

90^e division blindée de la Garde
Armée soviétique, Bernau (RDA), 1983

Armement : 4 canons antiaériens 2A7 de 23 mm
Vitesse max. : 50 km/h
Autonomie : 450 km
Blindage max. : 15 mm
Poids : 19 t



Une partie doit détruire l'Armée turque de Thrace orientale, annihiler les défenses des détroits et en prendre le contrôle au moyen d'opérations aéroportées et de débarquements de fusiliers-marins soviétiques et bulgares. Une quinzaine de divisions des districts militaires de Transcaucasie (1^{er} échelon) et du Nord-Caucase (2^e échelon) peuvent, si besoin, soutenir cet effort en attaquant la Turquie à travers la chaîne montagneuse. L'autre partie du TVD Sud-Ouest (principalement l'Armée populaire bulgare renforcée de divisions soviétiques ; les Roumains faisant office de second échelon) doit se lancer

▼ C'est de cette manière (mais balises et phares éteints) que les blindés soviétiques auraient pu passer le Rhin... Des T-55 soviétiques franchissent un pont du Génie, au cours d'un exercice. RIA-Novosti

à l'assaut de la Grèce afin de sécuriser les bords de la mer Égée. Les Soviétiques s'attendent à subir de lourdes pertes en cas d'offensive dans les Balkans, compte tenu des effectifs importants des Armées grecque et turque. Ce d'autant que le terrain est très peu propice au déploiement de blindés, le front très éloigné des bases logistiques du district militaire d'Odessa et la participation roumaine très incertaine. Par ailleurs, tablant sur une entrée des troupes de l'OTAN en Autriche en cas de guerre (afin de protéger le sud de la RFA), le TVD Sud-Ouest pourrait être amené à supporter l'effort du groupe de forces





Sud du TVD Ouest, chargé d'envahir l'Italie du Nord par l'Autriche neutre. Il lui incomberait alors, lui aussi, d'envahir en Autriche, mais aussi d'arracher de bonnes dispositions à la Yougoslavie communiste. Mais ce plan reste conditionné au droit de passage du territoire yougoslave, que Tito n'aurait, de façon quasi certaine, pas accordé aux forces du PAVA.

En Scandinavie, deux divisions du TVD Nord-Ouest (45^e et 131^e divisions de fusiliers motorisés, spécialement équipées pour les opérations en Arctique), assurant le flanc Nord du TVD Ouest, se chargeraient d'envahir le comté norvégien de Finnmark et d'avancer jusqu'à Tromsø, afin de mettre ses importantes installations portuaires à disposition de la flotte du Nord. Des parachutages et des opérations amphibies sont initialement prévus pour diviser les éléments de l'OTAN de la frontière soviéto-norvégienne.

CONCLUSION : L'OMNIPRESENCE DU BLINDÉ

Les armées du PAVA misent donc sur leur homogénéité, leur supériorité numérique, leur potentiel blindé et la manœuvrabilité de leurs divisions pour l'emporter sur l'OTAN. L'Armée rouge s'appuie en effet sur trois formations types : la division blindée, la division de fusiliers motorisés et la division parachutiste. Toutes disposent d'une importante composante mécanisée : la division blindée (11 500 hommes) aligne 328 chars et 306 blindés transport de troupes BMP ; la division de fusiliers motorisés (13 000 hommes), 220 chars et 556 blindés transport de troupes BMP et BTR. Même la division parachutiste (6 500 hommes) peut compter sur son parc blindé, en l'occurrence 270 blindés BMD (ayant succédé à l'ASU-85), aérotransportables ou largables par avions de transport Antonov !

Évidemment, le pacte de Varsovie affiche de nombreuses faiblesses, qui n'ont pas échappé aux stratégies de



▲ Véhicules de transport de troupes OT-64 SKOT aux couleurs polonaises. Il s'agit de l'équivalent du BTR-60, né d'un programme d'armement conjoint polono-tchécoslovaque. DoD

▼ Superbe cliché couleur de transports de troupes BTR-60PB d'une unité de fusiliers-marins débarquant d'un aéroglisseur classe Zubr. Depuis la Seconde Guerre mondiale, les fusiliers-marins soviétiques jouissent, comme les parachutistes, d'un prestige immense en URSS. En cas de guerre, « bérets bleus » et « bérets noirs » sont appelés à jouer un rôle décisif dans les détroits turcs et en Norvège. US Nara

l'OTAN et qui sont susceptibles de contrarier le bon déroulement de ses offensives (parc aérien qualitativement inférieur à celui des occidentaux, hypothéquant les chances d'obtenir la supériorité aérienne, chaîne de commandement et moyens C3I moins performants, protection balistique des chars rudimentaire, etc.) ; mais la puissance et la mobilité de ses armées conventionnelles doivent lui permettre de faire la différence quoi qu'il advienne. Au final, la doctrine militaire soviétique est parvenue à un excellent compromis entre saturation de l'ennemi par la masse lors du choc initial et mobilité tactique visant à profiter des moindres faiblesses repérées dans la profondeur du dispositif adverse une fois la percée réalisée. Sur le terrain, celle-ci se traduit par une souplesse d'emploi des unités divisionnaires capables de répondre aux problèmes rencontrés et de s'adapter aux menaces identifiées. En voici, au travers des schémas tactiques des pages suivantes, les principes de base... ■





DIVISION BLINDÉE

COMMANDEMENT & RECONNAISSANCE



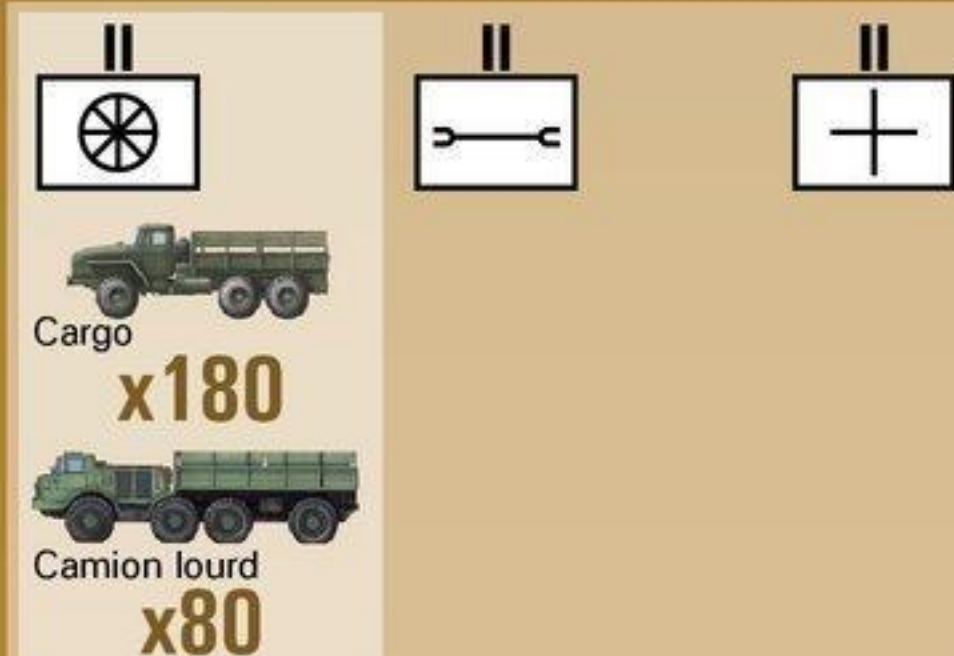
MÉLÉE



APPUIS



SOUTIEN



DIVISION DE FUSILIERS MOTORISÉS

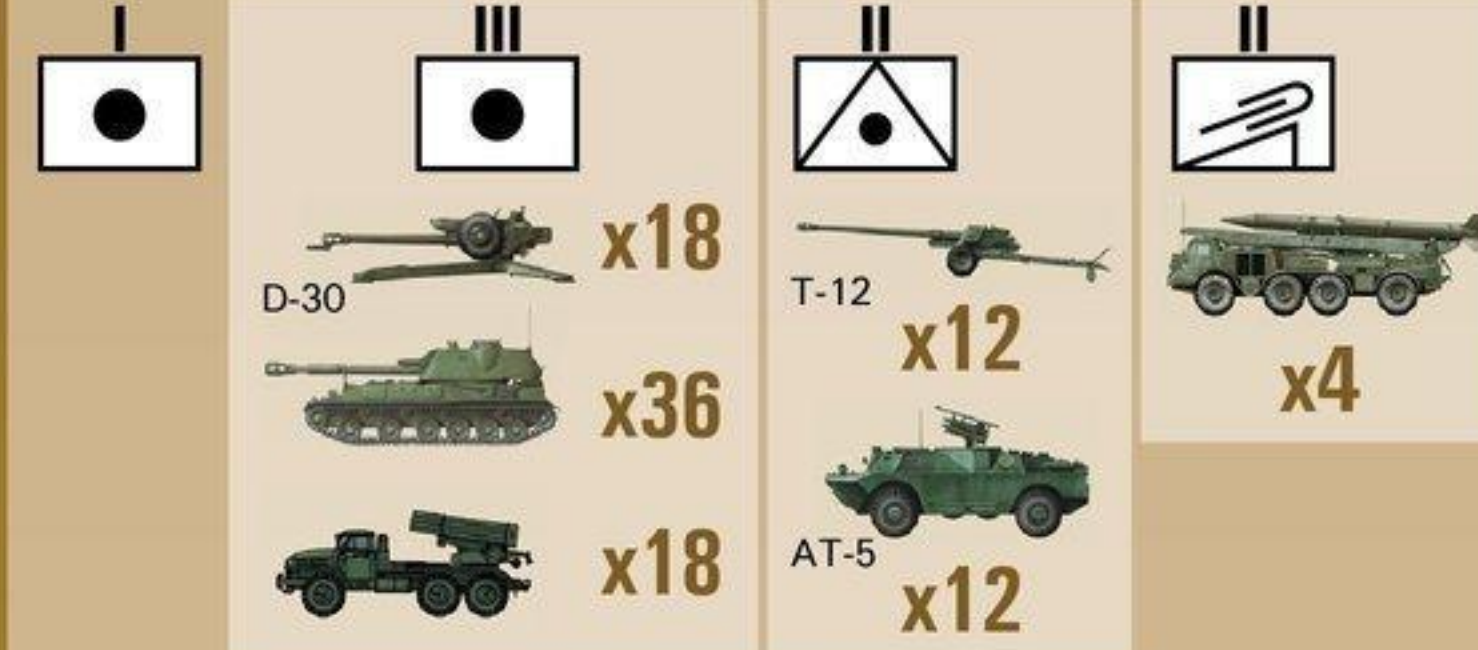
COMMANDEMENT & RECONNAISSANCE



MÉLÉE



APPUIS



SOUTIEN





LES FUSILIERS MOTORISÉS UNE REDOUTABLE PUISSANCE DE FEU

RPG-7



SVD DRAGUNOV



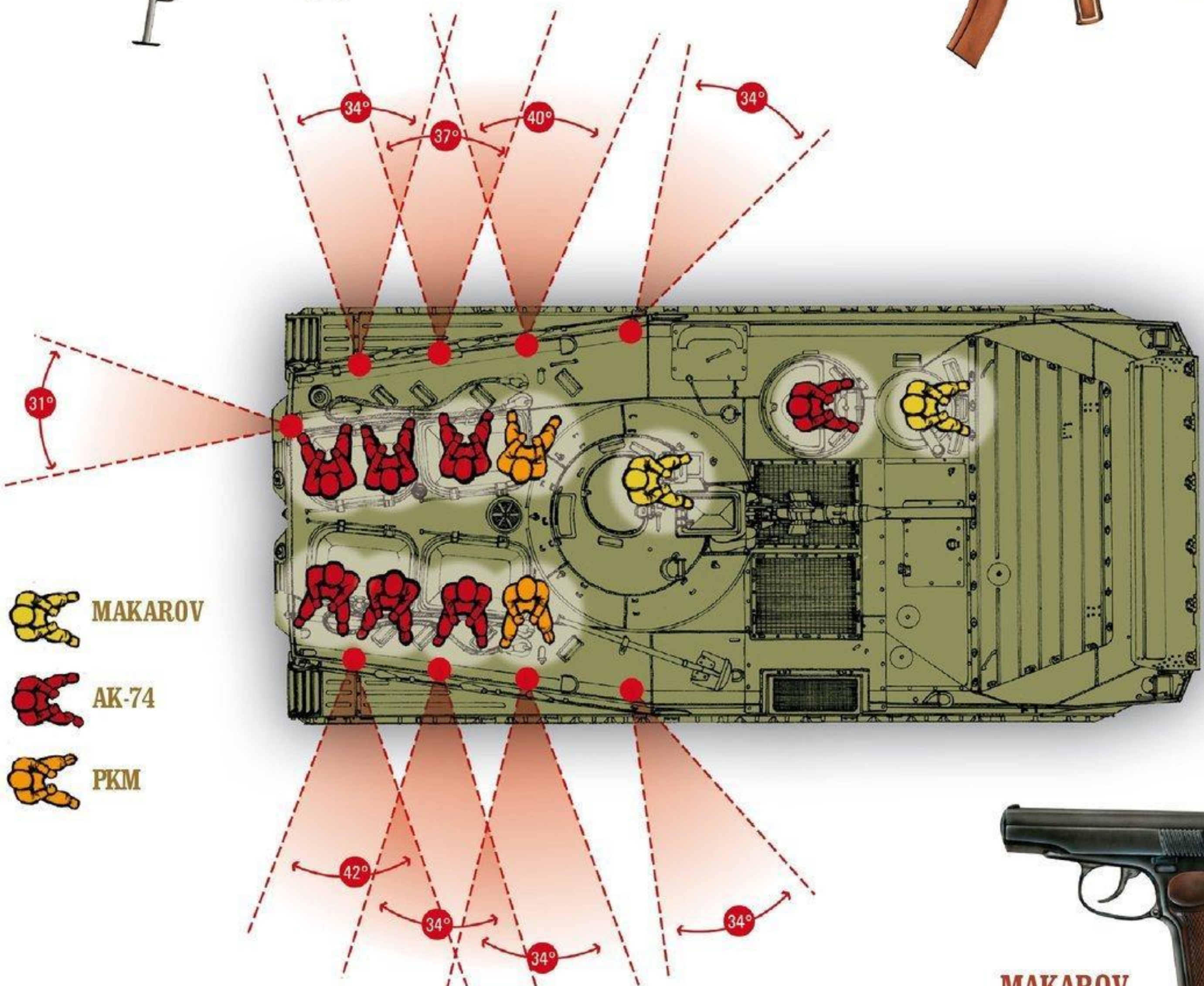
PKM



AK-74

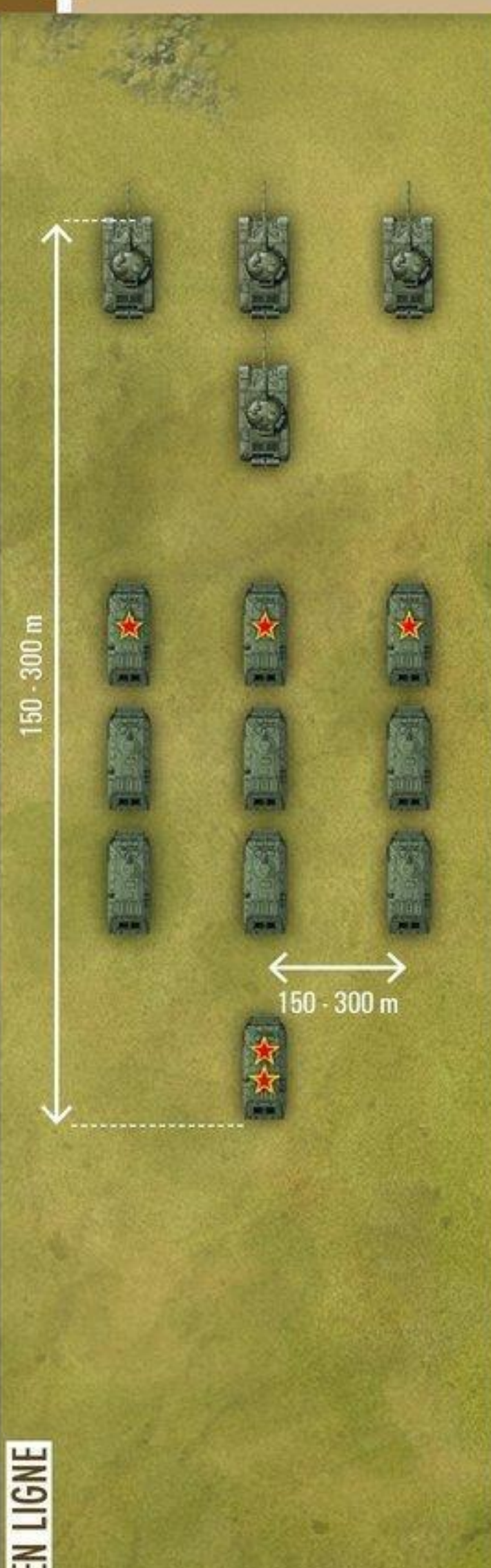


En guise d'arme individuelle, les fusiliers motorisés du pacte de Varsovie disposent de l'incontournable fusil d'assaut Kalachnikov, plusieurs fois modernisé (versions AK-47, AKM en 7,62 mm, puis AK-74 en 5,45 mm). Robuste, fiable au possible (elle ne s'enraye quasiment jamais), simple d'entretien, cette arme mythique peut « cracher » jusqu'à 600 coups/minute. Dans l'éventualité d'un combat rapproché, le fusilier porte au ceinturon sa baïonnette glissée dans un fourreau dont l'extrémité forme une pince destinée à couper les fils de fer barbelés. Les snipers sont équipés, à partir de 1963, du redoutable fusil de précision SVD Dragunov, portant la distance de tir d'une section d'infanterie jusqu'à 800 mètres. L'appui feu au niveau de la section est dispensé par la mitrailleuse légère PKM de 7,62 mm. Le mitrailleur peut la poser sur bipied ou tirer en mouvement grâce à une poignée fixée sur le dessus de l'arme. Le combat antichar échoit au pourvoyeur de RPG-7. La charge creuse PG-7VL de ce lance-roquettes, aussi emblématique que la Kalachnikov, est capable de perforer 500 mm de blindage, la charge en tandem PG-7VR ayant été conçue en 1988 pour les blindages réactifs (750 mm d'acier percés, 600 mm d'acier avec ces derniers !). Le projectile à fragmentation OG-7V est, quant à lui, à usage antipersonnel. Le principal défaut du RPG-7 est sa portée efficace réduite à 200 mètres. Les cadres et les équipages de blindés (jusqu'à l'introduction des AKS-74U – des Kalachnikov raccourcies – pour ces derniers) disposent du pistolet semi-automatique Makarov de 9 mm à 8 coups.

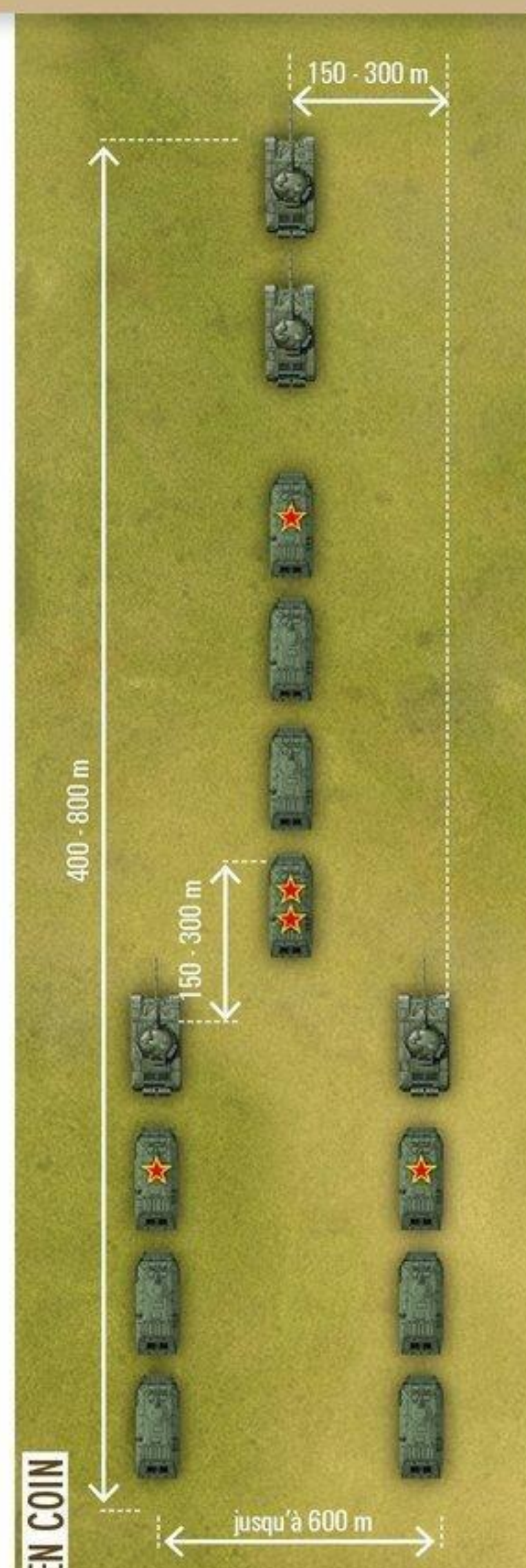


MAKAROV

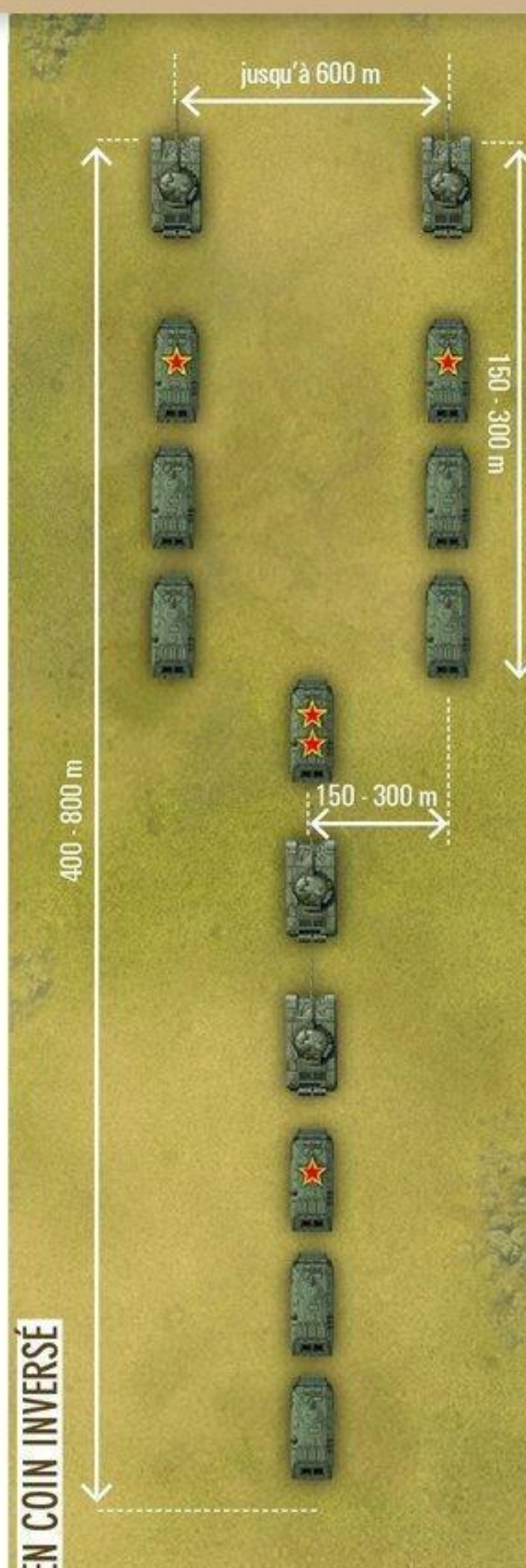
POSTES DE TIR DES FUSILIERS DANS UN BMP-1



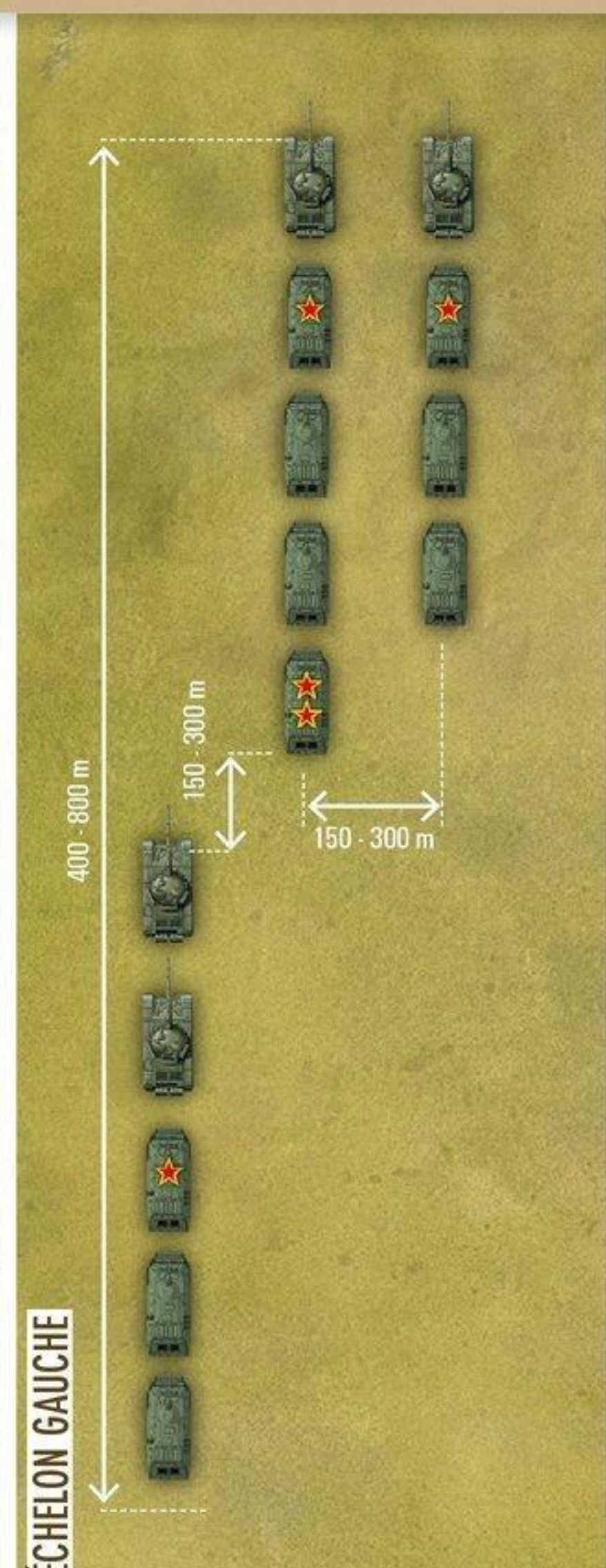
EN LIGNE



EN COIN



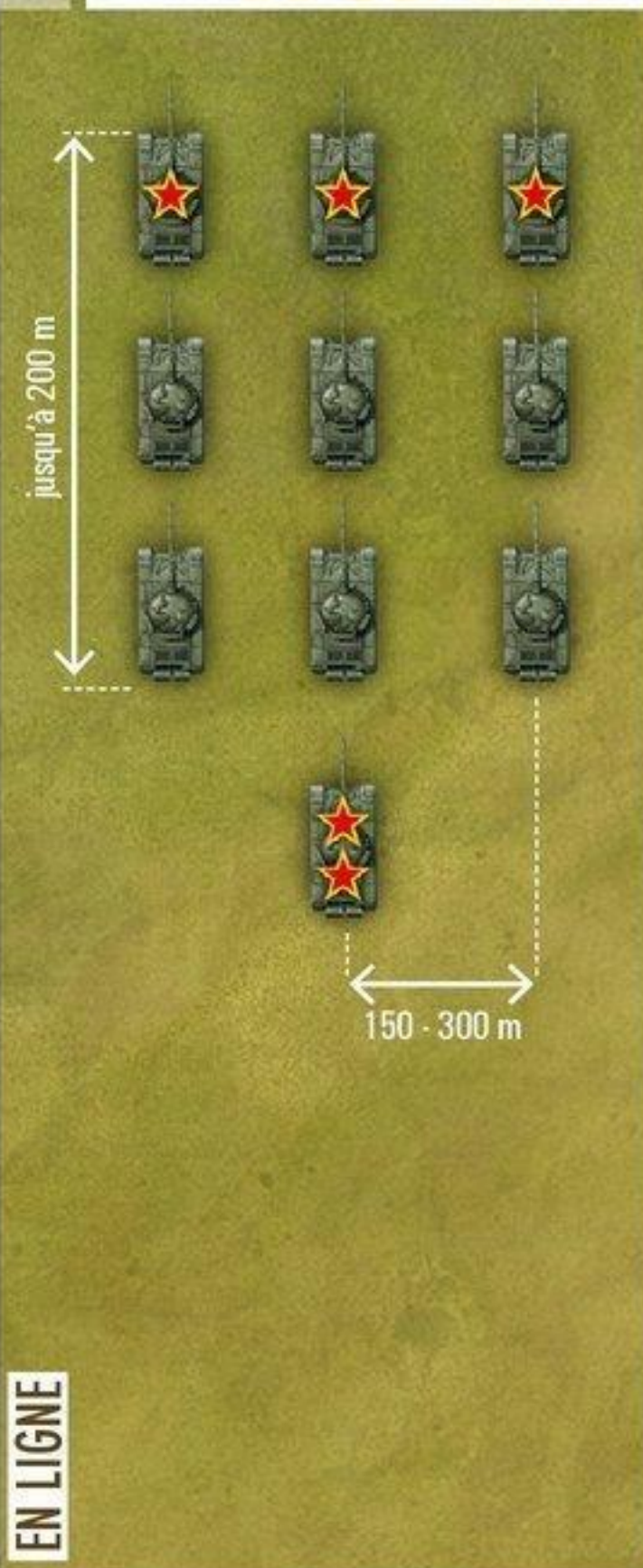
EN COIN INVERSÉ



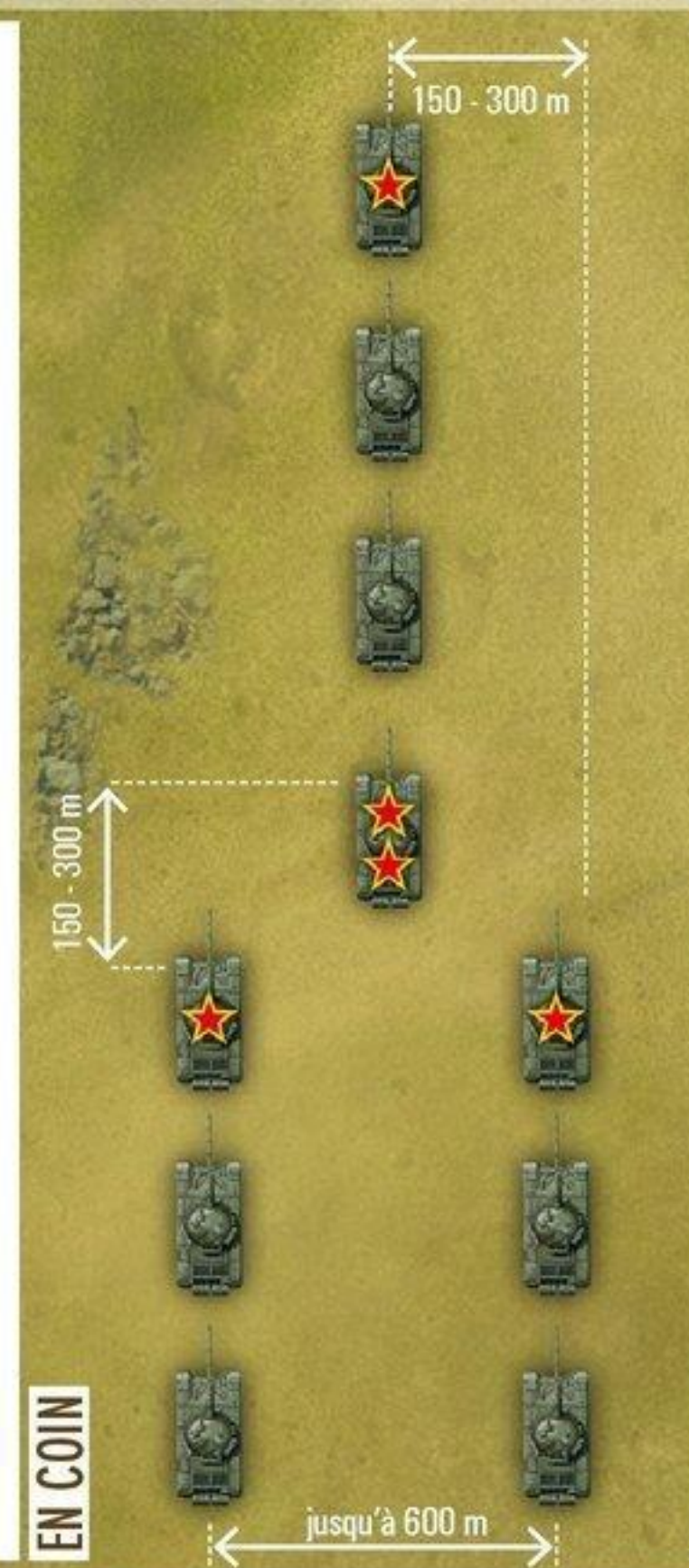
ÉCHELON GAUCHE

FORMATION DE COMBAT

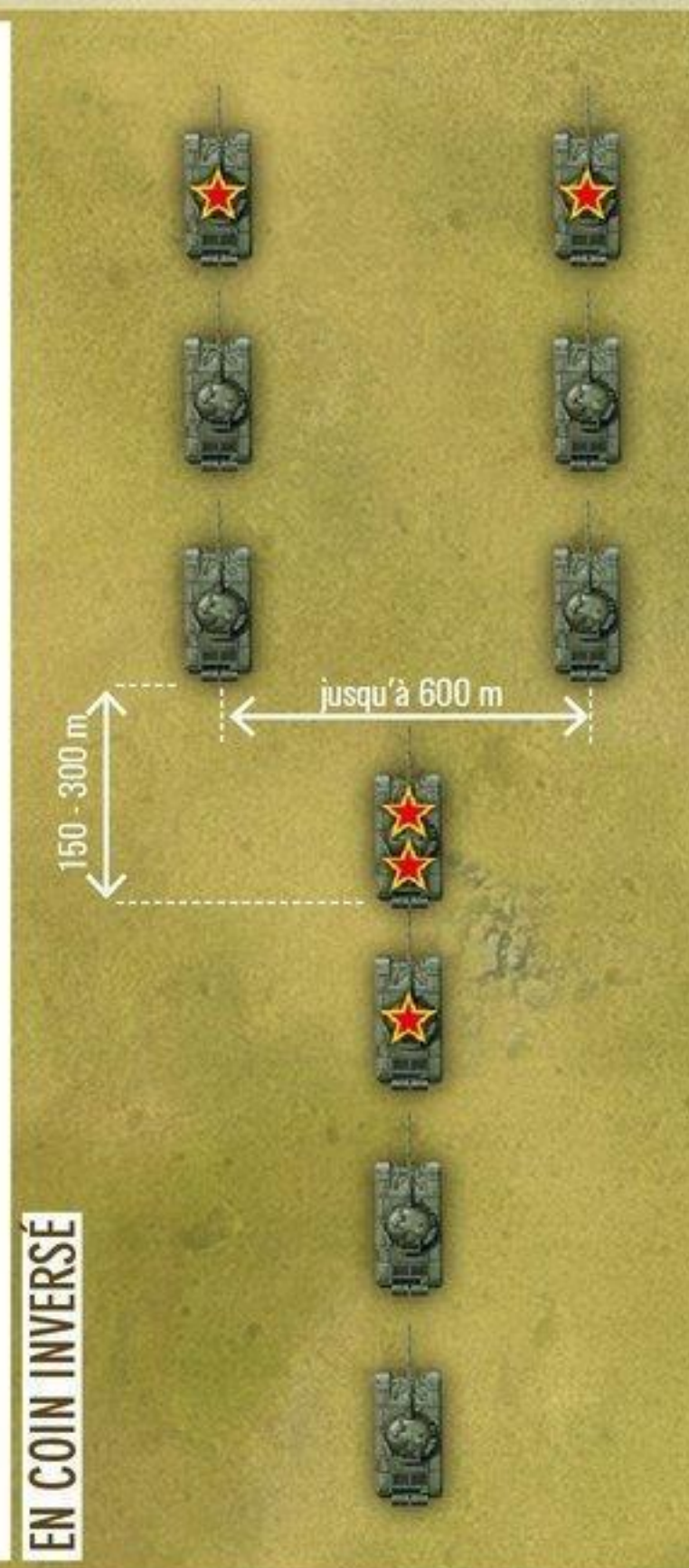
▲ COMPAGNIE DE FUSILIERS MOTORISÉS (SUR BTR), AVEC PELOTON BLINDÉ
▼ COMPAGNIE DE CHARS



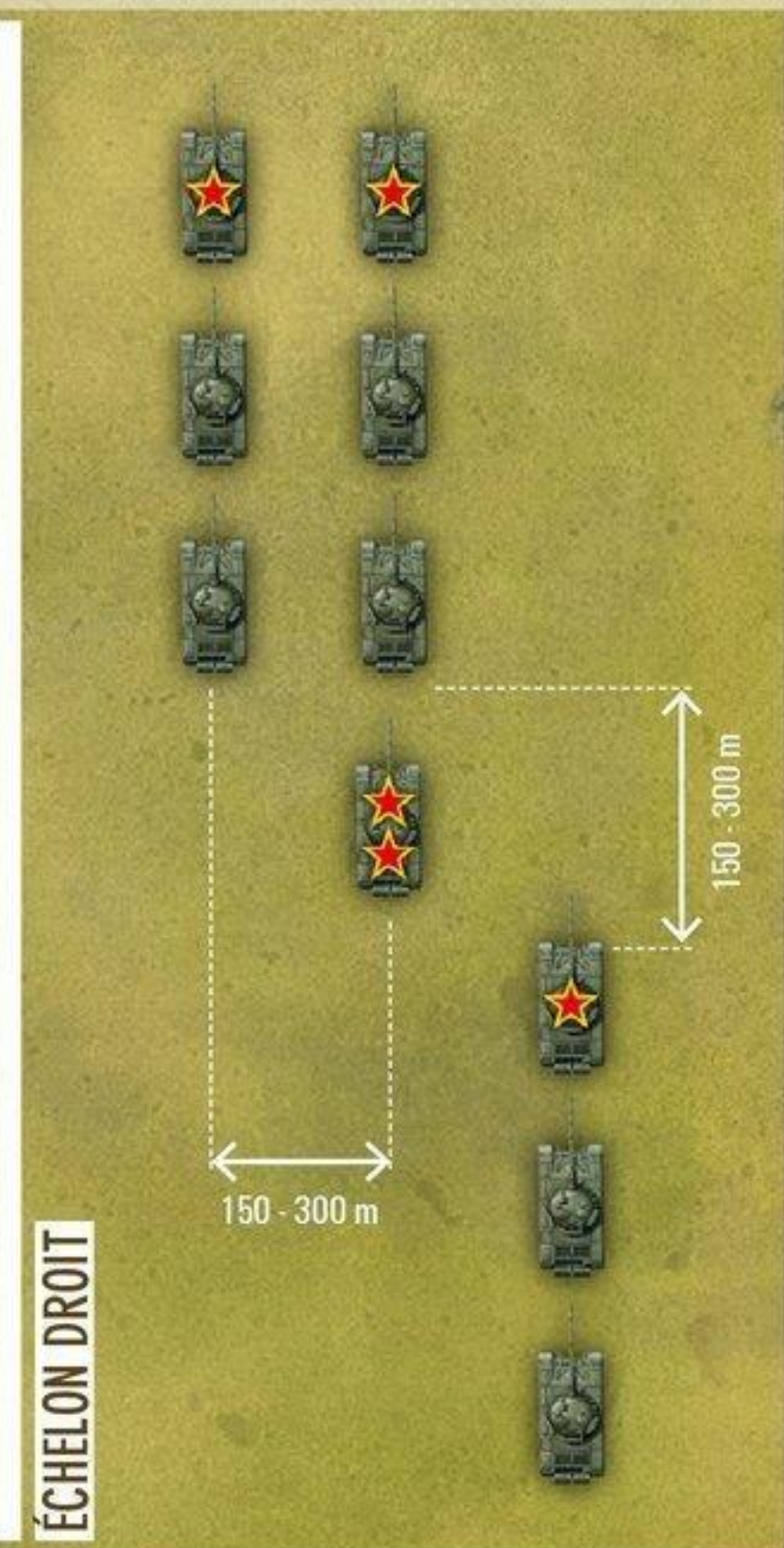
EN LIGNE



EN COIN



EN COIN INVERSÉ



ÉCHELON DROIT

BTR

CHAR

CHEF DE PELOTON



COMMANDANT DE COMPAGNIE



59

1942-43

CHRONIQUES *تسعينات* *Africa*

Par Xavier Tracol

DECEMBRE 1942 - JANVIER 1943

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

En novembre 1942, l'annonce du débarquement de forces anglo-américaines dans le dos de Rommel fait à Berlin l'effet d'une bombe. Aussi, des *U-Boote* sont envoyés de toute urgence devant Gibraltar et en baie de Casablanca pour s'en prendre à la flotte alliée. Ils coulent bien quelques transports, mais rien qui ne renverse la situation. Des bombardiers basés en Libye voisine prennent alors le relais, faisant plusieurs raids sur l'Algérie. Cette réaction n'est évidemment pas suffisante, et le haut état-major allemand décide de déclencher l'opération « Anton » le 11 novembre 1942. Ce plan prévoit l'invasion de la Zone libre pour s'assurer des côtes méditerranéennes, le désarmement des 50 000 hommes de l'armée d'armistice et la capture de la

flotte française à Toulon (opération « Lila »). Le 27 novembre, cette dernière mission échoue : 90 % des navires sont sabordés par leurs équipages. Mais les Allemands ne s'arrêtent pas là et décident d'occuper la Tunisie – territoire sous mandat français – et d'envoyer d'importants renforts aux forces italo-allemandes engagées en Libye.

Ces dernières sont en cours de repli suite à l'opération britannique « Supercharge », le dernier « coup de boutoir » de Montgomery ayant réussi à épuiser les faibles réserves de Rommel. Le « Renard du désert » s'est rétabli provisoirement, fin novembre, sur une ligne défensive Mersa el Brega–El Agheila, dans le golfe de Syrte, avec des lambeaux d'unités : ses deux divisions blindées forment l'équivalent d'une brigade, ses deux *leichte Divisionen* n'ont plus aucun armement lourd, et le *XX^e Corpo di Armata* ne possède plus que 30 chars et presque autant d'automitrailleuses ! Face à cet agglomérat de forces sous-équipées, Montgomery a placé la *7th Armoured Division* et la *51st Infantry Division*, des formations puissamment armées mais que le chef de la *8th Army* a décidé de ne pas lancer tout de suite dans un assaut précipité.

▼ Page de droite :

Tripoli tombe sans combattre, et les Anglais occupent alors l'ancien nœud logistique de l'*Afrika-Korps*. C'est une défaite lourde de conséquences pour l'Italie, qui perd ainsi la capitale de sa colonie, mais beaucoup moins pour Rommel, qui se replie stratégiquement en Tunisie avec l'ensemble de ses forces.

Archives Caraktère



◀ 9 novembre 1942, Alger. Des dockers débarquent d'une péniche un *Howitzer Motor Carrier* américain de 105 mm. C'est un obusier automoteur M7 Priest, sur châssis de char moyen M3, dont les premiers modèles sont sortis d'usine en avril et ont tout d'abord été envoyés à la *8th Army* durant l'été 1942.
US Nara



Au contraire, il prend tout son temps, puisque sa prochaine offensive n'est prévue que le 15 décembre... Rommel estime qu'il ne pourra pas résister à une opération de grande ampleur si loin de sa base logistique et envisage un second repli jusqu'à Homs. Pour les Italiens, la chose est inenvisageable : ce serait abandonner les derniers restes de leur empire colonial et permettre aux Anglais de s'enfoncer en Tripolitaine plus profondément encore que durant les sombres heures de février 1942 ! Rommel a beau prendre l'avion le 28 novembre pour en référer à Hitler, il est seul à défendre son projet... Accaparé par le sort de ses troupes à Stalingrad, le *Führer* ne lui promet que quelques renforts mais refuse l'idée d'une nouvelle retraite. À force de persuasion, Rommel finit par faire céder Mussolini, qui autorise, fin novembre, un repli général à 320 kilomètres à l'est de Tripoli.

Une lente descente aux enfers

De retour en Libye le 2 décembre, Rommel prépare aussitôt le décrochage de ses unités, une opération délicate qui a lieu dans la nuit du 7 au 8 décembre, au nez et à la barbe des Anglais qui n'ont rien vu venir ! Montgomery se lance alors à la poursuite des troupes de l'Axe en faisant emprunter à ses deux divisions la route côtière et en ordonnant à la *2nd New Zealander Infantry Division* de progresser parallèlement par le désert. Ce n'est que le 15 décembre que les Britanniques réussissent à reprendre le contact avec les Italo-Allemands, les Néo-Zélandais se rabattant même sur la route côtière à Marduma pour bloquer ainsi toute possibilité de retraite. Le plan est bon mais le dispositif trop peu puissant, et les *Panzer* arrivent à s'ouvrir un passage le lendemain. Rommel reprend alors son repli vers l'ouest, malgré un manque permanent de carburant et des tensions de plus en plus vives avec

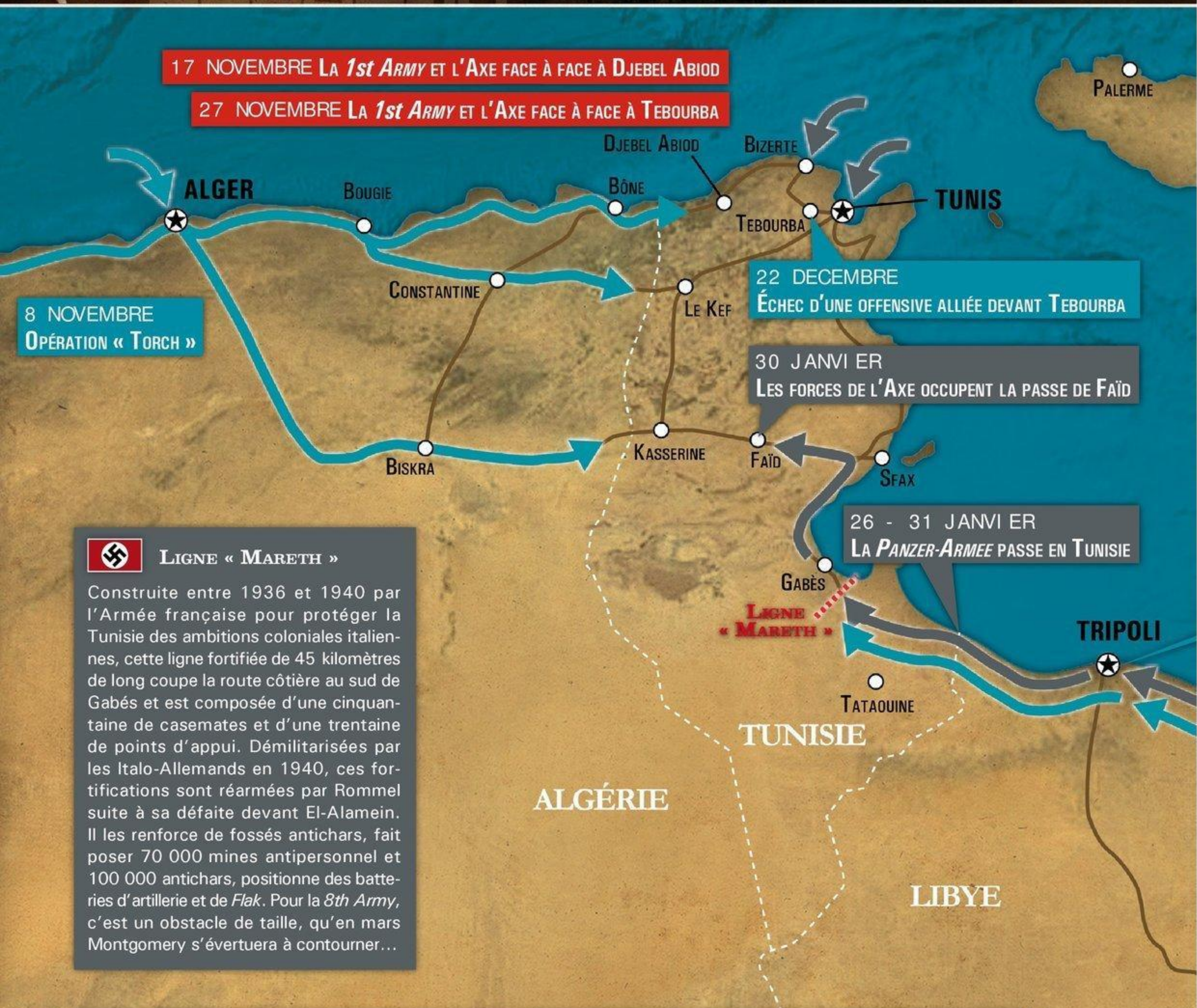


Bastico et le maréchal Cavallero ainsi qu'avec Kesselring, tous convaincus d'une résistance à outrance dans le golfe de Syrte. Le *DAK* ne possède alors plus que 64 chars, dont moins d'une douzaine sont pleinement opérationnels. Le fait même de retraiter a pour conséquence que le matériel endommagé ou en panne est irrémédiablement perdu... Pour freiner les ardeurs ennemies, les Allemands minent leurs axes de repli, ralentissant ainsi les avant-gardes de Montgomery. Tout ce qui ne peut-être emporté est systématiquement détruit, piégé ou saboté.

Suite p.64



1942-43



LA *TIGER-ABTEILUNG* 501

Pour occuper la Tunisie, l'Axe puise dans sa réserve opérationnelle. Il ordonne ainsi, en novembre 1942, qu'une compagnie de la *schwere Heeres-Panzer-Abteilung* 501 gagne Bizerte. Ce bataillon de chars lourds et de *Panzer III* d'accompagnement est un renfort très bienvenu pour lutter contre les chars moyens américains ! Les premiers Tiger débarquent le 23 novembre, mais l'unité ne sera complète que le 24 janvier 1943. Toutefois, le baptême du feu a lieu dès le 1^{er} décembre 1942 à Djedeida contre plusieurs *Medium Tanks* M3 Lee. Affectés à diverses *Kampfgruppen*, ces Tiger combattent comme « pompiers du front », par groupes de deux ou trois, pour rétablir un point menacé ou percer le dispositif adverse.



DECEMBRE 1942 - JANVIER 1943

SICILE

GRÈCE

ATHÈNE



**HANS-JÜRGEN
BERNHARD THEODOR
VON ARNIM**

Fils d'un général de l'Armée impériale, von Arnim est un vétéran de la Première Guerre mondiale. *Generalmajor* en 1938, il combat en Pologne, en France puis en URSS, où il est gravement blessé au début de la campagne. En octobre 1941, il reçoit le commandement du XXXIX. *Panzer-Korps* positionné entre autres devant Leningrad. En novembre 1942, von Arnim prend la tête de la 5. *Panzer-Armee* envoyée en Tunisie. Il est alors sous l'autorité directe de Rommel, mais très brièvement : en décembre, il est promu *Generaloberst* et le remplace à la direction de la *Heeresgruppe* « Afrika ».



23 JANVIER

TRIPOLI LIBÉRÉE PAR LA 8th ARMY

25 DECEMBRE

SYRTE LIBÉRÉE PAR LA 8th ARMY

SYRTE

LIGNE DE DÉFENSE
DE L'AXE

EL AGHEILA

MERSA EL BREGA

BENGHAZI

MARAU

MECHILI

MSUS

AGHEDABIA

CYRÈNE

DERNA

GAZALA

TOBROUK

BIR HAKEIM

BARDIA

SIDI BARRANI

SOLLUM

CYRÉNAÏQUE

DJARABOUB

SIWA

GRANDE MER
DE SABLE

ÉGYPTE



**LE DISPOSITIF DE L'AXE EN AFRIQUE EN DÉCEMBRE 1942
(FUTURE HEERESGRUPPE « AFRIKA »)**

5. Panzer-Armee

von Broich Division

20. Flak-Division

10. Panzer-Division

Deutsch-Italienischen Panzer-Armee

Deutsches Afrika-Korps (15. et 21. Panzer-Divisionen)

90. leichte Afrika-Division

X Corpo d'Armata (« Pavia », « Brescia » et « Folgore »)

XX Corpo d'Armata (« Ariete », « Littorio » et « Trieste »)

XXI Corpo d'Armata (« Bologna » et « Trento »)

136^e Divisione « Giovani Fascisti »

SEBHA



1942-43



Opération « Torch »



▲ Premier grand débarquement allié sur le théâtre d'opérations occidental, l'opération « Torch » met déjà en œuvre les composantes obligées de toute vraie action amphibie : forces de couverture aérienne et navale, péniches à fond plat, débarquement sur les plages et non dans les ports, etc.
US Nara

[1] Site historique du débarquement des troupes françaises en juin 1830 et plage prévue pour le débarquement des forces britanniques.

Le 25 juillet 1942, l'état-major combiné anglo-américain planifie une opération amphibie confiée au général Dwight Eisenhower, commandant en chef des forces américaines en Europe : 107 000 hommes, 200 bâtiments de guerre et 110 navires de transport répartis en trois *Task Forces* doivent établir neuf têtes de pont au Maroc et en Algérie pour prendre à revers les forces italo-allemandes de Rommel en Libye et en Égypte. Les villes de Casablanca, Oran et Alger sont choisies pour leurs plages et leurs installations portuaires, mais surtout

parce qu'elles sont situées en territoires sous contrôle français, moins défendus. Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942, 400 résistants français s'emparent à Alger des centres de communication et neutralisent pendant quinze heures les batteries côtières de Sidi-Ferruch [1]. Par contre, au Maroc, le « coup » échoue. Après une traversée sans difficulté du détroit de Gibraltar par les *Task Forces* Centre et Est dans la nuit du 5 au 6 novembre 1942, les trois forces amphibies américaines attaquent simultanément leurs objectifs respectifs le 8, aux premières heures du matin.

Les 35 000 hommes du général George Patton prennent pied à Mehdia, à Port-Lyautey (actuelle Kénitra) et à Safi, avec plus de 230 chars et l'appui aérien de 172 avions embarqués. À Casablanca, l'engagement tourne à la bataille rangée, car les troupes françaises résistent sur ordre de Vichy, qui a fait appareiller son escadre. La supériorité numérique, matérielle et technique des Alliés est cependant écrasante : le cuirassé *Jean Bart* est mis hors de combat, le croiseur *Primauguet* est coulé, plusieurs autres navires et sous-marins sont envoyés par le fond, échoués à la côte ou sabordés. À terre, les vétérans de l'armée d'Afrique résistent farouchement trois jours durant à Mehdia, face aux troupes inexpérimentées de Patton. Casablanca est finalement déclarée ville ouverte le 10 à 6h40. La prise d'Oran sera aussi laborieuse ; dans ces opérations conjointes, les Français perdent 1 300 tués et 2 000 blessés, contre 479 morts et 720 blessés chez les Alliés. À Alger, deux destroyers américains chargés d'hommes réussissent à entrer dans le port malgré le feu des batteries françaises. Au soir du 8 novembre, les troupes alliées prennent intact le port, et des négociations compliquées s'engagent avec les autorités locales : le 13 novembre, le général Giraud est nommé commandant en chef des forces françaises en Afrique ; après plusieurs jours de tractations, l'amiral Darlan est reconnu haut-commissaire pour la France en Afrique, et, le 22, l'armée d'Afrique vient gonfler les rangs alliés. ■

Cette course de lenteur prend fin à Bouerat, le 26 décembre. La veille, la ville de Syrte a été libérée par la *8th Army*, qui avance prudemment puis stoppe pour se préparer à un nouvel assaut. Ce dernier n'aura lieu que le 15 janvier 1943, après que Montgomery a adapté son flux logistique : l'armée britannique est à près de 1 500 kilomètres d'Alexandrie, alors qu'au contraire, Rommel peut compter sur les dépôts de Tripoli, seulement distants d'environ 300 kilomètres...

L'offensive britannique est donc relancée le 15 janvier, après une classique préparation d'artillerie et des raids aériens : la *51st Infantry Division* progresse par la route littorale, tandis que les Néo-Zélandais et les blindés de la *7th Armoured Division* coupent le Wadi Zem Zem plus au sud, en plein désert, avec l'intention de contourner l'adversaire. Les *Panzer* rendent coup pour coup, mettant hors de combat une cinquantaine de chars anglais, mais, à 1 contre 4, ils doivent décrocher pour ne pas se laisser déborder. Deux jours plus tard, Rommel se rétablit sur une ligne Homs-Tarhouna. Ce ne peut être que provisoire, car si la *8th Army* progresse lentement sur la côte, c'est aussi pour laisser le temps à son aile gauche de dépasser les lignes de l'Axe par l'intérieur des terres... Le « Renard du désert », épuisé, n'a d'autre choix que de commander un nouveau repli, abandonnant cette fois Tripoli aux Anglais. La ville est évacuée à partir du 21, et Montgomery peut y faire son entrée deux jours plus tard. C'est un triomphe personnel pour cet homme qui, il y a encore trois mois, bataillait devant El-Alamein, plus de 2 000 kilomètres plus à l'est ! Les installations portuaires ont néanmoins été sabotées, et il faudra attendre la mi-février pour que Tripoli devienne un site logistique important pour les Alliés.

Poursuivie par la *7th Armoured Division*, la *Panzer-Armee* passe la frontière tunisienne entre le 26 et le 31 janvier. La campagne de Libye est close ; commence celle de Tunisie.

Un nouveau champ de bataille

Ayant réussi peu ou prou à préserver ce qu'il reste de son armée, Rommel pense trouver en Tunisie un terrain bien plus adapté que la Tripolitaine à sa stratégie défensive. Il n'aura cependant pas le temps lui-même de la mettre en œuvre, car il est rappelé en Allemagne et quitte l'Afrique dans les premiers jours de février, tandis que Montgomery passe à son tour la frontière.

La Tunisie est une région très montagneuse, parcourue en son centre par une « dorsale », une succession de massifs calcaires s'étendant du golfe de Tunis au nord, à la frontière algérienne à l'ouest et à la vaste plaine du Sud. De plus, autre avantage pour l'Axe, ses bases de Tunis et Bizerte sont moins éloignées de Naples – d'où partent le ravitaillement et les renforts – que Tripoli. Surtout, le sud du pays est aisément défendable : les passes carrossables sont peu nombreuses pour traverser les monts de Matmata et les différents djebels accolés aux plaines salines situées plus au nord. De plus, la *Panzer-Armee* peut s'appuyer sur la ligne « Mareth »,

une ligne de fortifications édifiée par les Français entre 1936 et 1940 pour barrer l'accès à Gabès. Tous ces atouts font, pour Hitler, qu'une armée peut y résister des mois sans grand problème. Aussi, à l'annonce du débarquement anglo-américain au Maroc et en Algérie, a-t-il envoyé un nouveau contingent s'y positionner.

En effet, dès le 10 novembre 1942, des troupes allemandes sont transportées par voie aérienne sur la côte tunisienne. Les autorités françaises locales ne sachant pas qui rallier des Allemands qui ont envahi la « zone libre » ou des Anglais qui ont détruit la flotte à Mers el-Kébir en 1940, les aérodromes ne sont pas défendus et les troupes se déploient rapidement. Le 14 novembre, 400 appareils ont déjà débarqué en Tunisie leurs cargaisons d'hommes et de matériels : environ 180 chars, 130 pièces d'artillerie de campagne ou antichars, 1 150 véhicules et 15 000 combattants. L'ensemble forme le *LXXXX. Armee-Korps* (officiellement créé à Rome), dirigé par Walter Nehring. Mais à la fin du mois, l'Axe aligne dans ses têtes de pont de Tunis et de Bizerte suffisamment de forces pour que ce corps d'armée soit transformé et prenne le nom de *5. Panzer-Armee*. Elle a vocation à défendre la Tunisie et à collaborer avec les autres forces de l'Axe déjà présentes en Afrique, c'est-à-dire les troupes italo-allemandes de Rommel qui forment, elles, la *Deutsch-Italienischen Panzer-Armee* (soit les deux divisions blindées du DAK, la *90. leichte Afrika-Division* et 9 divisions italiennes). Pour cela, à partir de février 1943, l'ensemble des unités sera chapeauté par la *Heeresgruppe « Afrika »*. (cf. ordre de bataille). Se trouvent ainsi rassemblées en Tunisie toutes les forces que Rommel a réclamées à cor et à cri durant des mois sans jamais réussir à les obtenir !



▲ Ce Panzer III Ausf. N constitue, avec sa pièce courte de 75 mm, l'escorte rapprochée du char lourd Tiger lorsque ce dernier arrive en Tunisie. Il lui permet d'engager des cibles à longue distance sans avoir à se préoccuper outre mesure de sa protection à courte distance. Archives Caractère

La *1st Army* arrive trop tard en Tunisie pour empêcher la constitution de la tête de pont ennemie, et les premiers contacts entre les deux armées ont lieu à quelques kilomètres à l'ouest de Bizerte et de Tunis durant la deuxième décade de novembre 1942. Le front est long à se constituer, et les Alliés n'entament une action offensive que le 22 décembre mais échouent devant Tebourba. ■

L'armée d'Afrique en Tunisie

Le 22 novembre 1942, un accord place les forces armées françaises d'Afrique, jusqu'ici sous contrôle de Vichy, dans le camp allié. Composée de 75 000 hommes légèrement équipés, cette armée d'Afrique ne fait pas partie des Forces françaises libres de De Gaulle engagées en Libye, et ses effectifs leur sont même bien supérieurs en nombre. Sous l'autorité de Darlan puis de Giraud, ces hommes vont participer à la campagne de Tunisie et ne seront unifiés aux FFL qu'en août 1943.



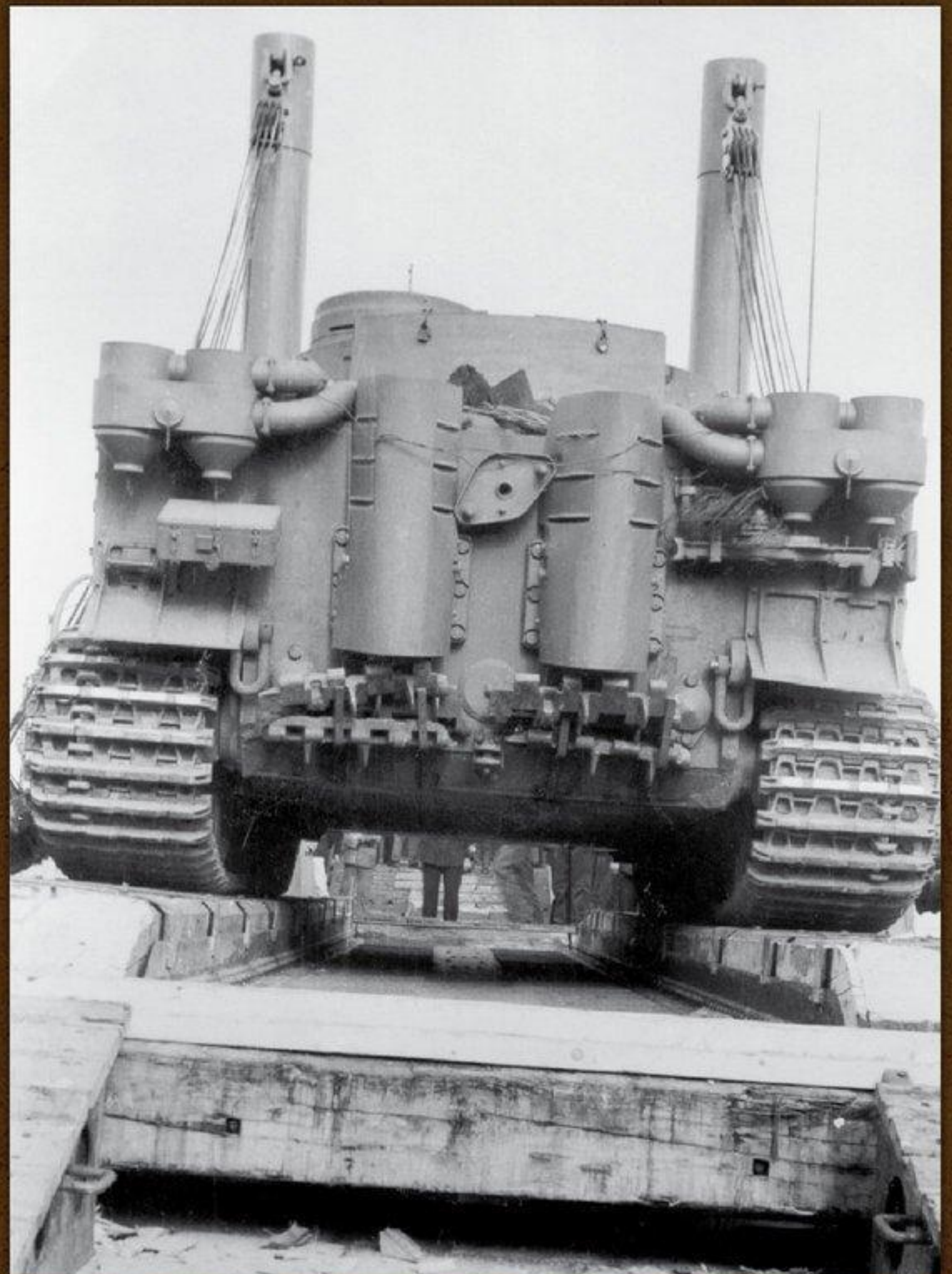
En novembre 1942, le *XIX Corps* constitue le noyau de cette armée d'Afrique, avec la division de marche d'Alger (deux régiments de tirailleurs algériens, un de zouaves, deux autres de chasseurs d'Afrique et de spahis algériens, et deux régiments d'artillerie et de DCA), celle d'Oran (deux régiments de tirailleurs algériens, un autre de Sénégalais, le 1^{er} régiment étranger, un groupe de DCA, quatre d'artillerie et une compagnie du génie) et la division de marche du Maroc. Cette dernière comprend trois régiments de tirailleurs (algérien, marocain et tunisien), le 3^e régiment étranger, un groupe de Tabor, le 1^{er} REC, plusieurs unités d'artillerie, un escadron d'automitrailleuses et un autre de chars légers.

Ce *XIX Corps* fait partie de la *First Army* britannique du *Lieutenant-General* Sir Kenneth Anderson. Son armement est dépassé (il date, au mieux, de 1940), mais ses effectifs sont composés en grande majorité de cadres et de soldats de carrière brûlant de se battre contre l'Axe. Les chasseurs d'Afrique mettent ainsi en ligne des Somua S-35 et des Renault D1, très inférieurs aux *Panzer IV lang* de la *21. Panzer-Division*... C'est pourquoi Anglais et Américains prévoient de subvenir aux besoins matériels des troupes françaises en livrant dès que possible des blindés, véhicules mais aussi armes légères et équipements divers sortant de leurs propres usines. ■

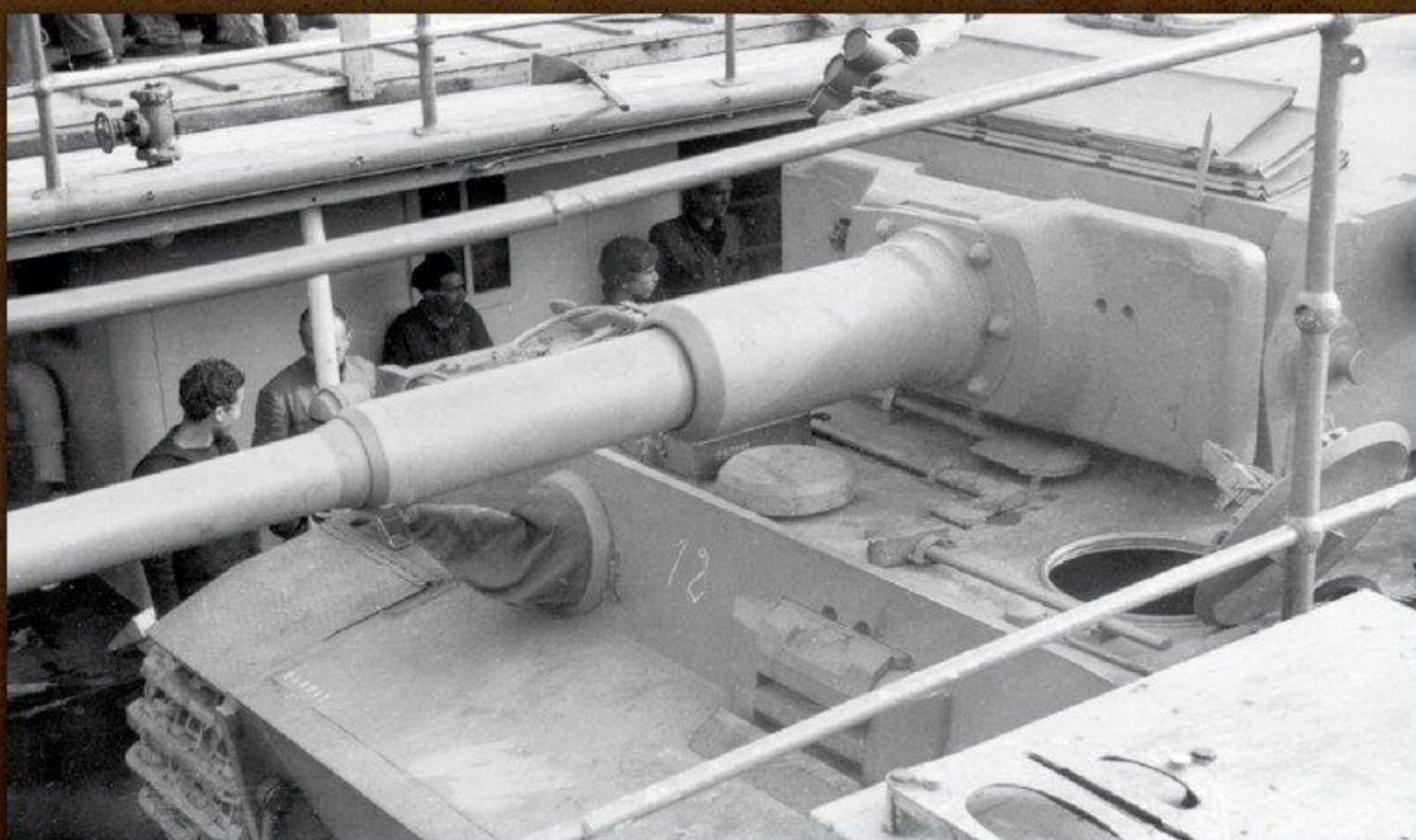
◀ L'armée d'Afrique est encore dotée, fin 1942, de véhicules français ; ici, une automitrailleuse AMD Laffly AM-50 et un side-car de liaison. Tout cela sera progressivement remplacé par du matériel anglo-américain. Archives Caractère



1942-43



LES TIGRES DEBARQUENT



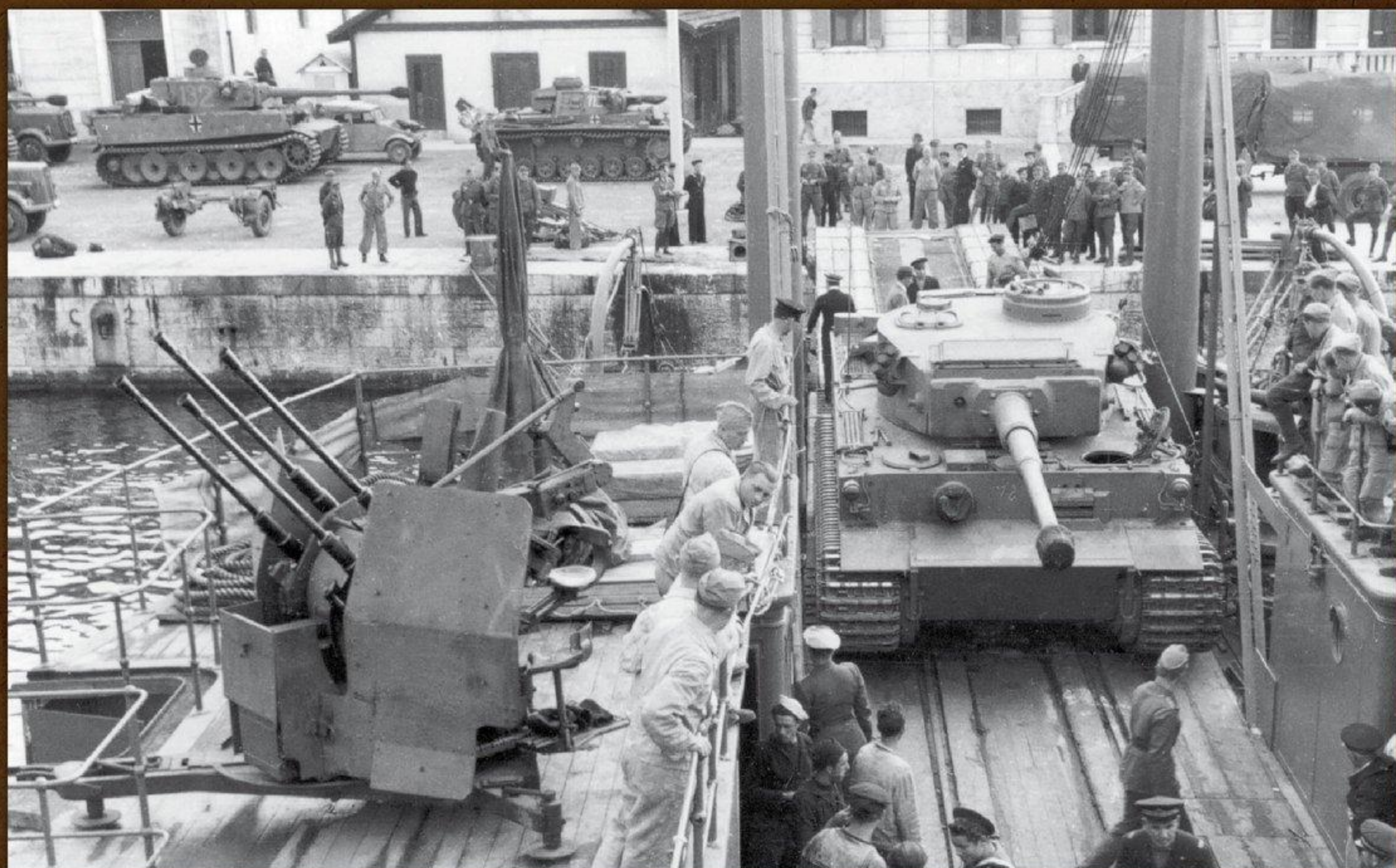
C'est un par un que les Tiger débarquent en Tunisie au gré des disponibilités. Ceux de la *1. Kompanie* de la *schwere Heeres-Panzer-Abteilung 501* prennent la mer indépendamment, sur de simples barges. Cette solution répond à la nécessité de ne pas « mettre tous ses œufs dans le même panier », panier qui pourrait très bien être intercepté et coulé par la *Royal Navy* ou la *RAF*. Les chars sont donc discrètement convoyés avec une redoutable composante de *Flak* (ici, un affût quadruple *Flakvierling* posé sur le pont), et sous la protection de chasseurs allemands basés en Sicile. Aucun des engins ne sera perdu lors de ces transferts.

On remarque sur ces clichés les grands chiffres tactiques à liseré blanc peints au pochoir, signe distinctif de la « 501 », ainsi que la tropicalisation des Tiger dotés de filtres cycloniques Pfeifel, installés pour éviter que le sable ne vienne encrasser les filtres classiques du char. Revers de la médaille, ils exigent une maintenance régulière et délicate.

Archives Caraktère et DR



DECEMBRE 1942 - JANVIER 1943





7-12 AOÛT 2008 BATAILLE

JOURS DE TONNERRE



L'ARMÉE RUSSE AU COMBAT EN OSSÉTIE DU SUD ET EN GÉORGIE

7-12 AOÛT 2008

Par Stéphane Mantoux

En 2003, l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Saakachvili marque un tournant dans la relation houleuse qu'entretient la Géorgie, ex-république de l'URSS, avec la Russie, voisine historiquement dominante sur la région du Caucase, jusqu'à la chute du bloc soviétique. Le nouveau président géorgien, élu suite à la « révolution des roses », met en effet en avant un programme de récupération des territoires sécessionnistes : Adjarie, Abkhazie et Ossétie du Sud.

Si la première région est reprise pacifiquement sous la menace de l'emploi de la force en 2004, il n'en va pas de même pour les deux autres provinces, qui bénéficient d'un soutien de plus en plus appuyé de la Russie. Conscient de ses faiblesses par rapport à l'Armée russe, la Géorgie entame alors, à partir de 2005-2007, un intense effort d'armement et d'entraînement pour gonfler son potentiel conventionnel, ses forces spéciales (celles du ministère de l'Intérieur) et ses capacités de renseignement (drones), avec le soutien américain [1]. L'équilibre se modifie : l'Armée géorgienne est désormais capable de venir à bout des faibles troupes ossètes et abkhazes. En déclenchant l'opération « Clear Field » dans la nuit du 7 août 2008, le président géorgien a cependant gravement sous-estimé la réaction russe, qui va conduire à l'humiliante défaite de Tbilissi, en cinq jours de combats seulement. Cet article se veut une brève relation des préparatifs et des opérations terrestres conduites par les Russes en Ossétie du Sud puis en Géorgie, il ne sera pas question ici de celles conduites à partir de l'Abkhazie [2].

[1] Cf. Tseluyko (V.), « Forces Development and the Armed Forces of Georgia under Saakashvili », paru dans *Moscow Defense Brief* n° 13, 2008, pp. 13-19.

[2] On pourra consulter : Lavrov (A.), « Timeline of Russian-Georgian Hostilities in August 2008 », paru dans Puslov (R. dir.), *The Tanks of August*, CAST, 2010, pp. 37-76.

◀ Des troupes russes juchées sur BMP-2. L'habitude pour les fantassins de monter « à la russe » sur le sommet des véhicules s'explique aussi par la crainte de périr brûlé vif en cas d'impact antichar... Sauf mention contraire, toutes photos Yves Debay

▶ Des BTR-80 faisant partie d'unités de maintien de la paix russe, comme l'indique l'insigne bleu « MC » à l'arrière des véhicules. La photo a probablement été prise en Abkhazie. DR





LA RUSSIE AUX AGUETS...

Les Russes envisagent, depuis un certain temps, une possible confrontation avec la Géorgie à propos des provinces séparatistes de ce pays [3]. En cas de conflit, c'est le district militaire du Nord-Caucase, appuyé par les troupes aéroportées – la force de réaction rapide russe –, et la 4^e Armée de l'air et de défense aérienne qui seraient chargés des opérations. Ce district est l'un des plus aguerris de l'Armée russe, dans la mesure où il a conduit les deux guerres de Tchétchénie

(1994-1996 et 1999-2009). C'est également celui qui a le plus avancé en termes de réformes structurelles au sein de l'Armée russe : deux brigades motorisées de montagne ont ainsi été créées au Daghestan. Chaque régiment opérationnel est capable de fournir un groupe tactique de la taille d'un bataillon en vingt-quatre heures si nécessaire. C'est aussi le district qui compte le plus de soldats professionnels. La 42^e division de fusiliers motorisés, stationnée en Tchétchénie, est la seule à être régie par des tables d'organisation dites de temps de guerre et dirigée par un état-major constitué de professionnels. Le district souffre pourtant de lacunes certaines en termes de technologie. Ainsi, ses chars les plus modernes à l'époque sont les dernières versions du T-72, répartis en petit nombre au sein des unités blindées. Il n'y a pas de T-80 ni de T-90. La 42^e division de fusiliers motorisés aligne encore de nombreux T-62, qui sont utiles pour les opérations de contre-insurrection mais pas pour un engagement plus conventionnel [4]. Les véhicules blindés de combat d'infanterie BMP-1 et MT-LB forment le gros des engins mécanisés, devant les BMP-2 et BTR-80. Le district militaire du Nord-Caucase compte cependant sur le renfort des troupes aéroportées – la fierté de l'Armée russe – si besoin. En dépit de ces faiblesses, les forces de la région restent largement supérieures à celles des Géorgiens en termes de nombre et de capacité de combat.

À partir de 2006, le district met en place des exercices annuels : *Caucasus Frontier 2006*, renouvelé en 2007 puis en 2008. Ces derniers sont menés par la 58^e Armée, principale composante du district, et par la 4^e Armée de l'air et de défense aérienne. Y participent également les troupes aéroportées et celles de la flotte russe de la mer Noire. Les premières expédient un groupe tactique de la taille du bataillon provenant de la 76^e division aéroportée de Pskov et des unités de la 7^e division aéroportée de Novorossiysk, pour la mouture 2008. La taille des exercices augmente chaque année : en 2008, ceux-ci rassemblent plus de 10 000 hommes et des centaines de blindés. Il faut dire que dans la première moitié de l'année, les incidents se multiplient au-dessus





de l'espace aérien abkhaze, fréquemment survolé par des drones géorgiens, dont certains sont d'ailleurs abattus par des chasseurs russes [5].

En conséquence, la Russie renforce le contingent de maintien de la paix dont elle dispose en Abkhazie, le portant à 3 000 hommes, qui forment la limite maximale autorisée. En plus des trois bataillons de fusiliers motorisés déjà présents (42^e bataillon indépendant de fusiliers motorisés de la 15^e brigade indépendante de fusiliers motorisés *Samara*, 526^e et 558^e bataillons indépendants de fusiliers motorisés de la 131^e brigade indépendante de fusiliers motorisés *Maïkop*), la Russie expédie un autre groupe tactique sous la forme d'un bataillon du 108^e régiment aéroporté de la 7^e division aéroportée de Novorossiysk, ainsi que deux compagnies de *Spetsnaz* de l'armée. Un bataillon du corps des chemins de fer de l'Armée russe (400 hommes) arrive sur place pour réparer les tronçons entre Soukhoumi et Ochamchira, afin de renforcer le déploiement éventuel de ses forces en Abkhazie en cas de conflit.

À l'inverse, aucun déploiement de troupes supplémentaires n'intervient en Ossétie du Sud ou sur les frontières de la Russie. L'exercice *Caucasus Frontier 2008*, qui démarre le 15 juillet, est cependant encore plus important qu'à l'accoutumée. Pour la première fois, il comprend en effet le déchargement d'une compagnie de fusiliers-marins à partir de navires de débarquement [6] sur les plages d'Imetreti, près de Sotchi, non loin de la frontière avec l'Abkhazie. Quelques bombardiers tactiques Su-24M sont également repositionnés sur l'aéroport de Sotchi

▲ Un Mil Mi-24 Hind survole des fantassins russes, probablement au cours d'un exercice en Tchétchénie ou au Daghestan. Les Hind ont été relativement discrets pendant la guerre d'août 2008. DR

▲ Page de gauche : Des combattants tchétchènes du bataillon *Vostok* à Tskhinvali. Le bataillon *Vostok* est composé d'anciens rebelles tchétchènes de la première guerre (1994-1996) ralliés depuis à la Russie, et combattant sous l'autorité de l'Armée russe (intégrés dans la structure de la 42^e division de fusiliers motorisés). DR

▼ Exercice de l'Armée russe, un fusilier-marin en position de tir. L'exercice *Caucasus Frontier 2008*, juste avant le conflit, avait inclus un débarquement amphibie. DR

et effectuent des vols d'entraînement. Les manœuvres russes permettent aux unités impliquées de maintenir leur capacité opérationnelle, ce qui se vérifiera quand elles seront engagées en Ossétie du Sud.

La Russie est consciente de la potentialité d'une invasion de l'Ossétie du Sud par la Géorgie. Elle envisage que le territoire, exigu (3 900 km²) et défendu par une petite force armée, soit rapidement occupé par Tbilissi, d'autant plus qu'il comprend de nombreuses enclaves peuplées par des Géorgiens. La capitale, Tskhinvali, est très vulnérable car proche de la frontière avec la Géorgie. Le commandement russe va donc positionner des unités très près de l'Ossétie du Sud, de façon à pouvoir intervenir rapidement en cas d'attaque géorgienne. Après la fin de l'exercice *Caucasus Frontier 2008*, deux bataillons renforcés de fusiliers motorisés restent ainsi à proximité de l'Ossétie du Sud. Leur tâche est clairement, en cas de conflit, d'entrer dans le territoire séparatiste et de venir en aide aux troupes de maintien de la paix russes stationnées dans Tskhinvali, ainsi que de bloquer la progression géorgienne en attendant l'arrivée de renforts.

[3] Le renseignement militaire russe, le GRU, est ainsi très présent au sein du service de renseignements d'Ossétie du Sud (KGB).

[4] Les T-62 et T-72 représentent 60 à 75 % des chars de la 58^e Armée.

[5] Le 20 avril 2008, un drone géorgien *Hermes 450* de construction israélienne est abattu par un missile air-air R-73 tiré par un Su-27 ou un MiG-29, au-dessus de l'Abkhazie.

[6] Dont le LST *Tsezar Kunikov*, de la classe *Ropucha I*.





FORCES ARMÉES RUSSES (AU 12 AOÛT 2008)



58^e ARMÉE

19^e division de fusiliers motorisés

135^e régiment de fusiliers motorisés (2 bataillons de fusiliers motorisés)

429^e régiment de fusiliers motorisés (2 bataillons de fusiliers motorisés, 2 compagnies de chars)

503^e régiment de fusiliers motorisés (2 bataillons de fusiliers motorisés, 1 compagnie de chars)

693^e régiment de fusiliers motorisés (3 bataillons de fusiliers motorisés, 1 bataillon de chars)

481^e régiment de défense antiaérienne (missiles)

292^e régiment d'artillerie autopropulsée

141^e bataillon indépendant de chars

239^e bataillon indépendant de reconnaissance

1493^e bataillon indépendant du génie

344^e bataillon indépendant de maintenance

42^e division de fusiliers motorisés

70^e régiment de fusiliers motorisés (2 bataillons de fusiliers motorisés, 1 compagnie de chars)

71^e régiment de fusiliers motorisés (3 bataillons de fusiliers motorisés, 1 bataillon de chars)

50^e régiment d'artillerie autopropulsée

417^e bataillon indépendant de reconnaissance

Bataillon *Vostok* (une compagnie)

Bataillon *Zapad* (une compagnie)

76^e division aéroportée

104^e régiment aéroporté (1 bataillon)

234^e régiment aéroporté (1 bataillon)

98^e division aéroportée

217^e régiment aéroporté (2 bataillons)

10^e brigade indépendante de *Spetsnaz* (2 compagnies)

22^e brigade indépendante de *Spetsnaz* (1 compagnie)

45^e régiment indépendant de reconnaissance *Spetsnaz* (1 compagnie)

Total : 16 000 hommes, 130 chars, 105 canons automoteurs, 40 lance-roquettes multiples, 400 véhicules de combat d'infanterie, 400 véhicules de transport de troupes, 40 véhicules blindés de combat d'infanterie

FORCES ARMÉES GÉORGIENNES (AU 12 AOÛT 2008)



1^{re} brigade d'infanterie

11^e bataillon d'infanterie légère

12^e bataillon d'infanterie légère

13^e bataillon d'infanterie légère

14^e bataillon blindé

Bataillon d'artillerie

Bataillon logistique

2^e brigade d'infanterie

21^e bataillon d'infanterie légère

22^e bataillon d'infanterie légère

23^e bataillon d'infanterie légère

24^e bataillon blindé

Bataillon d'artillerie

Bataillon logistique

3^e brigade d'infanterie

31^e bataillon d'infanterie légère

32^e bataillon d'infanterie légère

33^e bataillon d'infanterie légère

34^e bataillon blindé

Bataillon d'artillerie

Bataillon logistique

4^e brigade d'infanterie

41^e bataillon d'infanterie légère

42^e bataillon d'infanterie légère

43^e bataillon d'infanterie légère

44^e bataillon blindé

Bataillon d'artillerie

Bataillon logistique

5^e brigade d'infanterie

51^e bataillon d'infanterie légère

52^e bataillon d'infanterie légère

53^e bataillon d'infanterie légère

54^e bataillon blindé

1^{re} brigade d'artillerie

Bataillon d'artillerie autopropulsée

2 bataillons de lance-roquettes multiples

Bataillon indépendant de chars

Bataillon indépendant d'infanterie légère

Bataillon indépendant de défense aérienne

Bataillon indépendant du génie

Bataillon indépendant de transmissions

Total : 18 000 hommes, 120 chars, 30 canons autopropulsés, 40 lance-roquettes multiples, 80 canons, 120 véhicules de combat d'infanterie et véhicules de transport de troupes

▼ Des T-72 russes équipés de blindage réactif progressent sur une route. Certains des caissons du blindage réactif des chars russes se sont avérés être vides, donc inutiles...



7-8 AOÛT 2008 : ÉCHEC DE L'ASSAUT GÉORGIEN SUR TSKHINVALI

À partir du 1^{er} août 2008, les échanges de tirs se multiplient entre troupes géorgiennes du ministère de l'Intérieur et miliciens sud-ossètes, provoquant de nombreux morts. Le 2 août se termine l'exercice *Caucasus Frontier 2008* : une petite force russe demeure sur le terrain d'entraînement du district militaire du Nord-Caucase, près de la passe de Mamison, afin de couvrir les soldats de maintien de la paix présents en Ossétie du Sud. Elle se compose de deux bataillons de fusiliers motorisés, l'un du 135^e régiment de la 19^e division de fusiliers motorisés, l'autre du 693^e régiment de la même division. L'ensemble regroupe 1 500 hommes, 14 chars T-72B et 16 canons automoteurs 2S3 de 152 mm. Le terrain d'entraînement est situé à 30 kilomètres seulement du tunnel de Roki, seule voie d'accès vers l'Ossétie du Sud, et permet donc un déploiement rapide sur place en cas de besoin. Les Russes disposent aussi de 9 lance-roquettes multiples BM-21 Grad sur le petit terrain d'entraînement de Ketasikau, encore plus proche du tunnel.

Au matin du 8 août, alors que les échanges de tirs n'ont pas cessé et impliquent des armements de plus en plus lourds, les Géorgiens ont achevé leur concentration pour mettre la main sur l'Ossétie du Sud. L'armée engage 12 000 hommes et 75 chars T-72 renforcés par 4 000 personnels du ministère de l'Intérieur appuyés notamment par leurs 70 véhicules blindés Cobra. La 4^e brigade d'infanterie géorgienne

avance à l'ouest de la capitale, Tskhinvali, tandis que la 3^e brigade d'infanterie marche à l'est de celle-ci pour s'emparer des hauteurs de Prisi qui dominent le secteur. Les deux brigades doivent encercler Tskhinvali et faire leur jonction au nord de celle-ci. Ce sont les troupes du ministère de l'Intérieur, appuyées par le bataillon indépendant combiné de chars de Gori, qui doivent nettoyer la capitale ossète.

À 23h35 le 7 août, l'artillerie géorgienne ouvre le feu sur Tskhinvali et les zones frontalières d'Ossétie du Sud. À 0h40 le 8 août, l'artillerie de la 4^e brigade d'infanterie géorgienne se met à son tour à tirer, et l'unité entame sa progression à l'ouest de la capitale ossète. À 1 heure, l'état-major russe ordonne à ses deux bataillons motorisés renforcés de se mettre en mouvement vers l'Ossétie du Sud. Le ministre de la Défense Anatoliy Serdyukov contacte le président Medvedev, qui autorise l'entrée des forces russes en Ossétie. À 2 heures, les premiers blindés du groupe tactique du 693^e régiment pénètrent en territoire ossète. Ce groupe tactique a pour tâche de verrouiller la route entre le tunnel de Roki et le village de Djava, celui du 135^e régiment devant faire de même sur la portion de route entre Djava et Tskhinvali, pour faciliter le déploiement des forces russes. À 3 heures, le 503^e régiment de la 19^e division de fusiliers motorisés est mis en alerte, de même que les 70^e et 71^e régiments de fusiliers motorisés et le 50^e régiment d'artillerie autopropulsée de la 42^e division de fusiliers motorisés en Tchétchénie. Le groupe tactique du 104^e régiment aéroporté de la 76^e division aéroportée de Pskov, revenu en Ossétie du Nord après l'exercice *Caucasus Frontier 2008*, reçoit lui aussi ses ordres de marche.



À 6 heures, la 3^e brigade d'infanterie géorgienne passe à l'attaque à l'est de Tskhinvali, bientôt suivie par les troupes du ministère de l'Intérieur en direction de la ville elle-même. Celles-ci se heurtent au complexe Sud des forces de maintien de la paix russe [7] (250 hommes) et l'attaquent avec les véhicules blindés Cobra et leurs mitrailleuses lourdes. Le commandant du bataillon de maintien de la paix russe déploie alors trois BMP-1 le long du périmètre pour éviter d'être submergé. Les Géorgiens demandent l'appui de chars du bataillon indépendant combiné de Gori. Trois T-72 arrivent et ouvrent le feu sur le complexe, détruisant les BMP-1 et tuant cinq soldats russes. L'un des T-72 géorgiens est cependant touché par une roquette de RPG-7 et s'encastre dans un canal d'irrigation ; il sera abandonné par son équipage.

À 6h30, les unités russes entrées en territoire ossète par le tunnel de Roki sont à Djava. Une demi-heure plus tard, le groupe tactique du 693^e régiment russe est pris à partie par quatre appareils d'attaque géorgiens Su-25 sur la route entre Djava et Tskhinvali : les appareils cherchent à détruire le pont de Gufti, artère vitale pour rejoindre la capitale. L'assaut n'obtient aucun résultat mais surprend les forces russes, encore dépourvues de protection antiaérienne et non couvertes par leur aviation. Le groupe tactique du 693^e régiment traverse finalement le pont de Gufti mais doit pousser en contrebas un BMP-2 tombé en panne au milieu de l'ouvrage. À 10 heures, le commandement géorgien ordonne à la 4^e brigade d'infanterie, qui a nettoyé le secteur Sud-Ouest autour de Tskhinvali, de faire mouvement vers la capitale pour contribuer à éliminer la résistance au complexe Sud, contrôlé par les soldats de maintien de la paix russes. L'aviation commence alors à intervenir et freine en particulier la progression de la 3^e brigade d'infanterie géorgienne à l'est de Tskhinvali.

Dans la capitale ossète, les meilleures unités de miliciens locaux se sont regroupées autour du complexe Nord de la force conjointe de maintien de la paix, sous les ordres du secrétaire du conseil de sécurité sud-ossète, le général Anatoliy Barankevich. À 14 heures, un T-72 géorgien approchant du complexe est frappé sur l'arrière de la tourelle par une roquette de RPG-7 tirée par le général Barankevich en personne. La partie touchée n'est pas protégée par du blindage réactif, et l'explosion des munitions entraîne la destruction du char. Deux autres T-72 de la même unité (le bataillon indépendant combiné de chars géorgien) sont bientôt pulvérisés eux aussi. Dans le même temps, deux avions d'attaque au sol Su-25 russes frappent la 4^e brigade d'infanterie qui stationne dans les faubourgs Ouest de la ville : le raid provoque au moins 20 tués et surtout déclenche un mouvement de panique chez les Géorgiens, qui abandonnent trois T-72 intacts. Des rumeurs de destruction d'unités géorgiennes circulent alors parmi les assaillants du complexe russe, qui décident de se retirer. Le cours de la bataille de Tskhinvali s'est renversé. Vers 15 heures, l'artillerie du 693^e régiment russe et les BM-21 du 292^e régiment d'artillerie combiné pilonnent les positions adverses. À 16 heures, la ville est évacuée par les Géorgiens, à l'exception d'une petite force qui harcèle toujours le complexe Sud des troupes de maintien de la paix. La 2^e brigade d'infanterie géorgienne, en réserve, est engagée pour renforcer le secteur à l'ouest de Tskhinvali. Une tentative de progression par le sud de cette ville est relancée à 18 heures, avec l'appui de



▲ Un véhicule blindé géorgien Otokar Cobra lors du défilé commémorant l'indépendance du pays, le 26 mai 2008. Le Cobra a été utilisé dans les combats de Tskhinvali par les troupes du ministère de l'Intérieur. DR

quelques chars du bataillon indépendant combiné, mais l'artillerie adverse est trop puissante. En fin d'après-midi, les éléments avancés russes sont déjà à Khetagurovo, à l'ouest de Tskhinvali (2 T-72B du 141^e bataillon indépendant de chars de la 19^e division de fusiliers motorisés et des éléments de la compagnie de reconnaissance du 135^e régiment – 23 soldats).

9 AOÛT : LES RUSSES REPRENENT TSKHINVALI

À 1h30, l'artillerie géorgienne commence un tir de préparation pour appuyer l'attaque de la 2^e brigade d'infanterie qui avance vers 6 heures. L'assaut se déroule aux limites Ouest de Tskhinvali, près de Khetagurovo : les Géorgiens tombent sur les soldats ennemis présents sur place depuis la veille. Un échange de tirs a alors lieu, qui force les Russes à se replier dans Tskhinvali. Ne rencontrant pas d'opposition, les assaillants parviennent jusqu'au complexe Sud de la force de maintien de la paix. Le renfort est bienvenu pour les défenseurs, également appuyés par la 107^e section de la 10^e brigade indépendante de forces spéciales. Les Géorgiens progressent avec circonspection et n'occupent Khetagurovo, désertée, qu'à midi, laissant une compagnie renforcée pour tenir le village. À ce moment-là, les Russes n'ont pas perçu les mouvements géorgiens. À 14 heures, sur ordre du lieutenant général Anatoliy Khrulev, commandant la 58^e Armée, les éléments du groupe tactique du 135^e régiment s'élancent en direction de Tskhinvali (les 2^e et 3^e compagnies du 1^{er} bataillon motorisé, accompagnées par le groupe de commandement de Khrulev et le général lui-même à bord de trois transports de troupes blindés).

À 14 heures toujours, l'artillerie géorgienne reprend son tir sur Tskhinvali en préparation d'une nouvelle attaque. Le convoi russe est pilonné à l'approche de la ville et perd un BMP et trois camions GAZ-66 d'une batterie de mortiers. Près du village de Tbet, il tombe sur deux T-72 abandonnés par les Géorgiens la veille, qu'il fait sauter. Vers 15 heures, les Russes entrent dans Tskhinvali par l'ouest, alors que l'ennemi, lui, progresse par le sud. Ils rencontrent alors la compagnie de reconnaissance de la 2^e brigade d'infanterie géorgienne.

[7] Après la guerre civile entre Géorgiens et Sud-Ossètes consécutive à la chute de l'URSS en 1991-1992, une force conjointe de maintien de la paix – comprenant au départ des Russes, des Géorgiens et des Sud-Ossètes – avait été établie pour encadrer le processus de démilitarisation.



Surpris, les deux camps ouvrent le feu : trois soldats russes sont tués, de même qu'au moins huit Géorgiens. Le général Khrulev est blessé ainsi que plusieurs journalistes qui l'entouraient. La compagnie de reconnaissance se retire après avoir subi de lourdes pertes. Pendant ce temps, l'assaut géorgien continue sur le complexe Sud, matraqué par les chars. Le 1^{er} bataillon du 135^e régiment russe bute sur les forces adverses équipées de blindés vers 15h30. Quatre véhicules de combat russes sont bientôt détruits. Un quart du convoi réussit néanmoins à faire demi-tour en dehors de la ville, mais le reste doit se retrancher, encerclé par les Géorgiens à l'intérieur de Tskhinvali. La fraction du convoi qui a réussi à se retirer est toutefois prise à partie par des chars géorgiens embusqués dans Khetagurovo : deux BMP-1 et un BRDM-2 sont détruits.

Vers 15h30, des *Spetsnaz* et une compagnie du bataillon *Vostok*, vétéran des guerres de Tchétchénie, viennent à la rescousse du 1^{er} bataillon du 135^e régiment encerclé. Les batteries d'artillerie russes et la batterie de mortiers du régiment ouvrent le feu sur les lignes géorgiennes, bientôt visées aussi par l'aviation. Installées près du village de Galantua, les positions d'artillerie russes sont cependant nettement visibles : le commandant adjoint de la batterie de canons autopropulsés du 693^e régiment, le major Tarasov, est tué par un éclat d'obus, sept camions d'une batterie de mortiers garés le long de la route sont détruits et deux sergents de la batterie de mortiers du 135^e régiment périssent, plusieurs autres soldats étant blessés. Néanmoins, la compagnie de reconnaissance russe, parvenue au complexe Sud la veille, joue le rôle d'observatrice avancée et guide plus précisément le tir de

▲ Une colonne russe comprenant au moins un BTR-80 (en tête) et trois BMP-2. L'acheminement des forces est rendu parfois problématique en raison du peu de voies d'accès à l'Ossétie du Sud. DR

▼ Un T-72 géorgien mis hors de combat. Au vu de la position de l'épave, la perte n'est sans doute pas survenue au feu...

l'artillerie, qui réussit à toucher, notamment, le QG de la 4^e brigade d'infanterie géorgienne, semant la confusion. À 17 heures, les Géorgiens se retirent de Tskhinvali. Ils ont perdu au moins 20 tués, dont le commandant du 41^e bataillon d'infanterie légère, le major Dolidze. Plus de 100 autres soldats ont été blessés. À 19 heures, il n'y a quasiment plus aucun militaire géorgien dans la ville. Au même moment, le complexe Sud est dégagé et évacué par les Russes. Au moins 14 hommes y ont été tués. À 20 heures, la batterie de canons autopropulsés 2S3 de 152 mm du 503^e régiment motorisé russe se déploie et ouvre le feu sur les positions ennemies.





À 21 heures, l'artillerie géorgienne localise la batterie de lance-roquettes multiples du 292^e régiment d'artillerie combiné de la 19^e division de fusiliers motorisés, qui tire depuis la veille à partir d'une position à côté de Djava. Un soldat russe est blessé, et la batterie doit changer de position précipitamment. À la tombée de la nuit, le 1^{er} bataillon du 135^e régiment russe, qui a subi le gros des combats dans Tskhinvali, est retiré de la capitale. Il a perdu au moins 15 morts et plusieurs dizaines de blessés. La ville est laissée à la garde des miliciens ossètes, de *Spetsnaz* et d'une compagnie et demie du 693^e régiment russe. Au soir du 9 août, les Géorgiens ont non seulement été repoussés mais raccompagnés à la frontière ossète, la 2^e brigade d'infanterie ne tenant plus que les villages de Khetagurovo et de Tbet. Ayant engagé toutes ses réserves, inquiète de la tournure des événements, l'Armée géorgienne demande aux Américains de rapatrier par pont aérien leur 1^{re} brigade d'infanterie stationnée en Irak !

10 AOÛT : LE CALME AVANT LA TEMPÊTE...

Pendant la nuit, les unités de la 42^e division de fusiliers motorisés russe entrent en Ossétie après une marche forcée de 300 kilomètres à partir de leur base en Tchétchénie. Les *Spetsnaz*, le groupe tactique

▲ Un T-72 russe bardé de blindage réactif. C'est le char le plus puissant aligné par la 58^e armée russe au moment du conflit, alors que le district militaire du Nord-Caucase est pourtant le plus aguerri de l'Armée russe de par les guerres en Tchétchénie...

▼ Des fantassins russes à nouveau juchés sur un véhicule blindé. Deux d'entre eux sont armés d'AMD-65 de prise, des Kalashnikov hongroises achetées par la Géorgie. On reconnaît aisément le couvre-chef caractéristique des équipages de blindés ou de véhicules blindés russes, hérité de la période soviétique.

► Un groupe russe fait le point autour de son lieutenant. En arrière-plan, on distingue un blindé transport de troupes BMP-2.

du 104^e régiment de la 76^e division aéroportée et le bataillon *Vostok* mènent une opération de nettoyage dans une enclave géorgienne au nord de Tskhinvali. Il s'agit d'assurer la sécurité de la route qui achemine les renforts russes. À 7 heures, le 503^e régiment de fusiliers motorisés pénètre ainsi dans Tskhinvali par l'ouest. Vers midi, un T-62M du 71^e régiment de la 42^e division de fusiliers motorisés est détruit dans l'est de la capitale, le commandant du char étant tué. Mais les renforts russes continuent à affluer. Arrivent ce jour en Ossétie les 70^e et 71^e régiments de fusiliers motorisés, le 50^e régiment d'artillerie autopropulsée et le 417^e bataillon indépendant de reconnaissance de la 42^e division, avec ses unités logistiques. En tout, celle-ci déploie 4 500 combattants, 29 T-62 ou T-62M, 40 canons autopropulsés et plus de 250 véhicules blindés de combat ou transports de troupes. L'arrivée massive de renforts russes provoque d'ailleurs des embouteillages près de Djava. Avec l'apparition de la 42^e division, de deux groupes tactiques de la 76^e division aéroportée et du 503^e régiment de la 19^e division, l'effectif russe a doublé, passant à 10 000 hommes, quasiment autant que ce que l'Armée géorgienne a engagé pour conquérir l'Ossétie !

À 14 heures, les dernières troupes géorgiennes évacuent l'Ossétie et se retranchent de l'autre côté de la frontière. L'artillerie de Tbilissi pilonne Tskhinvali après 23 heures, mais le tir est moins nourri que celui des jours précédents.



11 AOÛT : L'ARMÉE RUSSE À L'ASSAUT DE LA GÉORGIE



Néanmoins, à 23 heures, les Géorgiens touchent le 2^e bataillon du 71^e régiment de fusiliers motorisés déployé sur les hauteurs de Prisi, à l'est de la capitale : trois soldats russes sont tués et 18 blessés. Pendant ce temps, le gros du 693^e régiment russe rejoint à Tskhinvali le groupe tactique qui l'a précédé : il amène notamment 22 T-72 du bataillon de chars du régiment. Il n'y a pas de combat ce jour-là, chaque camp renforçant ses positions. Les Géorgiens s'enterrent à la frontière, tandis que les Russes prennent place dans et de part et d'autre de la capitale ossète. Cependant, des hélicoptères Mil Mi-8 pénètrent en Géorgie et déposent de petites unités de *Spetsnaz*, qui occupent les collines près de Gori et Poti en prévision de l'entrée de l'Armée russe en Géorgie.

▲ Un vieux char T-62, qui constitue encore une bonne partie de l'arsenal de la 58^e armée russe, notamment dans la 42^e division de fusiliers motorisés.

▼ À quelques pas de là, à côté d'un camion, un BMP-2 s'est placé en travers de la route, canon placé sur ses trois heures. Des flammes montent au ciel d'un endroit très proche : un véhicule touché ?

entrée en Ossétie le 8 août, le « 693^e » est encore relativement « frais » et n'a subi que peu de pertes. L'assaut est conduit par le groupe tactique du 104^e régiment de la 76^e division aéroportée, avec 300 hommes, 19 véhicules de combat BMD-1, 4 mortiers autopropulsés 2S9 Nona-S de 120 mm et 3 BTR-D armés de canons bitubes antiaériens ZSU-23-2. Le groupe quitte la zone de Tbet vers 10h30. Objectif : le village de Variani.

La résistance géorgienne se fait jour, et le groupe tactique bute sur une défense solide autour du village d'Avnevi. Les paras russes contournent l'obstacle et s'enfoncent de 15 kilomètres en territoire géorgien. Un convoi du 693^e régiment russe suit à travers le village de Zemo-Khviti. À 14h30, il est attaqué au milieu de la bourgade : 1 T-72 et 2 BMP-2 sont perdus, 5 hommes – dont tout l'équipage du char – sont tués et 10 autres blessés. Le convoi se sépare alors en deux : la compagnie de chars et celle de fusiliers motorisés dépassent la localité, le reste, aidé par des unités spéciales, dont le bataillon *Vostok*, procède au nettoyage de la zone.

Après midi, le groupe du 234^e régiment entame lui aussi sa progression : il dispose également de 300 hommes, 22 véhicules de combat BMD-2, 4 mortiers autopropulsés 2S9 Nona-S et deux canons ZU-23-2 montés sur des BTR-D. Pendant ce temps, le groupe du 104^e régiment pénètre à Variani et, après un bref combat, s'empare d'une importante base logistique adverse. Les Géorgiens de la 2^e brigade d'infanterie commencent alors à se replier en direction de Gori. La compagnie du génie,





avec une cinquantaine de véhicules, tombe à Shindisi sur deux BMD-1 du 104^e régiment russe, dont l'un était resté pour couvrir l'autre, victime d'une panne mécanique. Les paras abattent plusieurs soldats géorgiens, les autres se retranchant dans une gare. Finalement, la compagnie de chars et celle de fusiliers motorisés du 693^e régiment, guidées par radio, arrivent à la rescousse. Les chars viennent rapidement à bout de la résistance géorgienne : plus de 10 véhicules sont détruits, 17 soldats tués et d'autres capturés.

À la tombée de la nuit, le groupe tactique du 104^e régiment et le 693^e régiment se retranchent près de Variani. Les Géorgiens, en pleine retraite, préparent la défense aux abords de Tbilissi ; d'autres se sont repliés à Kutaisi. Le groupe tactique du 234^e régiment russe, lui, passe la nuit près du village de Mevgrekisi. Les renforts russes continuent d'arriver : sont alors présents 14 000 hommes en Ossétie ou en Géorgie, avec 100 chars, 100 canons autopropulsés et plus de 40 lance-roquettes multiples, 400 véhicules de combat d'infanterie et 200 véhicules de transport de troupes.

12 AOÛT : LA FIN DES COMBATS

Au matin, les Russes établissent leur contrôle sur la zone comprise entre Tskhinvali et Gori. À 11 heures, les groupes tactiques du 104^e régiment et du 693^e régiment atteignent les hauteurs commandant Gori, près du transmetteur de télévision. Les commandos russes s'emparent de plusieurs canons antichars MT-12 *Rapira* abandonnés par la compagnie antichar de la brigade d'artillerie géorgienne et les mettent en batterie contre leurs anciens propriétaires. De

▲ Une colonne de T-72 russes ouvre la voie à des camions. Malgré des faiblesses structurelles, l'Armée russe a dominé de bout en bout une Armée géorgienne trop sûre d'elle-même.

▼ Un vieux blindé BMP-1 transporte son lot de fantassins montés « à la russe ».

cette position, les Russes tiennent sous leurs feux la route et la voie ferrée Tbilissi-Batoumi, ainsi que Gori et ses bases militaires. Ils bloquent également la ville au nord-ouest et au nord-est, sans y pénétrer.

Peu de temps après, le président russe Dimitri Medvedev annonce que l'opération en Géorgie est terminée, mais autorise la liquidation d'éventuelles poches de résistance. À 14 heures, les lance-roquettes multiples de l'artillerie russe délivrent la dernière salve du conflit, l'aviation effectuant également sa dernière frappe. Une heure plus tard, la guerre est officiellement terminée. L'Armée géorgienne s'est à nouveau retirée dans la nuit du 11 août, un vaste *no man's land* existant de fait entre les positions des deux adversaires. Les Russes en profitent pour prendre le contrôle de la route Tbilissi-Gori et s'emparent des stocks militaires abandonnés par les Géorgiens dans les trois bases de Gori.





► Le drapeau russe claqué au vent sur ce BMP-2 lancé sur les routes de Géorgie. La manœuvre russe pendant le conflit est digne de la tradition de l'art opératif de l'Armée Rouge.

CONCLUSION

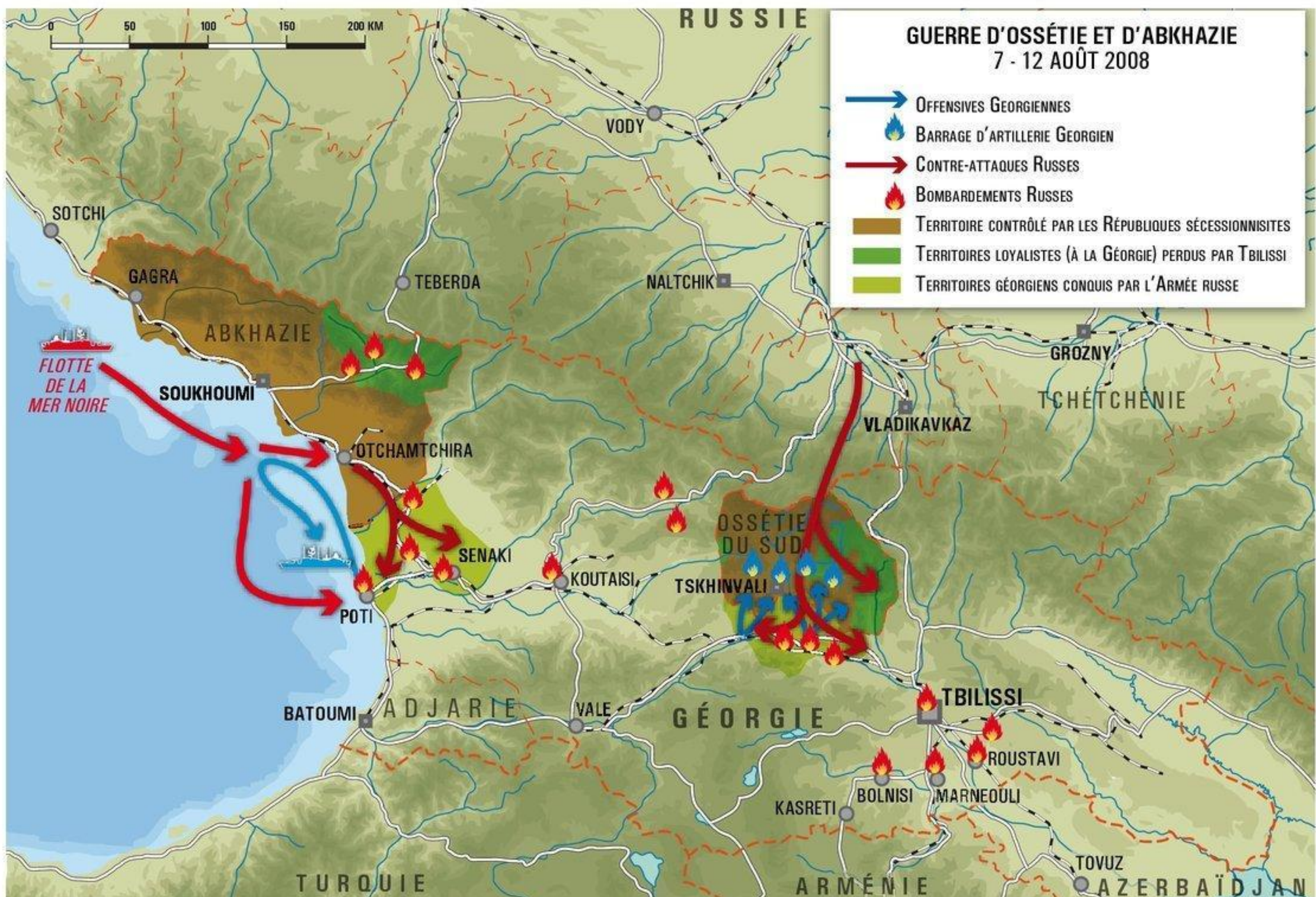
Le ministère de la Défense russe, contrairement à celui de la Géorgie, n'a pas publié de liste détaillée des pertes mais a seulement donné un chiffre global. Les spécialistes s'accordent aujourd'hui sur celui de 67 tués, dont 65 ont pu être identifiés précisément. Le 8 août, la plupart des morts russes se trouvent dans le complexe Sud de la force de maintien de la paix de Tskhinvali. Au total 14 soldats y périssent, dont 10 du 2^e bataillon du 135^e régiment de fusiliers motorisés et 4 autres des *Spetsnaz*. Le 9 août, 11 militaires russes sont tués lors des combats très violents pour Tskhinvali. Le lendemain est au contraire plutôt calme, seuls 3 tombant au feu par un tir d'artillerie géorgien (et 3 autres par accident). La contre-offensive en territoire ennemi le 11 août coûte des vies supplémentaires aux Russes, y compris, encore une fois, par accident. Car seulement 48 des tués sont

► Des soldats russes, ayant revêtus des treillis camouflés géorgiens capturés, sous les projecteurs. La guerre en Ossétie a réactivé la vieille hantise occidentale du déferlement des troupes russes, ici dans le Sud-Caucase.

▼ En pleine déroute, les forces géorgiennes tentent désespérément d'établir des positions défensives pour protéger Tbilissi. Ici, un groupe va mettre en batterie un canon antichar MT-12 de 100 mm, dont certains seront capturés par les Russes près de Gori.

morts au feu. Les autres sont décédés suite à des incidents de tirs d'armes à feu, suite à des accidents de la route ou en raison de tirs amis. Seize des tués sont des officiers ; mais sur les huit officiers supérieurs de cette catégorie, cinq sont des pilotes de l'aviation dont les appareils ont été abattus. Le 135^e régiment de fusiliers motorisés est l'unité qui a le plus souffert, avec 21 tués. Son 2^e bataillon assurait en effet la mission de la paix à Tskhinvali au déclenchement du conflit, et le 1^{er} bataillon a été impliqué dans des combats de rues violents avec les forces géorgiennes le 9 août, dans la capitale ossète. Si 25 militaires russes ont été tués par des coups directs d'armes, 15 ont été victimes de l'artillerie. 250 soldats ont été également blessés, dont 162 par l'action de l'ennemi. Plusieurs Russes ont aussi été faits prisonniers mais ont été relâchés après la fin du conflit. Sur le plan du matériel, la Russie n'a par contre pas divulgué de chiffres officiels. Il a donc fallu recourir à





l'analyse des médias, des dépêches de presse et aux témoignages. Trois chars au moins ont été détruits : un T-72B(M), un T-72B et un T-62M. Ils ont tous été perdus par un tir ennemi. Les pertes en véhicules blindés ont été bien plus lourdes (au moins une vingtaine) : 9 BMP-1, 3 BMP-2, 2 BTR-80, 1 BMD-2, 3 BRDM-2A et 1 MT-LB sont considérés comme ayant été détruits. De nombreux camions ont également été perdus contre les Géorgiens, c'est le cas notamment de la vingtaine de véhicules présents au complexe Sud de la force de maintien de la paix russe à Tskhinvali.

Paradoxalement, alors que l'Armée russe a remporté une victoire écrasante contre les forces géorgiennes, elle est devenue aujourd'hui, en un sens, plus faible qu'elle ne l'était en août 2008. Le district militaire du Nord-Caucase a en effet été réorganisé à l'échelon de la brigade, et s'en est suivi une réduction du nombre de bataillons de chars et de fusiliers motorisés (de 65 en 2008 à 40 en 2010). Le renforcement

des unités logistiques et de soutien doit rendre ces brigades plus autonomes, mais c'est loin d'être le cas dans le district militaire du Nord-Caucase : seules les brigades formées à partir de l'ancienne 20^e division de fusiliers motorisés de Volgograd et la 205^e brigade indépendante de fusiliers motorisés de Budennovsk seraient aptes à réagir rapidement en cas de nouveau conflit, mais elles sont éloignées de la frontière. Les Russes cherchent donc à compenser ce problème en dotant les unités de matériels plus modernes, pour éviter les pertes liées aux pannes mécaniques, comme cela est arrivé durant le conflit de 2008 : les T-90A commencent à faire leur apparition, de même que les BMP-3. Ce qu'elle gagne ainsi en performance tactique, l'Armée russe le paie sur un plan opérationnel, d'autant plus que la faculté à aérotransporter les unités de parachutistes s'est dégradée avec les coupes opérées dans l'aviation de transport militaire.

Cependant, la confrontation entre la Russie et la Géorgie est déjà éclipsée par celle, renouvelée, entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. La Russie va devoir, en effet, renforcer l'Armée arménienne et sa propre présence dans cette ancienne république soviétique. Le conflit d'août 2008 n'a réglé aucune des questions lancinantes entre la Russie et la Géorgie, même si, pour l'instant, les deux parties n'ont pas intérêt à relancer les hostilités, la Géorgie se réarmant pour préparer un nouvel affrontement en tirant les leçons de sa défaite, la Russie poursuivant ses réformes structurelles. ■



◀ Un automoteur d'artillerie de construction tchécoslovaque ShKH vz.77 Dana, armé d'un obusier de 152 mm, perdu par les Géorgiens pendant le conflit.

POUR EN SAVOIR PLUS

- ▶ Puslov (R., dir.), *The Tanks of August*, CAST, 2010
- ▶ *Moscow Defense Brief* n° 13, 2008



BTR-80

19^e division de fusiliers motorisés, Armée russe
Ossétie du Sud, août 2008

Note : l'engin est pavoisé des drapeaux de la
Fédération de Russie et d'Ossétie du Sud.

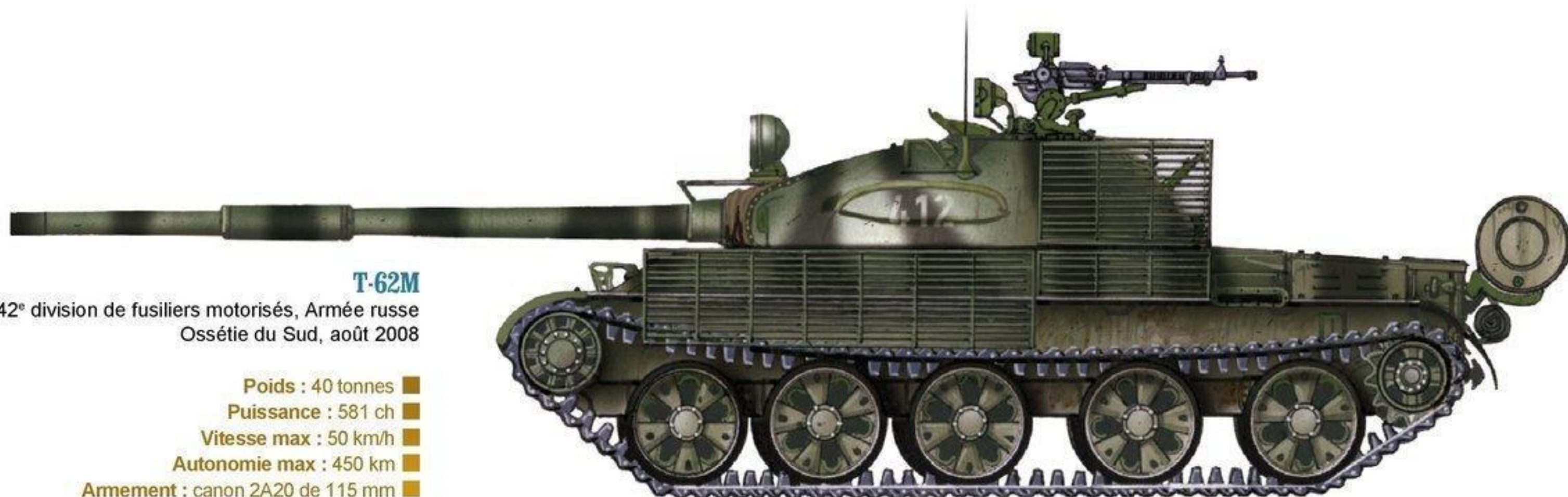
- Poids : 13,6 tonnes
- Puissance : 260 ch
- Vitesse max : 90 km/h
- Autonomie max : 600 km
- Charge utile en tout terrain :
mitrailleuse KPVT de 14,5 mm



BMP-2

Force de maintien de la paix, Armée russe
Ossétie du Sud, août 2008

- Poids : 14,3 tonnes
- Puissance : 300 ch
- Vitesse max : 65 km/h
- Autonomie max : 600 km
- Armement : canon 2A42 de 30 mm



T-62M

42^e division de fusiliers motorisés, Armée russe
Ossétie du Sud, août 2008

- Poids : 40 tonnes
- Puissance : 581 ch
- Vitesse max : 50 km/h
- Autonomie max : 450 km
- Armement : canon 2A20 de 115 mm

ShKH vz.77 Dana

1^{re} brigade d'artillerie, Armée géorgienne
Ossétie du Sud, août 2008

- Poids : 23 tonnes
- Puissance : 345 ch
- Vitesse max : 80 km/h
- Autonomie max : 600 km
- Armement : obusier de 152 mm



The Bastogne Barracks News

Daily Newspaper of Bastogne Barracks in the European Theatre of Operations

FRIDAY, Dec. 22, 1944

In the News



This young Nazi wears a tag for the benefit of his Ninth Army captors near Ubach, Germany. The tag requests that he be handled carefully due to a possible sprain in his back.

He said : «NUTS»

This is the legendary "Nuts" story, General McAuliffe's famous answer to the German demand for surrender. It is an audacious and courageous answer, as the American situation is critical: lack of ammunition, lack of food, lack of fuel, lack of medical equipment, but first and fore-

most lack of specialised medical personnel, due to the capture of the 326th Airborne Medical Company on December 19, 1944, on the very day of the division's arrival. However, the situation would improve the next day, thanks to favourable weather conditions.



Pvt. Arthur Seher, of Putnam, Okla., an MP at an Air Service Command depot in northwest England, nabbed four Nazi fliers attempting to escape to Germany in an American bomber. The flicker of a lighted match betrayed the Nazis, and Seher hauled them out of the plane before they were able to flee. They had escaped from a British prisoner-of-war camp.



A Yank doughboy cautiously advances on a German fort near Metz, France. Ultimately, 82 Germans surrendered to an American infantry company when U.S. engineers blasted the fort.

14 - 15 - 16 Décembre 2012

*vendredi de 13h à 18h
samedi et dimanche de 9h à 18h*

Dioramas Bataille des Ardennes

Vehicle Restoration Center

Expo de véhicules 2^e Guerre mondiale

Expo Desert Storm

Défilé de véhicules 2^e Guerre mondiale
dans la caserne

Bourse MILITARIA

RUE DE LA ROCHE, 40 - 6600 BASTOGNE - 061/24.21.24 - BB.MRA@SKYNET.BE



Musée royal de l'Armée
et d'Histoire militaire

<http://www.klm-mra.be>



BASTOGNE BARRACKS



.be



TEMPETE ROUGE SUR L'EUROPE

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

« Scud-B » sur MAZ-543

1^{re} armée blindée de la Garde,
groupe de forces Ouest
Armée soviétique, RDA, 1980

- Vitesse max. : 60 km/h
- Autonomie : 1 525 km
- Blindage max. : sans
- Poids : 40 t
- Armement : missile R-17 « Elbrouz »



T-72

9. Panzer-Division « Heinz Hoffmann »
Nationale Volksarmee der DDR,
Eggesin (RDA), 1988

- Vitesse max. : 60 km/h
- Autonomie : 700 km
- Blindage max. : 50 mm
- Poids : 41,5 t
- Armement : 1 canon 2A46M de 125 mm



OT-64 SKOT

3^e division de fusiliers motorisés
Armée populaire tchécoslovaque, Kroměříž, 1979

- Vitesse max. : 94 km/h
- Autonomie : 710 km
- Blindage max. : 13 mm
- Poids : 14,5 t
- Armement : 1 mitrailleuse KPV de 14,5 mm



ShKH vz.77 Dana

4^e division blindée
Armée populaire tchécoslovaque,
Tábor, 1987

- Vitesse max. : 80 km/h
- Autonomie : 600 km
- Blindage max. : 15 mm
- Poids : 23 t
- Armement : 1 obusier de 152 mm

